

Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique

Université Abderrahmane MIRA

Faculté des lettres et des langues

Département de français



Mémoire pour l'obtention du

Diplôme de Master en Français Langue Étrangère

Option : Linguistique et Langues Appliquées

Thème

**Le récit de voyage :
analyse, état des lieux et propositions didactiques.
Cas de la 2 .S.**

Réalisé par :

Lounis Ouardia

Sous la direction de

M. Benberkane Younes

Année: 2018 /2019

Remerciements

Remerciements et louage à Dieu le tout Puissant et miséricordieux de m'avoir donné la santé, la volonté et le courage pour aboutir.

*Je tiens à remercier sincèrement **M. Benberkane Younes**, qui, en tant qu'encadreur s'est toujours montré à l'écoute et disponible tout au long de la réalisation de ce mémoire ainsi que pour sa générosité, ses précieux conseils, son soutien et sa patience malgré ses responsabilités et ses préoccupations.*

*Mes sincères considérations et remerciements sont également exprimés aux membres de **Jury** Pour avoir accepté d'examiner ce travail et consacrer leur temps pour son évaluation.*

Mes vifs remerciements sont destinés à tous les enseignants du département du français de l'université A. Mira de Béjaia.

C'est aussi avec un immense plaisir que je remercie mes parents, ma sœur et mon unique frère pour leur soutien inconditionnel.

*Je présente aussi mes remerciements à toute l'équipe de l'agence du voyage « **Thalwith travel & events** » : **Lounis, Riad, Djafer, Madjid, Redouane et Mokhtar.***

*Je remercie chaleureusement ma voisine **Bariza** et ses deux enfants **Romaïssa et Kasi.***

*Enfin, merci à tous ce qui m'ont aidé de près ou de loin à la réalisation de ce modeste travail et à mes amis en particulier : **Sylia, Zahra, Sabah, Dida, Nora, Nina, Tiziri, Nasira.***

Merci du fond du cœur

Dédicaces

Avec un cœur d'amour et de fierté je dédie ce modeste travail :

*A l'étoile de mon ciel qui a su mettre la lumière dans mon univers, qui m'a toujours entouré d'amour, pour me soutenir et m'encourager durant toute ma vie et donner l'espoir de poursuivre ce chemin jusqu'au bout « **Ma mère chérie** » que dieu la protège.*

*A l'homme le plus généreux du monde, à celui qui a été toujours présent, qui m'a appris les valeurs de la vie, qui m'a soutenu en toutes circonstances et à celui qui m'a tout donné sans cesse, « **Mon père** » que j'aime, pour qui l'honneur d'être sa fille me suffit.*

A mes deux grand-père, une très grande pensée à eux, que dieu les accueille dans son vaste paradis.

*A ma très chère grand-mère **Fatima**, que dieu la protège.*

*A ma chère sœur **katia** et mon cher frère **Lyes**.*

*A mes oncles, tantes, cousins et cousines spécialement mon oncle **Djafer**, sa femme **Massissilia** et leur enfants : **Juba, Zilas et Youdas**.*

*A ma meilleure amie **Sabah Mira**, qui a été toujours à mes côtés.*

A tous mes camarades de la promotion linguistique et langues appliquées.

A tous ceux qui m'ont aidé de près ou de loin dans la réalisation de ce travail.

Ouardia

Sommaire

Sommaire

Introduction générale	06
Chapitre 01: Définition de concepts et analyse de récits de voyage	07
1. Définition de concepts	08
2. Analyse des récits de voyage	09
3. Analyse des activités de la séquence portant sur le récit de voyage	20
Chapitre 02 : Proposition d'une séquence didactique	26
1. Définition de la séquence didactique	27
2. Proposition d'une séquence didactique pour l'enseignement du récit de voyage	29
Conclusion générale	48
Références bibliographiques	49
Table des figures	52
Table des matières	53
Annexes	56

Introduction générale

Introduction générale

Avec l'apparition des nouvelles approches, à l'exemple de l'approche communicative, l'approche par compétences et l'approche actionnelle, l'enseignement-apprentissage des langues a beaucoup changé.

Dans notre pays, c'est l'approche par compétences qui est en vigueur. Pour une adoption effective de cette approche, il est nécessaire d'enseigner, entre autres, par genre de discours et par séquence didactique qui se définit comme étant : « *un ensemble d'activités scolaires organisées de manière systématique autour d'un genre de texte oral ou écrit* » (Dolz, Noverraz et Schneuwly, 2002, p. 6, cité par M. Ammouden, 2015, p. 8).

Dans le cadre de notre travail, nous allons nous intéresser spécialement aux activités proposées dans la séquence didactique du projet 3 du manuel de 2^{ème} année secondaire qui consiste à amener les apprenants à produire un récit de voyage.

Nous nous intéressons à cette séquence afin de savoir si ses activités prennent en charge les caractéristiques du récit de voyage et si elles favorisent sa réalisation.

Dans le cas où notre étude débouchera sur des résultats négatifs, nous allons tenter une remédiation en proposant une autre séquence.

Afin d'atteindre les objectifs de notre étude, nous allons d'abord analyser dix récits de voyages en nous appuyant du modèle de Chartrand, Emery Bruneau et Sénéchal (2015) pour dégager leurs caractéristiques. Ensuite, nous concevrons une grille d'analyse qui les synthétisera et l'appliquerons sur les dites activités.

Notre mémoire se constitue de deux chapitres. Dans le premier, nous définirons concepts clés de notre travail. Puis, nous rendrons compte des résultats d'analyse de notre premier corpus, à savoir les dix récits de voyage. Nous terminerons par l'étude des activités de la séquence déjà citée.

Dans le second, nous proposerons une séquence didactique.

**Chapitre 1 : Définitions de concepts
et analyse de récits
de voyage**

Introduction partielle

Dans ce premier chapitre, nous allons d'abord définir le récit de voyage. Puis, nous allons rendre compte des résultats d'analyse des caractéristiques de dix exemplaires de ce genre de discours. Enfin, nous allons voir si ces caractéristiques sont prises en charge par les activités proposées dans la première séquence du troisième projet du manuel de la deuxième année secondaire en nous appuyant sur une grille d'analyse.

1. Définition de concepts

1.1. La notion de genre de discours

L'enseignement du français a été, pendant de longues années, axé sur la typologie des textes. Aujourd'hui, « *on devrait parler ni de typologie de texte, ni de typologie de discours. Les typologies de discours doivent être remplacées par une réflexion sur les genres et la généricité. Les typologies de textes sont ambitieuses et impertinentes* » (Adam, 1992, p. 16).

Selon Beacco, « *Les genres discursifs constituent la forme immédiate sous laquelle la langue donne prise aux locuteurs : ils sont capables de les utiliser et de les identifier* » (2004, p. 111, cité par Ammouden, 2015, p. 1). Avec un peu plus de détails, Moirand dit que le genre de discours est une « *représentation sociocognitive intériorisée que l'on a de la composition et du déroulement d'une classe d'unités discursive, auxquelles on a été "exposé" dans la vie quotidienne, la vie professionnelle et les différents mondes que l'on a traversés* » (Moirand, 2003, p. 20).

Pour Chartrand, « *Un genre est un ensemble de textes oraux ou écrits qui possèdent des caractéristiques conventionnelles relativement stables. C'est pourquoi différents exemples d'un même genre peuvent être aisément reconnus par les membres d'une même culture comme appartenant à un genre* » (2008, p.23).

Comme nous l'avons déjà souligné, la séquence à laquelle nous nous intéressons est celle qui consiste à amener les apprenants à produire un récit de voyage. Avant d'avancer dans notre travail, nous allons tenter de définir ce genre de discours.

1.2. Définition du récit de voyage

Ce genre de discours est défini par Hooshmand comme suit : « *Récit d'une aventure, d'une période de vie dans un espace. C'est un récit qui s'étend du voyage d'exploration à l'expérience individuelle du voyageur. D'ailleurs le terme « voyage » évoque, dans*

Chapitre 1: Définitions de concepts et analyse de récits de voyage

l'expression du genre, la double fonction narrative – descriptive. Puisqu'on raconte du voyage, une aventure où l'on décrit des choses observées » (2011, cité par Makhloufi, 2018, p.3).

Pour Doiron, « *Le récit de voyage est reconnu, tant par les lecteurs contemporains que par les voyageurs eux-mêmes, comme un genre littéraire clairement constitué, doté d'un style, d'une poétique et d'une rhétorique qui lui sont propres. Ainsi le voyageur classique est celui, qui interprète son rapport à l'espace et le traduit pour ses lecteurs en regard de certaines règles qui définiront le voyage et le récit » (1988, p.98, cité par Hooshmand, 2011, p.45).*

Deprêtre estime, quant à elle, qu'un « *récit de voyage doit transmettre un témoignage de la vérité » (2011, p. 13).*

2. Analyse des récits de voyage

Afin de connaître les caractéristiques des récits de voyage, nous avons recueilli dix d'entre eux et nous les avons analysés en adoptant le modèle de Chartrand, Emery-Bruneau et Sénéchal (2015).

2.1. Les caractéristiques communicationnelles

2.1.1. L'intention de communication

Nous avons constaté durant notre analyse que le contenu des récits de voyage est lié à une expérience vécue par l'auteur qui nous fait part de ses aventures ainsi que des coutumes de la région visitée en exprimant ses impressions et ses émotions dans la production de son récit de voyage. Tout cela est fait dans le but d'attirer l'attention du lecteur en l'emmenant à découvrir un autre monde culturel qui lui permet de faire la différence entre sa culture et celle de l'autre.

2.1.2. L'énonciateur

C'est le narrateur qui raconte ses voyages en décrivant les pays visités dans le but de transmettre un ensemble de connaissances à ses lecteurs.

2.1.3. Le destinataire

C'est le lecteur qui peut être un apprenant, un passionné des récits de voyages, etc.

Chapitre 1: Définitions de concepts et analyse de récits de voyage

2.1.4. Le monde représenté

D'après notre analyse, le monde représenté dans les récits de voyages est un monde concret et réel à travers lequel l'auteur partage son expérience personnelle dans les différents pays qu'il a visités.

2.1.5. Les thèmes abordés

Les thèmes traités dans les récits de voyage sont :

- La colonisation : le contexte colonial, l'histoire de la colonisation et de la présence française en Algérie, l'exploitation des fermiers, l'acte colonial, la prédominance.
- La culture : le rejet culturel, la comparaison et les rapprochements de l'orient avec l'occident, la représentation de l'Arabe, l'aspect de primitivité chez les arabes, les coutumes et les mœurs des colons et des colonisés, la répartition raciale et sociale entre l'algérien « *indigène* » et le français, l'exotisme.
- La nature.
- La religion : les pratiques religieuses musulmane, les croyances juives et musulmanes.

2.2. Les caractéristiques textuelles

2.2.1. La structure du texte

Le texte du récit de voyage commence d'abord par le départ sur lequel nous constatons un certain nombre de séquences qui se succèdent telle que les aventures du déplacement, les découvertes, les paysages, la géographie, la culture, la langue et les scènes de rencontres auxquelles le voyageur est confronté.

Le récit se termine par les voyages de retour qui sont marqué par des épisodes symétriques à ceux du voyage d'aller. Ce mode d'écriture du récit de voyage reste spécifique dans les champs littéraires.

Exemples sur les départs et les retours dans les récits de voyage

« *Nous sommes arrivés hier à Djelfa, après cinq journées de marche presque toujours en plaine, par un beau temps, nuageux encore, mais assez chaud, pour me convaincre que nous sommes depuis cinq jours dans le Sahara.* » (E. Fromentin, De Djelfa à Laghouat).

Chapitre 1: Définitions de concepts et analyse de récits de voyage

« Pour aller d'Alger à Oran il faut un jour en chemin de fer. On traverse d'abord la plaine de la Mitidja, fertile, ombragée, peuplée. Voilà ce qu'on montre au nouvel arrivé pour lui prouver la fécondité de notre colonie » (G. Maupassant. La Province D'Oran).

« Je repartis le lendemain pour Quimper ; et le soir je couchais à Brest pour reprendre au lever du soleil le chemin de fer de Paris » (G. de Maupassant. En Bretagne).

2.2.2. Les séquences discursives

Les séquences discursives les plus dominantes dans le récit de voyage sont « la narration » et « la description ».

Exemples de passages narratifs

« Nous sommes arrivés hier à Djelfa, après cinq journées de marche presque toujours en plaine, par un beau temps, nuageux encore mais assez chaud pour me convaincre que nous sommes depuis cinq jours dans le Sahara. » (E. Fromentin. De Djelfa à Laghouat).

« A dix heure, nous faisons halte dans le lit profond d'une rivière. L'été on se demande où sont les rivières qui ont pu creuser de pareils lits. Il y reste en ce moment une petite source, réduite à rien, mais qui ne tarit pas. Le réservoir n'a pas deux enjambées de large. Elle sort avec un léger bouillonnement du milieu des cressons, puis à quelques pas de là se perd ou plutôt se glisse dans le sable. Je n'avais jamais vu de source ayant un cours si réduit ni plus pressé de disparaître. C'est un avertissement que tous les voyageurs comprennent.» (E. Fromentin. De Djelfa à Laghouat).

« Je demeurai six jours dans ce pays flambant, puis je repartis par cette route incomparable qui contourne le golfe et va le long des mots, dominée par des forêts, dominants d'autres forêts et des sables sans fin, des sables d'or que baignent les flots tranquilles de la méditerranée(...) » (G. Maupassant Kabylie-Bougie).

« Pour aller d'Alger à Oran il faut un jour en chemin de fer. On traverse d'abord la plaine de la Mitidja, fertile, ombragée, peuplée. Voilà ce qu'on montre au nouvel arrivé pour lui prouver la fécondité de notre colonie. Certes la Mitidja et la Kabylie sont deux admirables pays. Or, la Kabylie est actuellement plus habitée que le Pas-de-Calais par kilomètre carré ; la Mitidja le sera bientôt autant. Que veut-on coloniser par là ? Mais je reviendrai sur ce sujet » (G. de Maupassant. La Province D'Oran).

Exemples de passages descriptifs

« [...] une terre presque luisante à l'œil, tant elle est nue, et qui semble, tant elle est sèche, avoir subi l'action du feu, sans la moindre trace de culture, sans une herbe, sans un charbon ;- des collines horizontales qu'on dirait aplaties avec la main découpées par fantaisie étrange en dentelures aiguës, formant crochet, comme des cornes tranchantes ou des fers de faux, au centre, d'étroites vallées, aussi propres, aussi nues qu'une aire à battre le grain ; quelques fois, un morne bizarre, encore plus

Chapitre 1: Définitions de concepts et analyse de récits de voyage

désolé, si possible, avec un bloc informe posé sans adhérence, au sommet, comme un aérolithe tombé là sur un amas de silex en fusion ; - et tout cela, d'un bout à l'autre, aussi loin que la vue peut s'étendre, ni rouge, ni tout à fait, ni bistrée, mais exactement couleur de peau de lion.» (E. Fromentin. De Djelfa à Laghouat).

« La ville nouvelle est dans un fond entourée de hauteurs pelées. Une mince rivière, qu'on peut presque sauter à pieds joints, arrose les champs alentour où poussent de belles vignes. Vers le sud, les monts voisins ont l'aspect d'une muraille, ce sont les derniers gradins conduisant aux hauts plateaux.

Sur la gauche se dresse un rocher d'un rouge ardent, haut d'une cinquantaine de mètres et qui porte sur un sommet quelques maçonneries en ruines. C'est là tout ce qui reste de la Saida d'Abd-el-kader. Ce rocher, vu de loin, semble adhérent à la montagne, mais si en l'escalade, on demeure saisi de surprise et d'admiration.» (G. de Maupassant. La Province D'Oran).

« Salut aux juives. Elles sont ici d'une beauté superbe, sévère et charmante. Elles passent drapées plutôt qu'habillées, drapées en des étoffes éclatantes, avec une incomparable science des effets, des nuances, de ce qu'il faut pour les rendre belles. Elles vont les bras nus depuis l'épaule, des bras de statues qu'elles exposent hardiment au soleil ainsi que leur calme visage aux lignes pures et droites. Et le soleil semble impuissant à mordre cette chair polie. » (G. de Maupassant. Constantine).

2.2.3. Le système des temps verbaux

Dans les récits de voyages que nous avons analysés, les temps dominants sont : le présent de l'indicatif à valeur de narration, l'imparfait, le passé simple. En voici des exemples :

Exemples de verbes conjugués au présent de l'indicatif à valeur de narration

*« [...] Les kabyles, prioritaires, **vivent** tranquilles sur leurs exploitations. Riches, ils ne **révoltent** pas, ils ne **demandent** qu'à rester au paix [...] » (G. de Maupassant Kabylie-Bougie).*

« Nous entrons dans le port de Savone. » (G. de Maupassant La Côte Italienne).

*« [...] Je **fais** une halte au centre culturel français. J'en **profite** pour consulter ma boîte postale sur internet... » (M. Réda. De Niamey à Gao).*

*« [...] Elles **sont** ici d'une beauté superbe, sévère et charmante. Elles **passent** drapées [...] » (G. de Maupassant. Constantine).*

*« On **arrive** après une demi-heure, au sommet de la Presqu'île [...] » (A. De Lamartine, Voyage en Orient).*

Chapitre 1: Définitions de concepts et analyse de récits de voyage

Exemples de verbes conjugués à l'imparfait

« [...] on leur **avait** promis des terres. Ils **étaient** venus, la mère et les enfants. Maintenant trois de ses fils **étaient** morts sous ce climat meurtrier. » (G. de Maupassant. La Province D'Oran).

« [...] c'étaient de noir volées de corbeaux qui **tournaient** en cercle autour des mornes les plus élevés. » (E. Fromentin. De Djelfa à Laghouat).

« [...] c'était fin, doux, haché, sautillant : des sons qui **volaient**, qui **voletaient** l'un après l'autre sans se rejoindre, sans se trouver, sans s'unir jamais ; un chant qui **s'évanouissait**, toujours, qui **recommençait** toujours, qui **passait**, qui **flottait** autour de nous. » (G. de Maupassant. Tunis).

Exemples de verbes conjugués au passé simple

« Elle se **mit** à pleurer. Puis elle me **raconta** son histoire » (G. de Maupassant. La province D'Oran).

« [...] elles **firent** assez fréquentes » (G. de Maupassant La Kabylie- Bougie).

« [...] Le souffle **devint** continu. Alors, la chaleur **sembla** venir à la fois de partout » (E. Fromentin. De Djelfa à Laghouat).

2.2.4. Le système énonciatif

D'après l'analyse des récits de voyage, nous avons remarqué qu'il y a présence de marques énonciatives. Nous pouvons citer à titre d'exemples : « *Je* », « *Notre* », « *Nous* » et « *On* » (qui peut se substituer à nous), « *ma* », « *me* », « *mon* », « *mes* ».

Exemples de marques énonciatives

« [...] **Je** reste jusqu'à la nuit sur le pont. » (G. de Maupassant. Kabylie-Bougie).

« [...] **Je** fais une halte au centre culturel français [...] » (M. Réda. De Niamey à Gao).

« [...] **Je** veux visiter encore un pays éloigné... » (G. de Maupassant. La Côte Italienne).

« **Nous** sommes arrivés hier à Djelfa... » (E. Fromentin. De Djelfa à Laghouat).

« **Nous** voici dans la partie la plus riche et la plus peuplée de l'Algérie » (G. de Maupassant. Kabylie-Bougie).

« **Nous** rejoignîmes un semblant de réfectoires où du riz avec poulet **nous** fut servi. » (M. Réda. De Niamey à Gao).

« **On** parle du pays où l'**on** va, de l'administration qu'il lui faut » (G. De Maupassant. La Mer).

Chapitre 1: Définitions de concepts et analyse de récits de voyage

« [...] *C'est aussi un lieu de repos où l'on séjourne, où l'on vit des jours entiers.* » (G. de Maupassant. Alger).

« [...] *Ma fenêtre est ouverte...un grand bruit sur ma tête.* » (G. de Maupassant. La province d'Oran).

« [...] *qui véritablement s'embrasait sous les pieds de mon cheval [...]* » (E. Fromentin. De Djelfa à Laghouat).

« [...] *tous mes os, mes muscles criaient au martyr.* » (M. Réda. De Niamey à Laghouat).

2.3. Les caractéristiques sémantiques

Les récits de voyage se caractérisent par la présence des figures de style. Nous avons relevé, durant notre analyse, la comparaison, la métaphore, la personnification et la répétition.

Exemples de comparaison

« [...] *Je les sentis venir aussi avec plus de régularité, mais toujours intermittentes, saccadées comme la respiration d'un malade accélérée par la fièvre.* » (E. Fromentin. De Djelfa à Laghouat).

« [...] *Je me mets à rêver niaisement comme en des souvenirs de contes de fées* » (G. de Maupassant. La Côte Italienne).

« *Marseille au soleil transpire, comme une belle fille qui manquerait de soins* » (G. de Maupassant. La Mer).

« [...] *Elles sont appellent de l'œil, comme les grandes ; elles sont charmantes, inquiétantes, et irritantes comme des monstres adorables.* » (G. de Maupassant. Constantine).

« *De loin nous apercevions trois hommes immobiles piqués comme des pieux sur le sable.* » (G. de Maupassant. En Bretagne).

« [...] *Les femmes arabes miaulent comme des chattes [...]* » (G. de Maupassant. Alger).

Exemples de répétition

« [...] *une nation de petites femmes galantes ; car elles ont l'air femme, ces fillettes, femme par leur toilette [...]* » (G. de Maupassant. Constantine).

Chapitre 1: Définitions de concepts et analyse de récits de voyage

Exemples de métaphore :

« *La lune, galet du ciel* » (Guy de Maupassant, *La mer*).

2.4. Les caractéristiques grammaticales

Dans les récits que nous avons analysés, nous avons remarqué qu'il y a l'utilisation de différentes types et formes de phrases tels que : la phrase complexe, la phrase interrogative, la phrase exclamative, emphatiques et la forme négative.

Nous avons aussi relevé la présence des verbes de perception visuelle, des adverbes de liaisons, des expressions et des verbes de déplacement, des indices spatiotemporels et des adjectifs qualificatifs.

Exemples de phrases complexes

« *Je les sentis venir aussi avec plus de régularité, **mais** toujours intermittentes, [...]* » (E. Fromentin. *De Djelfa à Laghouat*).

« *L'hostilité guerroyante des arabes et des colons empêche **donc** que ces derniers aient aucune action civilisatrice sur les premiers.* » (G. de Maupassant. *La kabylie-Bougie*).

« *Les femmes musulmanes peuvent entrer comme les hommes, **mais** elles ne viennent presque jamais.* » (G. de Maupassant. *Alger*).

« *On ne part pas aujourd'hui, **car** le chauffeur a eu une crise de paludisme et se trouvait à l'hôpital.* » (M. Réda. *De Niamey à Gao*).

Exemples de phrases interrogatives

« *Qui demeure là, Bon dieu ? Que peuvent faire ces gens ? Comment communiquent-ils avec les autres vivants sinon par un des petits canots tirés sur leur plage étroite ?* » (G. de Maupassant. *La Côte Italienne*).

« *[...] où sommes-nous ? Dans le temple de quelque religion barbare, ou dans une maison publique ? [...]* » (G. de Maupassant. *Tunis*).

« *Que se passe-t-il aujourd'hui ?* » (G. de Maupassant. *La kabylie-Bougie*).

Chapitre 1: Définitions de concepts et analyse de récits de voyage

Exemples de phrases exclamatives

« *Comme on aime, en voyageant, connaître un d'avance la région où l'on s'aventure ! Comme on est heureux quand on trouve un livre où quelques vagabond sincère a jeté quelques-unes de ses visions !* » (G. de Maupassant. En Bretagne).

« *Voilà comme elles sont belles, désirables, charmantes, les énormes filles à marier !* » (G.de Maupassant. Tunis).

« *Qu'elles sont charmantes, les heures tranquilles du soir sur le pont bâtiment qui fuit !* » (G.de Maupassant. La Mer).

Exemples de phrases emphatiques

« *C'est un cavalier **qui** soulève, sous les pieds de son cheval, la poussière fine et brûlante.* » (G.de Maupassant. La Province D'Oran).

« *La religion est la grande inspiratrice de leurs actes, de leurs âmes, de leurs qualités et de leurs défauts. C'est par elle, pour elle, **qu'**ils sont bons, braves attendris, fidèles...* » (G.de Maupassant. Alger).

Exemples de phrases négatives

« [...] ***n'agite plus** les têtes à chapeau rends couleur chocolat, **n'anime point** les yeux indifférents, **n'exalte plus** les désirs vulgaires de cette population sans rêves.* » (G. de Maupassant. La Côte Italienne).

« [...] *ces traits si doux d'une race ancienne et fatiguée, dont le sang **ne fut jamais** rajeuni [...]* » (G. de Maupassant. Tunis).

« *Je **n'ai jamais rien** vu de plus navrant que cette bonne femme d'Alsace jetée sur ce sol de feu où il **ne pousse pas** un chou.* » (G. de Maupassant. La Province D'Oran).

« *D'ailleurs, **ni** l'été **ni** l'hiver, **ni** le soleil **ni** les rosées, **ni** les pluies qui font verdier le sol sablonneux et salé du désert lui-même, **ne peuvent rien** sur une terre pareille.* » (E. Fromentin. De Djelfa à Laghouat).

Exemples de subordonnées relatives

« *Sur un banc voisin de celui de ma gare routière **dont** la flotte se déploiera demain.* » (M. Réda. De Niamey à Gao).

« *C'est un avertissement **que** tous les voyageurs comprennent.* » (E. Fromentin. De Djelfa à Laghouat).

« *C'est une journée ordinaire, rien de spécial si ce n'est explorer le centre de la ville et surtout son vieux marché **où** j'ai besoin de faire quelques emplettes pour m'offrir un bon souper ...* » (M. Réda. De Niamey à Gao).

« *Le Morbihan, espèce de mer intérieure, **qui** monte et descend sous la pression des marées du grand Océan.* » (G. de Maupassant. En Bretagne).

Chapitre 1: Définitions de concepts et analyse de récits de voyage

Exemples de verbes de perception visuelle

« On **entend** rien que le ronflement de l'hélice dans les profondeurs du navire » (G. de Maupassant. La Mer).

« On **aperçoit** un bouquet d'arbre, des hommes debout, des européens hâlés... » (G. de Maupassant. La Province D'Oran).

« Je **distingue** à peine un ou deux chevaux blancs attachés à six pas de ma tente. » (E. Fromentin. De Djelfa à Laghouat).

« On **apercevait** des chacals, des hyènes, des renards, des lièvres, cent animaux différents [...] » (G. de Maupassant. La Kabylie – Bougie).

« Alors on **voit** passer ces êtres prodigieux, coiffés d'un cône aigu nommé Koufia, [...] » (Guy de Maupassant. Tunis).

Exemples d'adverbes de liaison

« **D'abord**, ce ne furent que des souffles passagers, tantôt chauds, tantôt presque frais. » (E. Fromentin. De Djelfa à Laghouat).

« **Enfin**, le souffle devin continu, comme l'exhalaison directe d'un foyer. **Alors**, la chaleur sembla venir à la fois de partout, du vent du ciel, ... » (E. Fromentin. De Djelfa à Laghouat).

« **Puis**, on remonte sur le pont. » (G. de Maupassant. La Mer).

Exemples d'expressions et des verbes de déplacement

« J'**entre** dans la mosquée après m'être déchaussé, et je m'**avance** sur les tapis au milieu des colonnes claires dont les lignes régulières emplissent ce temple silencieux » (G. de Maupassant. Alger).

« En **arrivant**, debout près de la mer, [...] » (G. de Maupassant. La Kabylie- Bougie).

« Nous **traversons** lentement le passage étroit qui relie à la grande mer ce ravissant port naturel » (G. de Maupassant. La Côte Italienne).

« **Sur le chemin de retour**, je fais une halte au centre culturel français. » (M. Réda. De Niamey à Gao).

Exemples d'indices spatio-temporels

« Le chemin de fer **avant** d'arriver à Tunis traverse un superbe pays de montagnes boisées. » (G. de Maupassant. Tunis).

« **En face** de l'entrée, **au fond** d'une pièce carrée, qui ressemble à une chapelle, le cadi rend la justice. » (G. de Maupassant. Alger).

Chapitre 1: Définitions de concepts et analyse de récits de voyage

« Nous sommes arrivés **hier** à Djelfa, **après** cinq journées de marche presque toujours en plaine. » (E. Fromentin. De Djelfa à Laghouat).

« **Là-bas** se dresse une immense montagne, le Djurdjura. » (G. de Maupassant. La Kabylie-Bougie).

« **Dedans**, une ruine. » (G. de Maupassant. La Côte Italienne).

« Toute la journée du **lendemain**, on pense étendu sous la tente, avec l'Océan de tous les cotés. » (G. de Maupassant. La Mer).

Exemples d'adjectifs qualificatifs

« Le ciel était, comme le paysage, **splendide** et **morne** ; de **vastes** nuées, couleur de cuivre, y flottaient pesamment dans un azur **douteux**, aussi fixes et presque aussi **fauves** que le paysage lui-même. » (E. Fromentin. De Djelfa à Laghouat).

« Le ciel s'étale sur nos têtes, d'un **noir bleuâtre**, ensemencé d'astres que voile par instants l'**énorme** panache de fumée vomie par la cheminée, et le **petit** fanal en haut du mât a l'air d'une grosse étoile se promenant parmi les autres. On n'entend rien que le ronflement de l'hélice dans les profondeurs du navire. **Qu'elles** sont **charmantes**, les heures **tranquilles** du soir sur le pont d'un bâtiment qui fuit ! » (G. de Maupassant. La Mer).

« Les rues **populeuses** sont plus agitées que celles d'Alger, **grouillantes** de vie, traversées sans cesse par les êtres les plus **divers**, par des arabes, des kabyles, des Biskris, des Mezabis, des officiers **reluisants**. Et les marchands poussent devant eux des ânes, ces **petits** bourricots d'Afrique **hauts** comme des chiens, des chevaux, des chameaux **lents** et **majestueux**.

« Salut aux juives. Elles sont ici d'une beauté **superbe**, **sévère** et **charmante**. Elles passent drapées plutôt qu'habillées, drapées en des étoffes **éclatantes**, avec une **incomparable** science des effets, des nuances, de ce qu'il faut pour les rendre **belles**. Elles vont, les bras nus depuis l'épaule, des bras de statues qu'elles exposent hardiment au soleil ainsi que leur **calme** visage aux lignes pures et droites. Et le soleil semble **impuissant** à mordre cette chair polie. » (G. de Maupassant. Constantine).

2.5. Les caractéristiques graphiques ou visuelles

Dans les récits de voyages figurent des images dont l'objectif est de montrer les lieux visités. Nous pouvons prendre comme exemple l'image du récit de voyage « *De Niamey à Gao* » de M. Rédaet celle du récit de voyage « *De Djelfa à Laghouat* » d'Engène Fromentin.

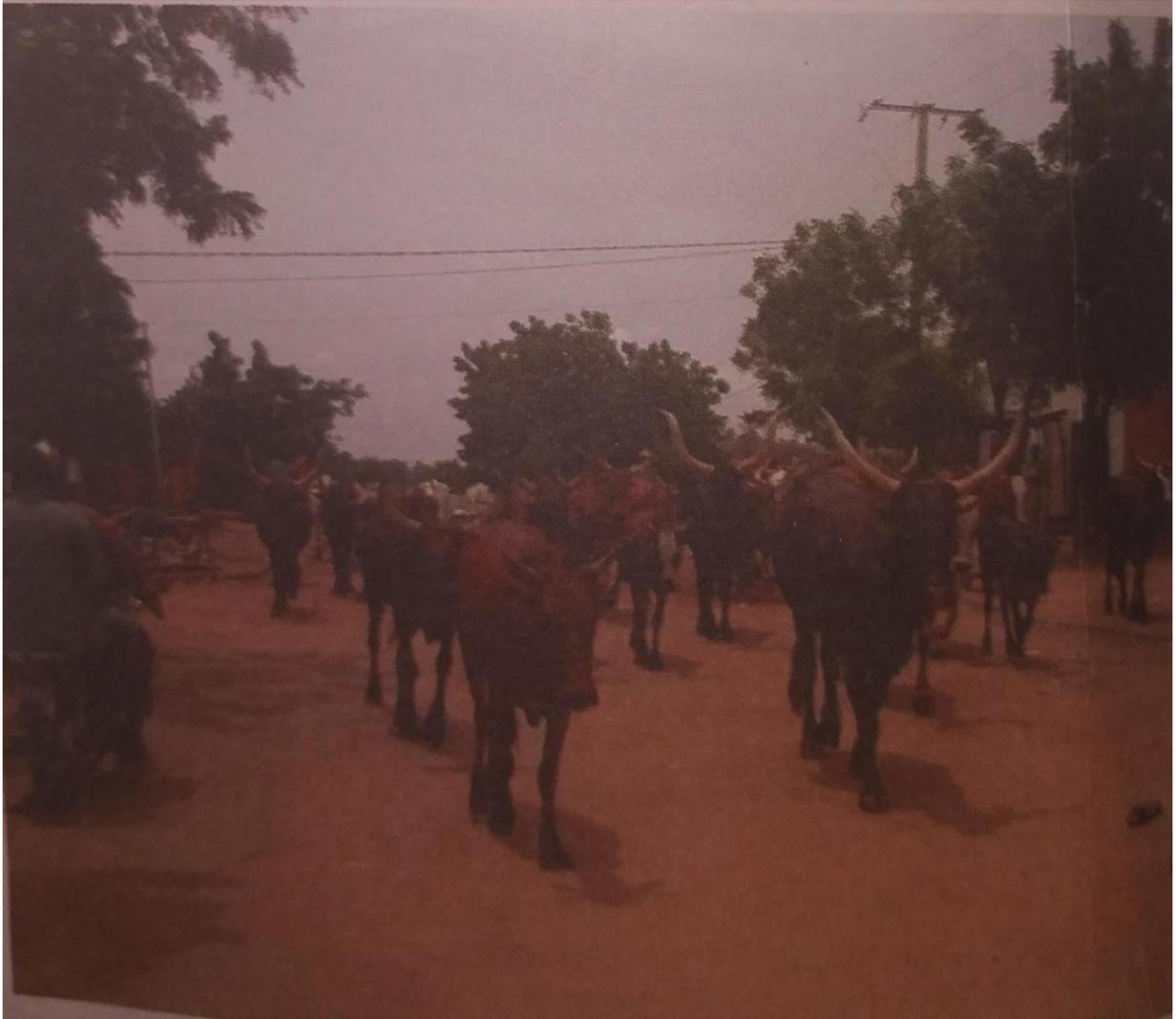


Figure 1 : Image de texte « *De Niamey à Gao* » de M. Réda, (p.88).

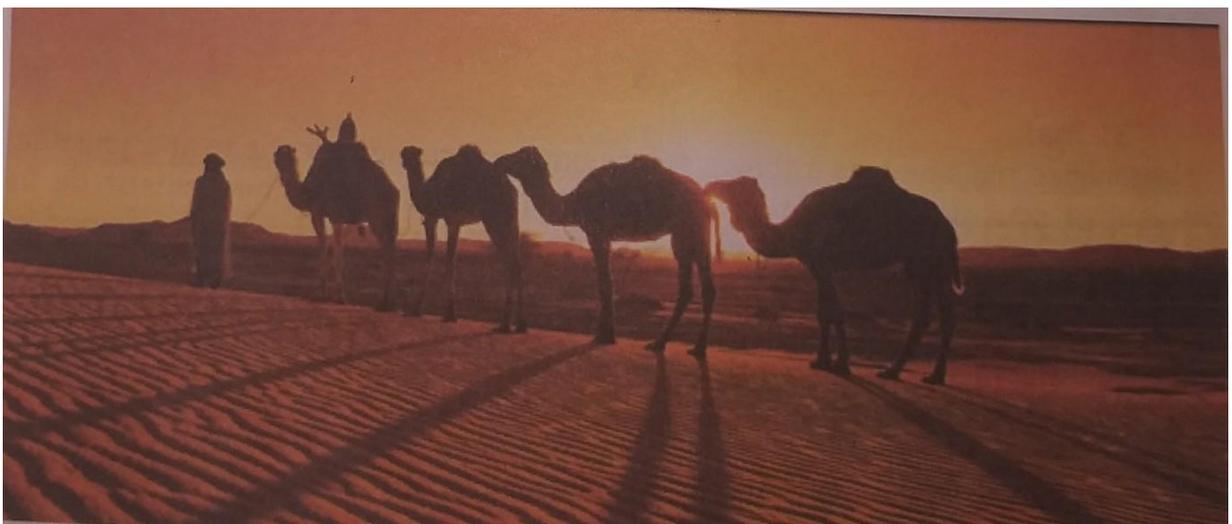


Figure 2 : Image de texte « *De Djelfa à Laghouat* » d'Eugène Fromentin, (p.92).

Chapitre 1: Définitions de concepts et analyse de récits de voyage

3. Analyse des activités de la séquence portant sur le récit de voyage

Le manuel de la deuxième année secondaire propose pour enseignement le genre de discours « *récit de voyage* » dans le troisième projet intitulé « *Présenter le lycée, le village, la ville ou le monde de vos rêves, pour faire partager vos idées, vos inspirations* ». Ce dernier est composé de deux parties. La première partie a comme objet d'étude le reportage touristique et le récit de voyage dans l'objectif est de « *Relater pour informer et agir sur le destinataire* » :

- La première séquence s'intitule « *Rédiger un récit de voyage* ».
- La deuxième séquence s'intitule « *Produire un texte touristique à partir d'un reportage* ».

La deuxième partie a comme objet d'étude la nouvelle d'anticipation dans l'objectif est de « *Relater pour se représenter un monde futur* » :

- La troisième séquence s'intitule « *Rédiger un texte d'anticipation* ».
- La quatrième séquence s'intitule « *Imaginer et présenter le monde de demain* ».

Afin de savoir si les caractéristiques que nous venons de citer sont prises en charge par les activités de la séquence dédiée aux récits de voyage, nous avons décidé d'étudier ces dernières. Pour ce faire, nous avons conçu la grille ci-dessous.

Grille d'analyse			
	Questions portant sur les caractéristiques des récits de voyage	Non	Oui
01	Y a-t-il des activités sur l'intention de communication des récits de voyage ?		
02	Y a-t-il des activités sur le destinataire et le destinataire des récits de voyage ?		
03	Y a-t-il des activités sur les marques d'énonciation des récits de voyage ?		
04	Y a-t-il des activités sur les séquences discursives du récit de voyage ?		
05	Y a-t-il des activités sur les temps des verbes des récits de voyage ?		

Chapitre 1: Définitions de concepts et analyse de récits de voyage

06	Y a-t-il des activités sur les figures de style des récits de voyage ?		
07	Y a-t-il des activités sur la structure des phrases des récits de voyage ?		
08	Y a-t-il des activités sur les illustrations (notamment les images) des récits de voyage ?		

Cette grille, nous l'avons appliquée sur les activités déjà-citées et nous avons obtenu les résultats suivants :

- La première séquence du troisième projet de la deuxième année secondaire ne consacre aucune activité pour traiter de l'intention de communication ;
- Parmi les questions d'observation et d'analyse qui suivent les deux seuls textes de la séquence 1 du projet 3 qui ont pour titre *De Niamey à Gao de M. Réda* et *De Djelfa à Laghouat*, il y a celles qui portent sur le destinataire et le destinataire du récit de voyage. Les voici :

Question (2), p.91, « Qui en est l'auteur ? ».

Question (1), p. 96, « Qui est le narrateur de ce texte ».

Question (2), p. 96, « A qui semble-t-il s'adresser ».

- Nous avons souligné ci-haut que les marques d'énonciation du récit de voyage sont les suivantes : « Je », « nous », « on », « ma », « mon », « mes », « me ».
Notre analyse nous a permis de savoir qu'il n'y a que deux questions qui portent sur ces marques. Les voici :

Question (2), p. 97, « La présence du narrateur est-elle marquée autrement que par l'emploi de 'nous' ? Pourquoi ? ».

Question (2), p. 97, « Comment la présence du narrateur est-elle marquée dans cet extrait ? Pourquoi ? ».

- Pour le traitement des séquences discursives, nous avons décelé quelques questions qui traitent uniquement de la description dans les deux textes des récits de voyage proposés dans la première séquence du troisième projet. Les voici :

Question (4), p. 91, « Relevez les lieux décrits. ».

Chapitre 1: Définitions de concepts et analyse de récits de voyage

Question (1), p. 97, « Quel est l'élément le plus décrit ici ? Pourquoi ? ».

Question (3), p. 97, « Quelle description commence-t-il par faire au premier paragraphe ? Par quoi est-il frappé ? ».

- Nous avons remarqué qu'il n'y a que deux questions qui consistent respectivement à repérer le temps dominant dans le texte et à expliquer l'emploi du conditionnel. Ces questions ne sont pas suivies d'activités qui permettent aux apprenants de s'exercer sur l'emploi de ces temps :

Question (7), p. 96, « Quel est le temps dominant du texte ? Pourquoi ? »

Question (8), p. 96, « Comment expliquer l'utilisation du conditionnel présent ? »

- Présence d'une seule activité qui traite de deux figures de style : « la métaphore » et « la comparaison », p. 141 :

Exercices Séquence 1

Comparaison et métaphore

Observer

Au départ d'El Goléa, la piste serpente à travers les sables de la Sebkhâ. De l'horizon brumeux, une énorme coupole de granit a surgi.
Frison Roche, *Carnets sahariens*, Flammarion, Paris, 1965

Au départ d'El Goléa, la piste traverse *comme un serpent* les sables de la Sebkhâ. De l'horizon brumeux, une énorme *montagne qui ressemble à une coupole* de granit a surgi.

- > A qui est comparée la piste ?
- > A quoi renvoie le mot *coupole* ?

Figure 03 : Image de l'activité portant sur les figures de style proposées dans le manuel de la deuxième année secondaire, (p.141).

- Concernant la structure des phrases des récits de voyage, nous n'avons repéré qu'une seule activité qui traite les subordonnées relatives :

Application

Relevez dans le texte suivant les propositions relatives

La stérilisation végétale, nouvelle arme biotechnologique

Ce procédé baptisé « Terminator », dont l'application empêcherait les agriculteurs d'exploiter les semences d'une année sur l'autre, n'est peut-être que le premier d'une longue série. Détenu par l'américain Monsanto, il pourrait être sur le marché d'ici cinq ans.

« Le véritable pouvoir vert est là : dans la faculté de créer, de distribuer, de vendre des semences ». Ainsi commençait *La Guerre des semences*, un essai paru en France en 1986. Une décennie plus tard, grâce aux biotechnologies, une poignée de multinationales s'apprêtent à se partager les droits de propriété intellectuelle des quelques dizaines de plantes qui, demain, fourniront l'essentiel de l'alimentation mondiale. Pour garantir ces droits, l'arme biologique la plus efficace jamais conçue a vu le jour l'an dernier aux États-Unis : un procédé de stérilisation des semences, baptisé « Terminator » par ses opposants. A juste titre, cette manipulation génétique aboutit à empêcher toute plante qui en est l'objet d'avoir une descendance, condamnant ainsi les agriculteurs à racheter chaque année les précieuses semences.

(...) Testée sur le tabac et le coton, la mise en œuvre de « Terminator » reste délicate. Monsanto, leader mondial des biotechnologies végétales, n'envisage pas sa mise sur le marché avant cinq ans, mais le procédé est breveté pour toutes les plantes.

(...) « Terminator », dans l'immédiat, n'est pas une source de progrès. Ce procédé peut certes aider à la maîtrise du flux des gènes, « mais il permet aussi une captation totale des ressources génétiques », commente un expert français.

Cette « captation » ne pose pas seulement la question de la mainmise d'une poignée de multinationales sur la nature. Plus concrètement, elle pourrait avoir des conséquences dramatiques pour les pays en développement où la plupart des paysans replantent une partie des graines faute de pouvoir payer chaque année un nouveau lot de semences.

d'après Catherine Vincent, *Le Monde*, 12 mars 1999

Figure 04 : Image de l'activité portant sur la subordonnée relative proposée dans le manuel de la deuxième année secondaire

Chapitre 1: Définitions de concepts et analyse de récits de voyage

- La première séquence du troisième projet ne consacre aucune activité pour traiter des images des récits de voyage.

Tous ces résultats sont synthétisés dans la grille ci-après.

Grille d'analyse			
	Questions portant sur les caractéristiques des récits de voyage	Non	Oui
01	Y a-t-il des activités sur l'intention de communication des récits de voyage ?	X	
02	Y a-t-il des activités sur le destinataire et le destinataire des récits de voyage ?	X	
03	Y a-t-il des activités sur les marques d'énonciation des récits de voyage ?	X	
04	Y a-t-il des activités sur les séquences discursives du récit de voyage ?	X	
05	Y a-t-il des activités sur les temps des verbes des récits de voyage ?	X	
06	Y a-t-il des activités sur les figures de style des récits de voyage ?		X
07	Y a-t-il des activités sur la structure des phrases des récits de voyage ?		X
08	Y a-t-il des activités sur les illustrations (notamment les images) des récits de voyage ?	X	

Les données de cette grille montrent l'absence notamment d'activités qui traitent les principales caractéristiques du genre textuel « *récit de voyage* » telles que l'intention de communication, les séquences discursives (la description et la narration), les marques d'énonciation, les temps des récits et les illustrations.

Par ailleurs, il est à signaler qu'il y a seulement deux activités qui ont été proposées. L'une porte sur les figures de style et l'autre sur les subordonnées relatives. Mais elles restent insuffisantes.

Chapitre 1: Définitions de concepts et analyse de récits de voyage

Conclusion partielle

Nous avons commencé, dans ce chapitre par la définition du genre de discours et du récit de voyage. Puis, nous avons rendu compte de l'analyse de dix récits de ce genre textuel en nous appuyant sur le modèle de Chartrand et al. (2015). Ensuite, nous avons analysé les activités proposées dans la première séquence du troisième projet du manuel de la deuxième année secondaire en nous basant sur une grille d'analyse dans le but de savoir si les caractéristiques que nous avons dégagées sont prises en charge par la séquence consacrée à l'enseignement du récit de voyage.

Vu les résultats auxquels nous avons abouti, il nous incombe de proposer une séquence didactique. Cette dernière fera l'objet du chapitre suivant.

Chapitre 2 : Proposition d'une séquence didactique

Introduction partielle

Dans ce second chapitre, nous allons tenter de proposer une séquence didactique pour l'enseignement du genre « *le récit de voyage* » afin de remédier aux insuffisances constatées pendant l'analyse des activités de la séquence qui lui est dédié.

1. Définition de la séquence didactique

Dans le domaine de l'enseignement-apprentissage des langues, les genres de discours sont enseignés par le biais de la séquence didactique. Dans ce qui suit, nous allons définir cette démarche.

La démarche de la séquence didactique est définie par plusieurs auteurs. Parmi eux, il y a Dolz & Schneuwly qui disent qu'elle est un ensemble « *de modules d'enseignement organisés conjointement afin d'améliorer une pratique langagière déterminée* » (1996, p. 57).

En d'autres termes, Arnaud, Descotes, Jordy et Langlade, disent qu'elle « *s'organise sur un ensemble de séances des activités de lecture et d'écriture visant à faire acquérir à des élèves clairement identifiés un certain nombre de savoir et de savoir-faire préalablement définis* » (1992, p. 17).

Cette démarche est considérée par Rougier (2009) comme étant « *un ensemble continu ou discontinu de séances articulées entre elles dans le temps et organisées autour d'une ou de plusieurs activités en vue d'atteindre les objectifs fixés par les programmes d'enseignements* ».

De Pietro, de son côté, en donne la définition suivante : « *La séquence didactique constitue un dispositif qui structure l'enseignement de manière à la fois systématique et souple et qui est censé favoriser l'appropriation par les apprenants de savoirs et savoir-faire définis dans des objectifs d'apprentissage ; les savoir-faire visés consistent en outils langagiers constitutifs de divers genres textuels publics et relativement formalisés* » (2002, p.2, cité par M. Ammouden, 2015, p. 1).

La séquence didactique se réalise en plusieurs étapes. Dolz et Schneuwly (1998) les résument dans le schéma suivant :

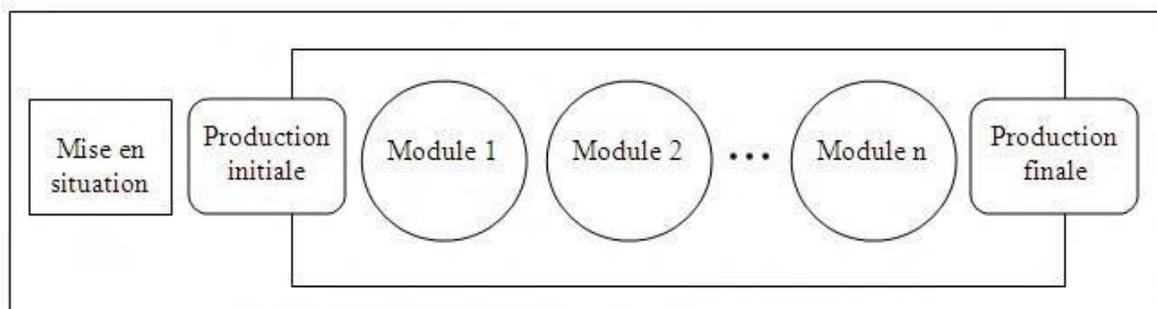


Figure 05 : Le schéma de la séquence didactique conçu par Dolz&Schneuwly (1998, cité par Benberkane, 2016)

Chacune de ces étapes sera expliquée dans ce qui suit.

La mise en situation est une étape qui consiste « à *présenter aux élèves un projet de communication qui sera réalisé " pour de vrai" dans la production finale. En même temps, elle les prépare à la production initiale.* » (Dolz et Schneuwly, 2001, p. 7)

La production initiale, en référence aux mêmes auteurs, est une étape où « *les élèves tentent une première réalisation de l'activité langagière, objet de la séquence, et révèlent ainsi pour eux-mêmes et pour l'enseignant les représentations qu'ils se font de cette activité.* » (Dolz et Schneuwly, 2001, p. 8). Aussi, « *elle joue un rôle central de régulateur de la séquence didactique et ce aussi bien pour les élèves que pour l'enseignant* » (Dolz et Schneuwly, 2009, p. 97).

Les modules permettent « *de travailler les problèmes apparus dans la première production et de donner aux élèves les outils nécessaires pour les surmonter* ». (Dolz, Noverraz et Schneuwly, 2001, p. 9).

La production finale « *constitue l'aboutissement véritable de la séquence didactique* ». (Dolz et Schneuwly, 2009, p. 112). Elle « *fait toujours l'objet d'une dernière évaluation commune par les élèves de la classe* » (Dolz et Schneuwly, 2009, p. 113).

2. Proposition d'une séquence didactique pour l'enseignement du récit de voyage

2.1. Mise en situation

Consigne : Observez et lisez attentivement les deux exemplaires ci-dessous :

Chapitre 2 : Proposition d'une séquence didactique

Récit de voyage 01

Voyage en Orient (1832-1833) Par Alphonse de Lamartine

« Le 28 Mars, je pars de Bayruth pour Balbek et Damas; la caravane se compose de vingt-six chevaux, et huit ou dix Arabes à pied, pour domestiques et escorte.

En quittant Bayruth, on monte par des chemins creux, dans un sable rouge, dont les bords sont festonnés de toutes les fleurs de l'Asie; toutes les formes, tous les parfums du printemps: nopals, arbustes épineux aux grappes de fleurs jaunes comme l'or, semblables au genêt de nos montagnes; vignesse suspendant d'arbre en arbre; beaux caroubiers, arbres à la feuille d'un vert noir et bronzé, aux rameaux entre lacés, au tronc d'une écorce brune, polie, luisante, le plus bel arbre de ces climats: on arrive après une demi-heure, au sommet de la Presqu'île qui forme le cap de Bayruth: elle se termine en pointe arrondie dans la mer, et sa base est formée par une belle et large plaine, traversée par le Nahr Bayruth. Cette plaine, arrosée, cultivée, plantée partout de beaux palmiers, de verts mûriers, de pins à la cime large et touffue, vient mourir sous les premiers rochers du Liban. Au point culminant de la plaine de Bayruth s'étend la magnifique scène de Fakar-el-Diuou Facardin: c'est la promenade de Bayruth; c'est là que les cavaliers turcs, arabes, et les Européens, vont exercer leurs chevaux et courir le djérid; c'est là que j'allais tous les jours moi-même passer quelques heures à cheval, tantôt courant sur les sables déserts qui dominant l'horizon bleu et immense de la mer syrienne, tantôt, au pas, rêvant sous les allées de jeunes pins qui couvrent une partie de ce promontoire: c'est le plus beau lieu que je connaisse au monde; des pins gigantesques, dont les troncs vigoureux, légèrement inclinés sous le vent de mer, portant comme des dômes leurs têtes larges et arrondies en parasols, sont jetés par groupes de deux ou de trois arbres, ou semés isolément de vingt pas en vingt pas, sur un sable d'or que perce, çà et là, un léger duvet vert de gazon et d'anémones. Ils furent plantés par Fakar-el-Din, dont les merveilleuses aventures ont répandu sa renommée en Europe: ils gardent encore son nom. Je voyais tous les jours, avec douleur, un héros plus moderne renverser ces arbres qu'un autre grand homme avait plantés. Ibrahim-Pacha en faisait couper quelques-uns pour sa marine; mais il en reste assez pour signaler au loin le promontoire à l'œil du navigateur et à l'admiration de l'homme épris des plus belles scènes de la nature.

C'est de là qu'on a selon moi, la plus splendide apparition du Liban: on est à ses pieds, mais assez éloigné cependant pour que son ombre ne soit pas sur vous, et pour que l'œil puisse l'embrasser dans toute sa hauteur, plonger dans l'obscurité de ses gorges, discerner l'écume de ses torrents et jouer librement autour des premiers cônes dont il est flanqué, et qui portent chacun un monastère de maronites, au-dessus d'un bouquet de pins, de cèdres, ou de noirs cyprès. Le Sannin, la cime la plus élevée et la plus pyramidale du Liban, domine toutes les cimes inférieures, et forme, avec sa neige presque éternelle, le fond majestueux, doré, violet, rose, de l'horizon des montagnes, qui se noie dans le firmament, non comme un corps solide, mais comme une vapeur, une fumée transparente, à travers lesquelles on croit distinguer l'autre côté du ciel; phénomène ravissant des montagnes d'Asie, que je n'ai vu nulle part ailleurs, et dont je jouis tous les soirs sans m'en rendre raison.

Du côté du midi, le Liban s'abaisse graduellement jusqu'au cap avancé de Saïde, autre fois Sidon: ses cimes ne portent plus de neige que çà et là, sur deux ou trois cimes plus éloignées et plus élevées que les autres et que le reste de la chaîne libanien ne: elles suivent, comme une muraille de ville ruinée, tantôt s'élevant, tantôt s'abaissant, la ligne de la plaine

Chapitre 2 : Proposition d'une séquence didactique

et de la mer, et vont mourir dans la vapeur de l'occident, vers les montagnes de Galilée, aux bords de la mer de Génésareth, autrement le lac de Tibériade. Du côté du nord, vous apercevez un coin de la mer qui s'avance, comme un lac dormant, dans la plaine, cachée à demi par les verts massifs de la ravissante colline de San-Dimitri, la plus belle colline de la Syrie.

Dans ce lac, dont vous n'apercevez pas la jonction avec la mer, quelques navires sont toujours à l'ancre, et se balancent gracieusement sur la vague, dont l'écume vient mouiller les lentisques, les lauriers roses et les nopals. De la rade, un pont construit par les Romains d'abord, et restauré par Fakar-el-Din-, jette ses arches, élevées en ogives, sur la rivière de Bayruluh, qui court à travers la plaine, où elle répand la vie et la verdure, et va se perdre non loin dans la rade. Cette promenade est la dernière que je fis avec Julia. Elle montait pour la première fois un cheval du désert que je lui avais ramené de la mer Morte, et dont un domestique arabe tenait la bride. Nous étions seuls; la journée, quoique de novembre, était éclatante de lumière, de chaleur et de verdure. Jamais je n'avais vu cette admirable enfant dans une ivresse si complète de la nature, du mouvement, du bonheur d'exister, de voir et de sentir; elle se tournait à chaque instant vers moi pour s'écrier; et quand nous eûmes fait le tour de la colline de San-Dimitri, traversé la plaine et gagné les pins où nous nous arrê tâmes: N'est-ce pas, me dit-elle, que c'est la plus longue, la plus belle et la plus délicieuse promenade que j'aie encore faite de ma vie? Hélas! Oui, et c'était la dernière!

Quinze jours après, je me promenais seul et pleurant sous les mêmes arbres, n'ayant plus que dans le cœur cette ravissante image de la plus céleste créature que le ciel m'ait donnée à voir, à posséder et à pleurer. Je ne vis plus; la nature n'est plus animée pour moi par tout ce qui me la faisait sentir double dans l'âme de mon enfant. Je la regarde encore: elle ravit toujours mes yeux, mais elle ne soulève plus mon cœur: ou si elle le soulève à mon insu par minutes, par instant il retombe aussitôt froid et brisé sur le fond de tristesse désolante et d'amertume où la volonté de Dieu l'a placé par tant de pertes irréparables. »

Extrait du livre d'Alphonse de Lamartine, « Voyage En Orient », 1883.

Récit de voyage 02

Extrait de récit de voyage de Chateaubriand

En quête d'image pour son épopée « Les Martyrs », Chateaubriand entreprend en 1806 un voyage en « Orient » pendant un an il visite la Grèce, la Palestine et reviens par l'Égypte, la Tunisie et l'Espagne.

En Août 1806, il est en Grèce et découvre le Cap Sounion (ou Sunium), promontoire situé à 50 km d'Athènes, à l'extrémité sud-est de l'Attique et au sommet duquel se situent les ruines du temple de Poséidon.

Je faisais ces réflexions à la vue des débris du temple de Sunium : ce temple était d'ordre dorique, et du bon temps de l'architecture. Je découvrais au loin la mer de l'Archipel, avec toutes ses îles : le soleil couchant rougissant les côtes de Zéa et les quatorze belles colonnes de marbre blanc aux pieds desquelles je m'étais assis. Les sauges et les genévriers répandaient autour des ruines une odeur aromatique, et le bruit des vagues montrait à peine jusqu'à moi.

Comme le vent était tombé, il nous fallait attendre pour partir une nouvelle brise. Nos matelots se jetèrent au fond de leur barque, et s'endormirent. Joseph 2 et le jeune

Chapitre 2 : Proposition d'une séquence didactique

Grec demeurèrent avec moi. Après avoir mangé et parlé pendant quelque temps, ils s'étendirent à terre et s'endormirent à leur tour. Je m'enveloppai la tête dans mon manteau pour me garantir de la rosée, et, le dos appuyé contre une colonne, je restai seul éveillé à contempler le ciel et la mer.

Au plus beau coucher du soleil avait accédé la plus belle nuit. Le firmament repéré dans les vagues avait l'air de reposer au fond de la mer. L'étoile du soir, ma compagne assidue pendant mon voyage, était prête à disparaître sous l'horizon ; on ne l'apercevait plus que par de longs rayons qu'elle laissait de temps en temps descendre sur les flots, comme une lumière qui s'éteint. Par intervalles, des brises passagères troublaient dans la mer l'image du ciel, agitaient les constellations, et les venaient parmi les colonnes du temple avec un faible murmure.

Toute fois ce spectacle était triste, lorsque je venais à songer que je le contemplais du milieu des ruines. Autour de moi étaient des tombeaux, le silence, la destruction, la mort, ou quelques matelots grecs qui dormaient, sans souci et sans songes sur les débris de la Grèce.

François René Chateaubriand, Itinéraire de Paris à Palestine, 1811

2.2. Production initiale

Consigne : En vous inspirant des deux récits de voyage précédents, rédigez un court texte dans lequel vous racontez un voyage que vous avez réalisé pendant vos vacances.

2.3. Module 01

2.3.1. Activité 01 :

Consignes :

- Identifiez le thème traité dans le texte ci-dessous.
- Dégagez la situation d'énonciation du texte ci-dessous en complétant le tableau suivant :

Qui ?	A qui ?	Quoi ?	Où ?	Comment ?

- Relevez les indices d'énonciation contenus dans ce récit.
- Identifiez la visée communicative de l'auteur.

Extrait :

UNE TASSE DE THE AU TASSILI

Deux heures et quinze minutes séparent Alger de Tamanrasset. La distance est plus longue que celle de Paris à Alger.

A bord de trois véhicules tout terrain, notre groupe s'engage sur la transsaharienne en direction du Nord. Après une halte pour se ravitailler en eau, les trois chauffeurs touaregs se dirigent vers un ensemble de tamaris à l'ombre desquels nous déjeunons.

(...)Après avoir traversé une région où le sable s'étend comme un lac infini, nous arrivons à un lieu parmi les tamaris et les coloquintes. Un silence comme celui du désert, vous n'en avez jamais «entendu » et vous n'en entendrez jamais plus. Vous sombrez dans ce silence immense, profond, réparateur, là dans les étoiles si proches et si lumineuses qu'elles vous permettent des déplacements sans lampe de poche. (...) Nous sommes arrivés dans le TASSILI. C'est là que la vraie aventure commence.

EL FAKI nous conduira dans les regs et les falaises tourmentées du TASSILI, escaladant comme un mouflon des rochers de grès avec les sandales qu'il a lui-même confectionnées. Sept jours durant, nous ne rencontrerons pas d'autres humains que les membres de notre groupe marchant comme des forcenés dans le plus vaste désert du monde.

La terre ici voltige, jaune, dorée, nacrée comme le voile lointain et houleux d'un mirage, comme la spirale d'une galaxie en perpétuel recommencement. Le TASSILI nous offre quelques instants de bonheur sous ce soleil de plomb.

JEAN CLAUDE HUBERT, le journal de Genève

2.3.2. Activité 02

Consigne :

- Relevez dans l'extrait ci-dessous toutes les marques de subjectivité.

Extrait :

Mon ami, tu m'as demandé de t'envoyer mes impressions, mes aventures, et surtout mes histoires d'amour sur cette terre d'Afrique qui m'attirait depuis si longtemps. Tu riais beaucoup, d'avance, de mes tendresses noires, comme tu disais ; et tu me voyais déjà revenir suivi d'une grande femme en ébène, coiffée d'un foulard jaune, et ballottante en des vêtements éclatants.

Le tour des Moricaudes viendra sans doute, car j'en ai vu déjà plusieurs qui m'ont donné quelque envie de me tremper en cette encre ; mais je suis tombé pour mon début sur quelque chose de mieux et de singulièrement original.

Tu m'as écrit, dans ta dernière lettre :

" Quand je sais comment on aime dans un pays, je connais ce pays à le décrire, bien que ne l'ayant jamais vu. " Sache qu'ici on aime furieusement. On sent, dès les premiers jours, une sorte d'ardeur frémissante, un soulèvement, une brusque tension des désirs, un énervement courant au bout des doigts, qui surexcitent à les exaspérer nos puissances amoureuses et toutes nos facultés de sensation physique, depuis le simple contact des mains jusqu'à cet innommable besoin qui nous fait commettre tant de sottises.

Chapitre 2 : Proposition d'une séquence didactique

Entendons-nous bien. Je ne sais si ce que vous appelez l'amour du cœur, l'amour des âmes, si l'idéalisme sentimental, le platonisme enfin, peut exister sous ce ciel ; j'en doute même. Mais l'autre amour, celui des sens, qui a du bon, et beaucoup de bon, est véritablement terrible en ce climat. La chaleur, cette constante brûlure de l'air qui vous enfièvre, ces souffles suffocants du sud, ces marées de feu venues du grand désert si proche, ce lourd siroco, plus ravageant, plus desséchant que la flamme, ce perpétuel incendie d'un continent tout entier brûlé jusqu'aux pierres par un énorme et dévorant soleil, embrasent le sang, affolent la chair, embestialisent.

Mais j'arrive à mon histoire. Je ne te dis rien de mes premiers temps de séjour en Algérie. Après avoir visité Bône, Constantine, Biskra et Sétif, je suis venu à Bougie par les gorges du Chabet, et une incomparable route au milieu des forêts kabyles, qui suit la mer en la dominant de deux cents mètres, et serpente selon les festons de la haute montagne, jusqu'à ce merveilleux golfe de Bougie aussi beau que celui de Naples, que celui d'Ajaccio et que celui de Douarnenez, les plus admirables que je connaisse. J'excepte dans ma comparaison cette invraisemblable baie de Porto, ceinte de granit rouge, et habitée par les fantastiques et sanglants géants de pierre qu'on appelle les " Calanche " de Piana, sur les côtes ouest de la Corse.

Guy de Maupassant (1882), MARROCA

2.3.3. Activité 03 :

Consignes :

- Déterminez la structure du récit de voyage ci-dessous.
- Tracez l'itinéraire du voyage suivi par l'auteur.

Extrait :

Nous prenons au départ de Casablanca, le train rapide à destination de Marrakeche.

Trois heures plus tard, la perle rouge du sud nous souhaite la bienvenue. Notre première impression, si intense, tient simultanément du baiser et de la gifle. Si Marrakeche est rouge, c'est non seulement par la couleur de ses murs, mais surtout d'émotion. De la gare en traversant Guelise, un quartier de la ville moderne, nous nous dirigeons vers la place Djemaa el Fina au centre de la médina. Là, ce rêve Marrakeche, s'initie son mystère. "Djemaa el Fina est aussi appelée Djemaa ErBah, nous dit un témoin, car c'est une place généreuse qui nourrit son homme".

A la fontaine "Chroub ou Chouf", nous nous désaltérons et nous regardions des magiciens gnaouas dont la musique s'inspire du sable et ressemble aux tatouages, des jongleurs et des charmants de serpents ainsi que des gamines entreprenantes qui essayent de vendre des colifichets.

Aujourd'hui, elle garde jalousement les vestiges de son riche passé et le minaret de la Kourtoubia témoigne, dans le ciel de la ville, d'un art serein et d'une prodigieuse passion.

Nous nous promenons dans les souks et nous voyons que le peuple de Marrakeche a encore les mains agiles. Ici de merveilleux tapi, des poignards incrustés d'argent, des miroirs

Chapitre 2 : Proposition d'une séquence didactique

ornés d'arabesque. Là des plateaux de cuivre et mille autres trésors qui empliront nos souvenirs.

Dans un restaurant de la médina, nous nous offrons pour une vingtaine de dirhams, un repas de roi, et après avoir flâné dans des jardins de l'Agdal, nous nous retournons emportant dans nos yeux Marrakeche, le plus beau mirage du désert.

D'après Amine BOUALI (In Horizon du 26octobre1996)

2.4. Module 02

2.4.1. Activité 01

Consigne

Lisez l'extrait ci-dessous, puis :

- Identifiez les séquences discursives qui y sont présentes.
- Donnez des exemples pour chaque séquence.

Extrait :

LA NUIT

Sortis du port de Cannes à trois heures du matin, nous avons pu recueillir encore un reste des faibles brises que les golfes exhalent vers la mer pendant la nuit. Puis un léger souffle du large est venu, poussant le yacht couvert de toile vers la côte italienne. C'est un bateau de vingt tonneaux tout blanc, avec un imperceptible fil doré qui le contourne comme une mince cordelière sur un flanc de cygne. Ses voiles en toile fine et neuve, sous le soleil d'août qui jette des flammes sur l'eau, ont l'air d'ailes de soie argentée déployées dans le firmament bleu. Ses trois focs s'envolent en avant, triangles légers qu'arrondit l'haleine du vent, et la grande misaine est molle, sous la flèche aiguë qui dresse, à dix-huit mètres au-dessus du pont, sa pointe éclatante par le ciel. Tout à l'arrière, la dernière voile, l'artimon, semble dormir. Et tout le monde bientôt sommeille sur le pont. C'est une après-midi d'été, sur la Méditerranée. La dernière brise est tombée. Le soleil féroce emplit le ciel et fait de la mer une plaque molle et bleuâtre, sans mouvement et sans frisson, endormie aussi, sous un miroitant duvet de brume qui semble la sueur de l'eau.

Malgré les tentes que j'ai fait établir pour me mettre à l'abri, la chaleur est telle sous la toile que je descends au salon me jeter sur un divan. Il fait toujours frais dans l'intérieur. Le bateau est profond, construit pour naviguer dans les mers du Nord et supporter les gros temps. On peut vivre, un peu à l'étroit, équipage et passagers, à six ou sept personnes dans cette petite demeure flottante et on peut asseoir huit convives autour de la table du salon.

L'intérieur est en pin du nord verni, avec encadrements de teck, éclairé par les cuivres des serrures, des ferrures, des chandeliers, tous les cuivres jaunes et gais qui sont le luxe des yachts. Comme c'est bizarre, ce changement, après la clameur de Paris ! Je n'entends plus rien, mais rien, rien. De quart d'heure en quart d'heure, le matelot qui s'assoupit à la barre, toussote et crache. La petite pendule suspendue contre la cloison de bois fait un bruit qui semble formidable dans ce silence du ciel et de la mer.

Et ce minuscule battement troublant seul l'immense repos des éléments me donne soudain la surprenante sensation des solitudes illimitées où les murmures des mondes, étouffés à quelques mètres de leurs surfaces, demeurent imperceptibles dans le silence

Chapitre 2 : Proposition d'une séquence didactique

universel ! Il semble que quelque chose de ce calme éternel de l'espace descend et se répand sur la mer immobile, par ce jour étouffant d'été. C'est quelque chose d'accablant, d'irrésistible, d'endormeur, d'anéantissant comme le contact du vide infini. Toute la volonté défaille, toute pensée s'arrête, le sommeil s'empare du corps et de l'âme.

Le soir venait quand je me réveillai. Quelques souffles de brise crépusculaire, très inespérés d'ailleurs, nous poussèrent encore jusqu'au soleil couché.

Nous étions assez près des côtes, en face d'une ville, San Remo, sans espoir de l'atteindre. D'autres villages ou petites cités, s'étalant au pied de la haute montagne grise, ressemblaient à des tas de linge blanc mis à sécher sur les plages. Quelques brumes fumaient sur les pentes des Alpes, effaçaient les vallées en rampant vers les sommets dont les crêtes dessinaient une immense ligne dentelée dans un ciel rose et lilas.

Et la nuit tomba sur nous, la montagne disparut, des feux s'allumèrent au ras de l'eau tout le long de la grande côte.

Une bonne odeur de cuisine sortit de l'intérieur du yacht, se mêlant agréablement à la bonne et franche odeur de l'air marin.

Lorsque j'eus dîné, je m'étendis sur le pont. Ce jour tranquille de flottement avait nettoyé mon esprit comme un coup d'éponge sur une vitre ternie ; et des souvenirs en foule surgissaient dans ma pensée, des souvenirs sur la vie que je venais de quitter, sur des gens connus, observés ou aimés.

Être seul, sur l'eau, et sous le ciel, par une nuit chaude, rien ne fait ainsi voyager l'esprit et vagabonder l'imagination. Je me sentais surexcité, vibrant, comme si j'avais bu des vins capiteux, respiré de l'éther ou aimé une femme.

Guy de Maupassant, La Nuit.

2.4.2. Activité 02

Consignes:

- Décrivez un paysage de votre choix, Puis comparez-le avec cet extrait.

Extrait :

COUCHER DE SOLEIL A EL OUED

C'était l'heure merveilleuse au pays d'Afrique, quand le grand soleil de feu va disparaître enfin, laissant reposer la terre dans l'ombre bleue de la nuit.

Du sommet de cette dune, on découvre toute la vallée d'El Oued sur laquelle semblent se resserrer les vagues somnolentes du grand océan de sable gris.

Etagée sur le versant d'une dune, El Oued, l'étrange cité aux innombrables petites coupoles rondes, changeait lentement de teinte.

Au sommet de la colline, le minaret blanc de Sidi Salem s'élevait, déjà tout rose dans le reflet occidental. Les ombres des choses s'allongeaient démesurément, se déformaient et pâlissaient sur le sol, devenu vivant ; alentour, pas une voix

[...] Jamais, en aucune contrée de la terre, je n'avais vu le soir se parer d'aussi magiques splendeurs.

... La ville grise perdue dans le désert gris, rose et dorée aux matins enchantés,

Chapitre 2 : Proposition d'une séquence didactique

blanche et aveuglante aux midis enflammés, pourpre et violette aux soirs irradiés... et grise, grise, comme le sable dont elle est née, sous les ciels de l'hiver !

...Le disque du soleil, rouge et sans rayons, achevait de sombrer derrière les dunes basses de l'horizon occidental, du côté d'Allenda et d'Arair.

Isabelle Eberhardt, « Au Pays des Sables. »

2.4.3. Activité 03

Consignes :

- Repérez deux adjectifs qualificatifs et deux adverbes dans l'extrait ci-dessous
- Classez-les dans le tableau qui suit :

Adjectifs qualificatifs	Adverbes

- Relevez du texte ci-dessous :
 - a) Une description subjective méliorative.
 - b) Une description subjective péjorative.
- Classez-les dans le tableau ci-après :

Une description subjective méliorative	Une description subjective péjorative

Extrait :

Nous voici dans la ville.

Pour en bien découvrir l'ensemble, il faut monter sur une colline voisine. Les Arabes comparent Tunis à un burnous étendu ; et cette comparaison est juste. La ville s'étale dans la plaine, soulevée légèrement par les ondulations de la terre qui font saillir par places les bords de cette grande tache de maisons pâles d'où surgissent les dômes des mosquées et les clochers des minarets. A peine distingue-t-on, à peine imagine-t-on que ce sont là des maisons, tant cette plaque blanche est compacte, continue et rampante. Autour d'elle, trois lacs qui, sous le dur soleil d'Orient, brillent comme des plaines d'acier. Au nord, au loin, la

Chapitre 2 : Proposition d'une séquence didactique

Sebkra-er-Bouan ; à l'ouest, la Sebkra-Seldjoun, aperçue par-dessus la ville ; au sud, le grand lac Dahira ou lac de Tunis ; puis, en remontant vers le nord, la mer, le golfe profond, pareil lui-même à un lac dans son cadre éloigné de montagnes.

Et puis partout autour de cette ville plate, des marécages fangeux où fermentent des ordures, une inimaginable ceinture de cloaques en putréfaction, des champs nus et bas où l'on voit briller, comme des couleuvres, de minces cours d'eau tortueux. Ce sont les égouts de Tunis qui s'écoulent sous le ciel bleu. Ils vont sans arrêt, empoisonnant l'air, traînant leur flot lent et nauséabond, à travers des terres imprégnées de pourritures, vers le lac qu'ils ont fini par emplir, par combler sur toute son étendue, car la sonde y descend dans la fange jusqu'à dix-huit mètres de profondeur : on doit entretenir un chenal à travers cette boue afin que les petits bateaux y puissent passer.

Mais, par un jour de plein soleil, la vue de cette ville couchée entre ces lacs, dans ce grand pays que ferment au loin des montagnes dont la plus haute, le Zagh'ouan, apparaît presque toujours coiffée d'une nuée en hiver, est la plus saisissante et la plus attachante, peut-être, qu'on puisse trouver sur le bord du continent africain.

Tunis (1890)

jeudi 13 octobre 2011, par Guy de Maupassant

2.4.4. Activité 04

Consignes :

- Lisez les extraits ci-dessous.
- Repérer tous les adjectifs qui y sont dans chaque extrait, Puis classez-les dans le tableau ci-après selon qu'ils donnent une image méliorative ou péjorative.

Extrait 01 ;

« Au milieu d'une sombre forêt, dans une caverne humide et grise. Vivait un monstre poilu. Il était laid ; il avait une tête énorme, directement posée sur deux petits pieds ridicules, ce qui l'empêchait de courir. Il ne pouvait donc pas quitter sa caverne. Il avait aussi une grande bouche, deux petits yeux glauques, et deux longs bras minces qui partaient de ses oreilles et qui lui permettaient d'attraper les souris. Le monstre avait des poiles partout : au nez, aux pieds, au dos, aux dents, aux yeux et ailleurs. »

Henriette Bichonnier, Le Monstre Poilu, (Gallimard Folio Benjamin)

Extrait 02 ;

« Il y a plus de mille ans, vivait en Bretagne un Enchanteur qui se nommait Merlin. Il était jeune et beau, il avait l'œil vif, malicieux, un sourire un peu moqueur, des mains fines, la grâce d'un danseur, la nonchalance d'un chat, la vivacité d'une hirondelle. Le temps passait sur lui sans toucher. Il avait la jeunesse éternelle des forêts ».

René Barjavel, L'Enchanteur, (Gallimard Folio)

Extrait 03 ;

« Nous arrivons maintenant en des landes illimitées, où se répand une lèpre intermittente, une petite plante grasse vert-de-grisâtre dont les chameaux sont très friands. Aussi aperçoit-on, pâturant à perte de vue, d'immenses troupeaux de dromadaires. Quand nous passons au milieu d'eux, ils nous regardent de leurs gros yeux luisants, et on se croirait

Chapitre 2 : Proposition d'une séquence didactique

aux premiers temps du monde, aux jours où le créateur hésitant jetait à poignées sur la terre, comme pour juger la valeur et l'effet de son œuvre douteuse, les races informes qu'il a depuis peu à peu détruites, tout en laissant survivre quelques types primitifs sur ce grand continent négligé, l'Afrique, où il a oublié dans les sables la girafe, l'autruche et le dromadaire. »

Guy de Maupassant, Vers Kairouan

Adjectifs mélioratifs	Adjectifs péjoratifs

2.5. Module 03

2.5.1. Activité 01

Consigne :

- Déterminez les temps verbaux de chacun des extraits ci-dessous, puis classez-les dans le tableau ci-après :

Temps	Valeurs

Extrait 01 ;

« Ils maniaient hardiment leurs balais, éclaboussaient au passage des enfants qui piaillaient. Ils recevaient dans les yeux la chaux vive, se mettaient à hurler, abandonnant leur besogne. D'autres les remplaçaient, pleins d'ardeur. Des disputes éclataient. Tout le monde criait à la fois. Parfois, au-dessus de cette marrée, grondait la voix du maître. Le bruit cessait une seconde, puis reprenait, plus exaspéré, plus aigu. »

(Ahmed Safrioui, La Boite à Merveilles, 1954)

Extrait 02 ;

« Quand elle jugea suffisants ses préparatifs, elle jeta dans le foyer une des bottes, et, lorsqu'elle fut enflammée, elle l'éparpilla sur les autres, puis elle ressortit et regarda. »

(Guy de Maupassant, La Mère Sauvage)

Chapitre 2 : Proposition d'une séquence didactique

Extrait 03 ;

« Entre le musée, le centre de documentation et la visite des Ksours fondateurs de la ville, le temps passe, agréable. Il faut préparer le départ sur Iherir, trouver une voiture auprès d'une agence, compléter les vivres et se décider à partir. Nous nous arrachons à la quiétude de Djanet un lundi, direction Bordj El Haoues. La piste est correcte nous traversons l'Erg Admer en longeant le plateau. Accueil chaleureux et premiers contacts avec les légendes Touaregs. Soirée chez Brahim, notre guide jusqu'à Iheder. »

(Abdelkrim Djilali, Tassili Magazine* n°2, juin 1995)

Extrait 04 ;

« Malgré sa perspicacité habituelle, Nofré n'avait pas remarqué l'effet produit sur sa maîtresse par le dédaigneux inconnu : elle n'avait vu ni sa pâleur suivie d'une rougeur foncée, ni la lueur plus vive de son regard, ni entendu le bruissement des émaux et des perles de ses colliers, que soulevait le mouvement de sa gorge palpitante ; il est vrai que son attention tout entière était occupée à rédiger son attelage, chose assez difficile parmi les masses de plus en plus compactes de curieux accourus pour assister à la rentrée triomphale de pharaon. Sans qu'elle ne pu encore le distinguer, le char de pharaon approchait. »

(T. Gautier, extrait Le Roman de la momie)

2.5.2. Activité 02

Consigne :

- Mettez les verbes des deux passages suivants au temps qui convient.

Extrait 01:

« Julien (Rester) immobile, il ne (Voir) plus. Quand il (Revenir) un peu à lui, il (Apercevoir) tous les fidèles qui s'.....(Enfuir) de l'église ; le prêtre..... (Avoir) quitté l'autel. Julien se (Mettre) à suivre d'un pas assez lent quelques femmes qui s'en(Aller) en criant. Une femme qui(Vouloir) fuir plus vite que les autres le(Pousser) rudement, il(Tomber). Ses pieds s'.....(Etre) embarrassés dans une chaise renversée par la foule ; en se relevant, il se (Sentir) le cou serré ; c'.....(Etre) un gendarme en grande tenue qui l'.....(Arrêter). » (Stendhal, extrait du Rouge Et Le Noir, 1831)

Chapitre 2 : Proposition d'une séquence didactique

Extrait 02 :

« Collin (Regarder) Alise. Elle..... (Porter), par un hasard étrange, un sweat-shirt blanc et une jupe jaune. Elle..... (Avoir) des souliers blanc et jaune et des patins de hockey. Elle.....(Avoir) des bas de soie fumée et des socquettes blanches repliées sur le haut des chaussures à peine montantes et lacées de coton blanc, faisant trois fois le tour de la cheville. Elle..... (Comporter) en outre un foulard de soie vert vif et des cheveux blonds extraordinairement touffus, encadrant son visage d'une masse frisée serré. Elle.....(Regarde) au moins d'yeux bleus ouverts et son volume.....(Etre) limité par une peau fraîche et dorée. Elle..... (Posséder) des bras et des mollets ronds, une taille fine et un buste si bien dessiné que l'on eût dit une photographie » (Boris Vian, 2011)

2.6. Module 04

2.6.1. Activité 01

Consignes :

- Lisez attentivement le texte ci-dessous.
- Repérez les comparaisons qui y sont présente.
- Décomposez chaque comparaison en ses différents constituants en complétant le tableau ci-après :

Comparaison	Comparé	Comparant	Outil de comparaison

- Proposez d'autres outils de comparaison.
- Relevez une métaphore.

Chapitre 2 : Proposition d'une séquence didactique

Extrait :

Sahara ; Fascinant Hoggar

Un voyage à travers le Hoggar : c'est l'assurance de découvertes multiples, d'étonnements répétés et d'images fabuleuses.

Il suffit de prendre l'avion de l'aéroport d'Alger en direction de Tamanrasset. Nous traversons pendant trente minutes des paysages de plaine ensablée, stérile, ponctuée de rares oasis qui apparaissent comme des mirages.

Enfin, le Hoggar apparaît ! A l'approche de Tamanrasset, nous survolons un massif volcanique noir, trouvé nulle part ailleurs en Afrique. Le voyage se termine à l'aéroport de Tamanrasset. La verdure nous étonne. De grands arbres nous abritent du soleil et derrière chaque mur, des jardins jaillissent.

Notre guide, Brahim, est silencieux pendant qu'il conduit et sans avertir, il sort de la route.

Nous sommes surpris et bousculés par la piste de « tôles ondulées ». Il nous faut quelques heures de route avant d'être accoutumés aux rebondissements constants de la voiture. Nous prenons le chemin vers le cœur du Hoggar. Le paysage devient de plus en plus étranges ; les chaînes de montagnes sont comme le sol lunaire et donnent au Hoggar son originalité.

C'est le site le plus visité par les touristes, de plus la région offre une très belle vue panoramique où l'on peut admirer de splendides couchers de soleil, images inoubliables à saisir par les amateurs de photos.

A la fin du séjour, on en a plein les yeux, et une idée fixe en tête : revenir.....

« Révolution Africaine » Texte adapté

2.6.2. Activité 02

Consigne :

- Identifiez la figure de style dans chacune des phrases suivantes :

1. « Le golfe profond pareil lui-même à un lac dans son cadre éloigné de montagnes. » (G. de Maupassant, Tunis)
2. « Le pot de fer proposa au pot de terre un voyage. » (J. de la Fontaine, Fables)
3. « Un grand serpent de fumée noire » (G. de Maupassant, La peur)
4. « Sa barbe était d'argent comme un ruisseau d'avril. » (V. Hugo, La légende des siècles, Booz endormi)
5. « Mais Paris est un véritable océan. Jetez-y la sonde, vous n'en connaîtrez jamais la profondeur. » (Balzac, Le Père Goriot)
6. « Il pleure dans mon cœur comme il pleut sur la ville. » (Voltaire, Romances sans paroles)
7. « Cet homme(...) mordant et déchirant les idées et les croyances d'une seule parole. » (G. de Maupassant, Au près d'un mort)
8. « L'habitude venait me prendre dans ses bras et me portait jusque dans mon lit comme un petit enfant. » (M. Proust, Du côté de chez Swann)

Chapitre 2 : Proposition d'une séquence didactique

2.6.3. Activité 03

Consignes :

- Lisez les phrases suivantes et classez-les dans le tableau ci-dessous selon leur type et forme.
 - a) « Sans attendre de remerciements ! (M. Chetouhi, *En route pour le joyau de l'Islam*, éd. AL-L'ssanai).
 - b) « Il ne reste plus grand-chose de ce site unique » (Djamel, *Alilat*, *El Watan*).
 - c) « c'est le plus beau lieu que je connaisse au monde » (A. de Lamatine, *Voyage en Orient*).
 - d) « Je suis machineur...il n'y a pas de travail ici ? » (E. Zola, *Germinal*).
 - e) « Il ne ressent point le besoin de sortir de sa maison, il ne ressent pas le besoin de sortir de sortir de lui-même. » (Claude Roy, *Voyager C'est D'abord sortir de sa coquille*).
 - f) « Que savez-vous si l'âme de votre père n'était pas passée dans cette bête ? » (Montesquieu, *Lettres persanes*).

Phrase emphatique	Phrase négative	Phrase interrogative	Phrase exclamative

2.6.4. Activité 04

Consigne :

- Lisez le passage ci-dessous et complétez ce passage par les pronoms relatifs suivants: que, qui, dont et où.

Extrait :

« Un jour je m'égarais sur de grandes bruyères terminées par des forêts. Qu'il fallait peu de chose à ma rêverie : une feuille séchée le vent chassait devant moi, une cabane la fumée s'élevait dans la cime dépouillée des arbres, la mousse tremblait au souffle du nord sur le tronc d'un chêne, une roche écartée, un étang désert le jonc flétri murmurait ! Le clocher du hameau, s'élevant au loin dans vallée, a souvent attiré mes regards ; souvent j'ai suivi des yeux de oiseaux de passage volaient au-dessus de ma tête. Je me figurais les bords ignorés, les climats lointains ils se rendent ; j'aurais voulu être sur leurs ailes. » (François René, extrait de Chateaubriand)

Chapitre 2 : Proposition d'une séquence didactique

2.6.4. Activité 05

Consignes :

En lisant l'extrait ci-après :

- Soulignez les propositions subornées relatives.
- Relevez les adverbes de liaisons qui y sont présents.

Extrait :

« Tout m'énerve. Heureusement que j'ai des livres. C'est ma seule consolation pour les jours trop sombres. Quand j'ouvre les pages, c'est comme si je m'embarquais sur un tapis volant. Très haut, très loin. Mais quelque fois le débarquement est difficile. Parce qu'il y a les autres. Mes frères. Ma mère. La famille. Tous ceux qui restent en bas, qui font de grands signes et m'appellent pour que je revienne. Pour que je n'aille pas trop loin sans eux. Ils disent qu'ils veillent sur moi. Lilas, viens ranger la vaisselle ! Lilas, va chercher le sel, ou le sucre ! Lilas viens mettre la table ! Lilas, reviens sur terre ! Et elles s'étonnent parce que je rechigne. Il faut que j'obéisse. Parce que je suis une fille. Je ne comprends pas ma mère. D'un côté, comme toutes les autres femmes de l'immeuble, elle se plaint d'être toujours aux services des autres. D'abord, de son père et de ses frères. Puis de son mari. Et, maintenant de ses fils. De l'autre, elle veut que je sois comme elle. Mais moi, je ne veux pas, être la fille qui se tait quand on lui dit ce qu'elle doit faire ! Qui se tait et qui obéit. Eux ne pensent qu'à mon bonheur. C'est ce qu'ils disent. Bien sûr. Je suis la petite dernière. La seule fille. Et j'ai quinze ans. Mais ils n'ont pas compris que je ne suis plus une fillette. Le bonheur dont je rêve Peut-il être le même que celui qu'ils envisagent pour moi ? Je ne veux pas d'un bonheur qui devrait se satisfaire des désirs des autres. Je veux tracer moi-même les chemins de ma vie. »

Maissa Bey, *Bleu, blanc, vert*, Ed. Barzakh, 2006, pp. 66-67

2.7. Module 05

2.7.1. Activité 01

Consignes :

- Lisez attentivement l'extrait du récit de voyage ci-dessous, ensuite complétez le tableau ci-après par les verbes de perceptions visuelles et les verbes de déplacements

Verbes de perceptions visuelles	Verbes de déplacements

- Proposez trois verbes de perceptions visuelles et trois autres verbes de déplacements et employez-les dans des phrases personnelles.

Chapitre 2 : Proposition d'une séquence didactique

- Relevez les indices spatiotemporels contenus dans le texte ci-dessous.

Extrait :

Ain Sefra

J'avais quitté Ain-Sefra l'an dernier aux souffles de l'hiver. Elle était transie de froid et de grands vents glapissants la balayaient, courbant la nudité frêle des arbres. Je la revois aujourd'hui tout autre, redevenue elle-même, dans le rayonnement morne de l'été très saharienne, très somnolente, avec son « ksar » fauve au pied de la dune en or, avec ses koubba saintes et ses jardins bleuâtres.

Elle m'avait semblé morose, sans charme, parce que la magie du soleil ne l'enveloppait pas de l'atmosphère lumineuse qui est tout le luxe des villes d'Afrique. Et maintenant que j'y vis en un petit logis provisoire, je commence à l'aimer. D'ailleurs, je ne la quitterai plus pour un maussade retour vers le « Tell » banalisé, et cela suffit pour que je la regarde avec d'autres yeux. Quand je partirai, ce ne sera que pour descendre plus loin, pour m'en aller là-bas, vers le grand Sud, où dorment les « hamada » sous l'éternel soleil.

Parmi les peupliers à troncs blancs, en longs sentiers, suivant les premières ondulations de la dune, avec des parfums retrouvés de sève et de résine, j'ai l'illusion de me perdre en forêt. C'est une sensation très douce et très pure que teinte par moments de sensualité l'haleine plus lointaine d'un bouquet d'acacias en fleurs. Que j'aime la verdure exubérante est les troncs vivants, de ces figuiers gonflés de lait amer, autour desquels bourdonnent des essaims de mouches dorées.

Dans ce jardin surpris en pleine aridité, j'ai passé des heures longues, couchée à la renverse, me grisant d'immobilité sous la caresse tiède des brises, à regarder les branches à peine agitées, aller et venir sur le fond éblouissant du ciel, comme les agrès d'un navire balancé doucement.

La dune d'un doré ardent tranche violemment sur le fond bleu et sévère du djebel Mektar le jour finit doucement sur Ain-Sefra, noyée de vapeurs légères et de fumées odorantes j'éprouve la sensation de mélancolie délicate et d'étrange rajeunissement des villes de départ. Tous les soucis, le lourd malaise des derniers mois dans la fastidieuse et énervante Alger, tout ce qui constituait mon noir, mon « cafard » est resté là bas.....

Isabelle Eberhardt « Dans l'ombre chaude de l'Islam »

2.7.2. Activité 02

Consignes :

- Lisez les extraits ci-dessous.
- Complétez ces extraits par les indices spatio-temporels suivants : Maintenant, après, lendemain, puis, pendant, au milieu, là bas, à l'endroit, en face, en ce lieu, depuis ce jour, près et au milieu.

Extrait 01 ;

Chapitre 2 : Proposition d'une séquence didactique

« Toute la journée du, on pense étendu sous la tente, avec l'Océan de tous les côtés. la nuit revient, et le jour reparaît. On a dormi dans l'étroite cabine, sur la couchette en forme de cercueil. Debout, il est quatre heures du matin. Quel réveil! Une longue côte, et,, une tache blanche qui grandit - Alger! »

Guy de Maupassant, *La Mer*, 1884.

Extrait 02 ;

« L'ami revient seul et regarde des heures entières le squelette immobile, debout à indiqué. En certains jours de fête, les catacombes des Capucins sont ouvertes à la foule. Un ivrogne s'endormit une fois et se réveilla de la nuit, il appela, hurla, éperdu d'épouvante, courut de tous les côtés, cherchant à fuir. Mais personne ne l'entendit. On le trouva au matin, tellement cramponné aux barreaux de la grille d'entrée, qu'il fallut de longs efforts pour l'en détacher. Il était fou.

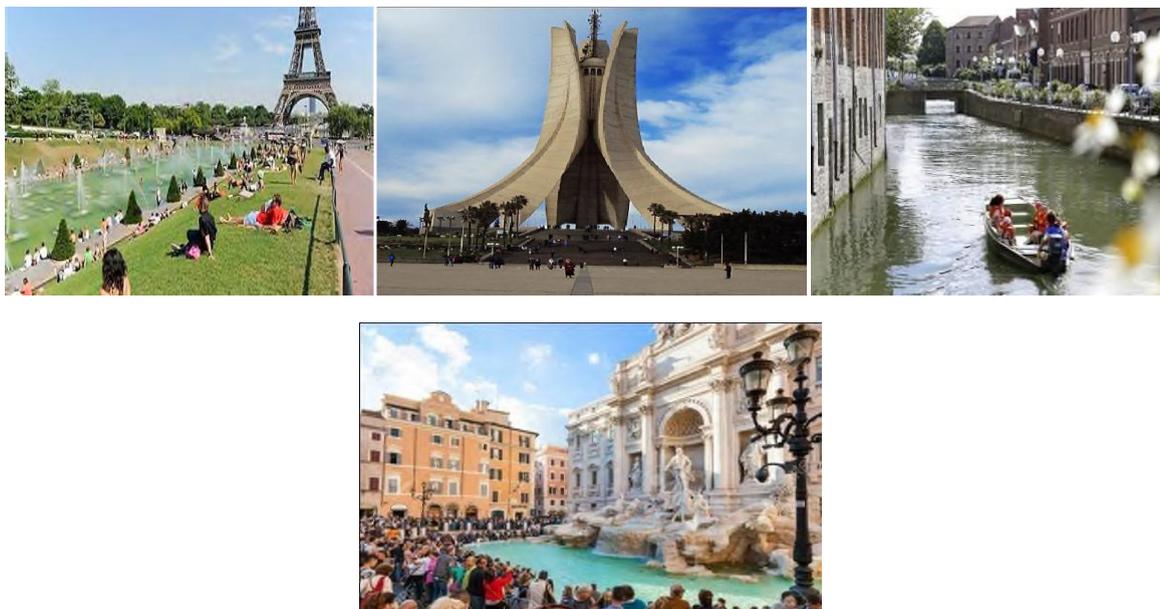
....., on a suspendu une grosse cloche de la porte. cette sinistre visite, j'éprouvai le désir de voir des fleurs et je me fis conduire à la villa Tasca, dont les jardins, situés..... d'un bois d'orangers, sont pleins d'admirables plantes tropicales. »

Guy de Maupassant, *La sicile*, 1890.

2.7.3. Activité 03

Consigne :

- Décrivez chacune des images ci-dessous en utilisant les adjectifs qualificatifs et les indices spatiotemporels de votre choix.



Chapitre 2 : Proposition d'une séquence didactique

2.4. Production finale

Consigne : Ecrivez un texte dans lequel vous relatez un voyage que vous avez effectué.

Conclusion partielle

Dans ce chapitre, nous avons présenté la séquence didactique que nous avons proposée pour l'enseignement-apprentissage du récit de voyage. Elle se compose de cinq modules et de dix-sept activités qui prennent en charge toutes les caractéristiques que nous avons dégagées dans le premier chapitre.

Conclusion générale

Conclusion générale

Notre travail de recherche a porté sur le genre textuel « *récit de voyage* » proposé dans la première séquence du troisième projet du manuel de la deuxième année secondaire.

Il est réalisé afin d'atteindre les objectifs de recherche suivants :

- Connaître les caractéristiques des récits de voyage ;
- Savoir si ces caractéristiques sont prises en charge par les activités de la séquence qui est mise en place par les concepteurs du manuel de la 2^{ème} année secondaire et si ces dernières favorisent sa réalisation ;
- Proposer une séquence didactique pour remédier aux éventuelles insuffisances de celle dudit manuel.

Pour atteindre ces objectifs, après avoir défini le récit de voyage, nous avons identifié les caractéristiques de ce dernier en analysant dix exemplaires à l'aide du modèle de Chartrand et al (2015). Puis, nous avons élaboré une grille d'analyse pour étudier les activités proposées dans la première séquence du troisième projet du manuel de la deuxième année secondaire. Cette analyse nous a conduit à repérer certaines insuffisances et des manques dans ladite séquence : nous n'avons pas trouvé des activités qui portent sur l'intention de communication, les séquences discursives (la description et la narration), les marques d'énonciation, les activités sur le destinataire et le destinataire ainsi que les temps verbaux et les illustrations.

En vue de remédier aux insuffisances constatées, nous avons proposé une séquence didactique.

L'une des limites de notre travail est que nous n'avons pas abordé certaines caractéristiques du genre récit de voyage telle que la narration à la troisième personne du singulier. Nous espérons que d'autres recherches les prendront en charge.

Références bibliographiques

Références bibliographiques

- Adam, J-M. (1997). Genres, textes, discours : pour une reconception linguistique du concept de genre. Dans revue belge de philologie, volume, 75, n°3, pp.665-681. En ligne https://www.persee.fr/doc/rbph_0035_0818_1997_num_75_3_4188 (Consulter en 6 Janvier 2019)
- Adam, J-M. (2005). *La notion de typologie de textes en didactique de français : une notion "dépassée" ?* In recherche, n°42, p. 11-23. En ligne http://www.recherche-lautre-net/iso_album/42_011_023_adam_pdf (Consulter en 5 Janvier 2019)
- Ammouden, M. (2015). Cours et activité de didactique de l'écrit, l'enseignement/apprentissage par séquence didactique. Polycopié pédagogique, Université A. Mira- Béjaia. En ligne <http://elearning.univ-bejaia.dz/mod/resource/view.php?id=35462> (consulté en 10 Janvier 2019)
- Ammouden, M. (2015). Cours et activités de didactique de l'écrit 4. L'enseignement/apprentissage par genres. En ligne <http://elearning.univ-bejaia.dz/mod/resource/view.php?id=35462> (Consulté en Janvier 2019)
- Armand A, Jordy J, Descotes M et Langlade, G. (1992). La séquence didactique en français, classes de lycée, capes, Agrégation. En ligne <http://www.amazon.fr/SEQUENCE-DIDACTIQUE-Classes-Agrégation/dp/2735207609> (consulté en 20 Janvier 2019)
- Bakhtine, M. (1952-1953 tr. En Fr 1984). Les genres du discours problématique et définition. Esthétique de la création verbale. Paris : Gallimard.
- Beacco, J-C. (2004). Trois perspectives linguistiques sur la notion de genre discursif. In. Les genres de la parole, langages, 38e année, n°153, pp.109-119. En ligne http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lgge_0458-726x_2004_num38_153_939 (consulté en Janvier)
- Chartrand, Emery-Bruneau, & Sénéchal. (2015). Caractéristiques de 50 genres pour développer les compétences langagières en français. En ligne http://www.enseignementdufrançais.fse.ulaval.ca/fichiers/site_ens_français/modules/document_section_fichiers/fichier_a0567d2e5539_Caractéristiques_50genres.pdf
- De Pietro, J-F. (2002). Et si à l'école on apprenait aussi ? considérations didactiques sur les apports et finalités des apprentissages langagiers guidé. Acquisition et interaction en langue étrangère n°16. En ligne <http://aile.revues.org/1382> (Consulté en Janvier 2019)

Références bibliographiques

- Depretre, E. (2011). Le récit de voyage : Quête historique et définitoire, la préoccupation de l'écrivain. Mémoire de magister, Université de Québec. En ligne http://www.Semaphore.uqar.ca/530/1/Evelyne_Depretre_février2011.pdf (consulté en janvier2019)
- Dolz, J & Schneuwly, B. (2009). Pour un enseignement de l'oral : Initiation aux genres formels à l'école. 4e édition. Issy- les- Moulinaux. En ligne <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:31461> (consulter en Janvier 2019)
- Dolz, J, Noverraz et Schneuwly, B. (2001). S'exprimer en français, séquence didactique pour l'oral *et l'écrit*, Bruxelles, Genève de Boeck.
- Hooshmand, N. (2001). Etude générique du récit de voyage. En ligne <http://www.ensani.ir/Storage/Files/20120413142029-2069-11.pdf> (consulté en Février)
- Makhloufi, N. (2018). Analyse de discours pour la didactisation du genre récit de voyage en classe de FLE. In Multilinguales, n°9, Béjaia, université A. Mira, p. 254-279. En ligne <http://www.univ-bejaia.dz/document/multilinguales/N9/12%20Makhloufi.pdf> (consulté en Février)
- Manuel de Français deuxième année secondaire (2013-2014). Algérie Office National des Publications Scolaire.
- Moirand, S. (2003). Quelles catégories descriptives pour la mise au jour des genres du discours ? En ligne <https://hal-uni-paris3-archives-ouvertes.fr/hal-01507281/document> (consulté en Février)
- Rougier, B. (2009). *Situation d'apprentissage et séquence pédagogique*. En ligne <http://docplayer.fr/26751045-situation-d'apprentissage-et-séquence-pédagogique.html> (consulté en Février)
- Thévenaz-Christen,T et Salles Cordeiro, G. (2008). *Formation initiale :capacité professionnelles d'enseignement de l'écriture avec la dictée à l'adulte*. In. J. Dolz&S. plane, Formation des enseignants et enseignement de la lecture et d'écriture. Recherches sur les pratiques, Diptyque, n°13, pp.95-130

Tables des figures

Figure 01 : Image de texte « <i>De Niamey à Gao</i> » de M. Réda, (p, 88).....	19
Figure 02 : Image de texte « <i>De Djelfa à Laghouat</i> » d'Eugène Fromentin (p, 92)	19
Figure 03 : Image de l'activité portant sur les figures de styles.....	22
Figure 04 : Image d'activités qui porte sur les propositions relatives.....	23
Figure 05 : Schéma de la séquence didactique.....	28

Tables des matières

Tables des matières

Sommaire

Introduction générale	06
Chapitre 01 : Définitions de concepts et analyse de récits de voyage	07
Introduction partielle	08
1. Définition de concepts	08
1.1. La notion de genre	08
1.2. Le récit de voyage	08
2. Analyse des récits de voyage	09
2.1. Caractéristiques communicationnelles	09
2.2. Caractéristiques textuelles	10
2.3. Caractéristiques sémantiques	14
2.4. Caractéristiques grammaticales	15
2.5. Caractéristiques graphiques ou visuelles	18
3. Analyse des activités de la séquence portant sur le récit de voyage	20
Conclusion partielle	25
Chapitre 02 : Proposition d'une séquence didactique	26
Introduction partielle	27
1. Définition de la séquence didactique	27
2. Proposition d'une séquence didactique pour l'enseignement du récit de voyage	28
2.1. Mise en situation	28
2.2. Production finale	30
2.3. Module 01	31
2.3.1. Activité 01	32
2.3.2. Activité 02	33
2.3.3. Activité 03	33
2.4. Module 02	34

Tables des matières

2.4.1. Activité 01	34
2.4.2. Activité 02	35
2.4.3. Activité 03	36
2.4.4. Activité 04	37
2.5. Module 03	38
2.5.1. Activité 01	38
2.5.2. Activité 02	39
2.6. Module 04	40
2.6.1. Activité 01	40
2.6.2. Activité 02	41
2.6.3. Activité 03	42
2.6.4. Activité 04	42
2.6.5. Activité 05	43
2.7. Module 05	43
2.7.1. Activité 01	43
2.7.2. Activité 02	44
2.7.3. Activité03	45
2.4. Production finale	46
Conclusion partielle	46
Conclusion générale	48
Références bibliothèqu	49
Tables de fgures	52
Tabes des matières	53
Annexes	56

Annexes

Tables des Annexes

1. Récit de voyage « <i>De Niamey à Gao</i> »-----	01
2. Récit de voyage « <i>De Djelfa à Laghouat</i> »-----	05
3. Récit de voyage « <i>Alger</i> » -----	11
4. Récit de voyage « <i>Constantine</i> » -----	15
5. Récit de voyage « <i>En Bretagne</i> » -----	17
6. Récit de voyage « <i>La Province d'Oran</i> »-----	26
7. Récit de voyage « <i>Cote Italienne</i> » -----	32
8. Récit de voyage « <i>Kabylie-Bougie</i> »-----	39
9. Récit de voyage « <i>La Mer</i> » -----	47
10. Récit de voyage « <i>Tunis</i> »-----	48

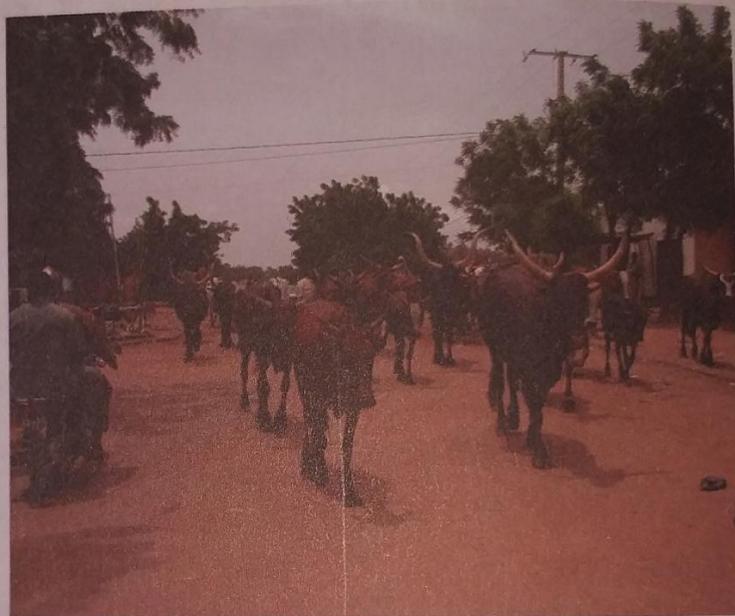
Annexe 01

COMPREHENSION

Séquence 1

Carnet
de Voyage

De Niamey à Gao



JEUDI 6 JANVIER 2005

L'écomusée de Niamey ressemble drôlement à celui du musée de l'homme à Paris. Malgré son ancienneté, la muséographie demeure correctement bien soignée.

Au zoo, la présence de quelques crocodiles de taille impressionnante attire foule. Le village africain est rehaussé par ses cases, ses huttes, son arbre à palabres, son chaman, sa grande place où s'effectuent des danses en de bonnes occasions.

Sur le chemin du retour, je fais une halte au centre culturel français. Je profite pour consulter ma boîte postale sur Internet, jette un coup d'œil sur la salle de travail de la bibliothèque, une belle ruche où bourdonne le génie en herbe africain.

A la fameuse gare du Mali, je tente de m'organiser pour passer la nuit. La nuit est une féerie de couleur locale et d'une animation qui dépasse l'entendement. A peine large de 5 mètres, elle draine des deux côtés une série d'étalages chargés d'une denrée exotique à nos yeux. Les boîtes de nescafé s'empilent en pyramide, des noix de coco en vrac, des jus d'amour (cocktails de fruits), du plastique tous gabarits, etc. La nuit est livrée au plaisir des yeux. Au milieu de la chaussée en terre battue, poussiéreuse tous moments, se meuvent un flot humain haut en couleur, des chariots, des mulets, etc.

chameaux, et de temps en temps un camion ou une voiture d'immigré encore immatriculée en plaques étrangères, et enfin des nuées de bicyclettes et de mobylettes qui pétaradent. Ce n'est pas la Chine, c'est le coeur de l'Afrique qui palpète.
Je m'installe à côté du chef de gare et l'aide dans sa tâche à inscrire les partants pour Gao sur le cahier.

VENDREDI 7 JANVIER 2005

Un vent chaud annonce la couleur de la journée. Sur un banc voisin de celui de ma gare routière dont la flotte se déploiera demain, je prends mon petit déjeuner à l'africaine. Une tartine de beurre de cacao et un grand verre de café au lait où tournoie une valse de moucherons inoffensifs.

C'est une journée ordinaire, rien de spécial si ce n'est explorer le centre de la ville et surtout son vieux marché où j'ai besoin de faire quelques emplettes pour m'offrir un bon souper et constituer une réserve de fruits pour le viatique.

Des petits taxis très pratiques, pour un prix modique, vous transportent aux quatre coins de la ville.

Le vieux marché de Niamey est ceinturé par une haute muraille en banco, il s'ouvre en ses quatre points cardinaux par des portes somptueuses. A l'intérieur, des échoppes spécialisées par zone. Une zone de marché de fruits et légumes la plus dense, des allées de denrées alimentaires où d'énormes cônes de safran, de cumin, d'anis, de romarin, de henné, de thym, de grain de sésame, de girofle, etc. sont édifiés avec soin. Les couleurs attirent pour une photo.

La partie de la restauration est plus alléchante avec ses brochettes, ses zélifs, ses salades, et ses mets africains tels le mil, le sorgho, les galettes, etc.

De galerie en galerie, on est poursuivi par de nombreux guides locaux qui vous proposent monts et merveilles. On peut ainsi les traîner derrière soi pendant une demi-heure à une heure, tout dépend de votre patience.

A la gare, c'est le branle-bas de combat, le départ pour demain à l'aube se fait sentir. Toutes les places sont louées (100) dans un ancien camion de 10 tonnes transformé pour les besoins en autobus de voyageurs. Les banquettes sont très rapprochées au point qu'on se demande comment on pourrait caser une centaine de voyageurs tous confondus gros, maigres et extra larges. «Qui vivra verra !».

Pour passer le temps, je cherche un multiservice pour annoncer à ma famille mon prochain départ tout excité vers Gao, cette étape forcée pour aboutir à Tombouctou.

SAMEDI 8 JANVIER 2005

Inutile d'espérer trouver sommeil dans un va-et-vient incessant avec une centaine de voyageurs qui grouillent dans un espace réduit dans cette fameuse gare du Mali. Une gare qui se qualifie par un nom que l'imaginaire porte aux nues et qui n'est qu'une simple vieille maison de deux pièces en banco, située en plein centre de la médina.

A deux heures du matin, toute la marchandise est arrimée. A quatre heures commence l'embarquement ordonné par un coup de sifflet du chef de gare. La ruée vers les places assises débute sur les chapeaux de roue. Profitant de cette cohue, les pickpockets s'en donnent à cœur joie. Un des voleurs fut arrêté dans sa besogne et soumis au verdict populaire des voyageurs qui ont failli le massacrer; il doit la vie au chef

de gare affolé sifflant sans répit pour arrêter le massacre. Il fut donc sauvé in extremis. L'embarquement dura une bonne heure. Les cent personnes tant bien que mal furent casées avec leurs bagages. Cela mérite une photo.

«Un exploit, me dis-je, si le bus arrive à démarrer et à arriver à bon port». Le moteur qui tournait depuis fort longtemps nous faisait croire que le départ était imminent. Attente. Une attente qui va durer plus de deux heures.

On ne part pas aujourd'hui car le chauffeur a eu une crise de paludisme et se trouvait à l'hôpital. «Contre mauvaise fortune, faisons bon cœur, rien ne sert de se stresser, il faut faire face». Je laissai la panique refroidir et partis en ville changer de décor et d'ambiance.

Quand on voyage, on est pressé, on veut vite tout voir, tout comprendre et continuer plus loin. Le moindre empêchement vous fait virer le moral à la baisse. Je passe mon après-midi à décortiquer les livres de géologie.

DIMANCHE 9 JANVIER 2005

Rebelote, deux heures du matin, effervescence humaine. Quatre heures, c'est le vrai départ; à peine le bus s'ébranla-t-il que deux graisseurs ouvrirent la porte que je croyais faite pour y allonger mes jambes; ils s'entassèrent sur mes pieds. J'ai beau essayer de bouger dans tous les sens, rien à faire, mes jambes restaient coincées. Je fus sauvé deux heures après l'arrêt complet du bus. Automatiquement mes deux lascars s'éjectent. C'est la panne, quelques mal lotis s'empressent de m'enjamber pour se dégourdir.

Au bout d'une heure, la moitié du bus était dehors. On tourne autour du bus comme des abeilles ne trouvant rien à butiner. Coup de sifflet du chef de brousse et tout le monde se case comme il peut. Le bus avec les grands nids de poule se penche d'un côté une minute puis de l'autre côté, un bateau ivre qui tangué. On s'habitue à notre mal de mer, le jaune vif, tournant à l'ocre par endroits, décore le vaste paysage de la brousse, il n'y a que le rêve pour habiller cette aridité.

Vers la fin de la journée, arrêt suite à un craquement provenant de la roue. Cette fois-ci tout le monde a compris que la panne allait durer; il fallait descendre chercher pitance. Juste à côté, un poste de gendarmes qui assurent le contrôle routier et en même temps prélèvent leurs parts de bakchich. Nous rejoignîmes un semblant de réfectoire où du riz avec poulet nous fut servi.

Le bus redémarrera et tangua toute la nuit. Tous mes os, mes muscles criaient au martyre. A la frontière malienne, il fallait glisser un billet pour passer. J'avais tellement sommeil que mon esprit ne pouvait faire l'effort de patience ou de meilleure réflexion. Je paye, gonflant la corruption.

LUNDI 10 JANVIER 2005

Arrivée à cinq heures du matin à Gao. Le bus s'immobilise devant le poste de douane. Tout le monde descend et se dirige vers la station d'autobus à quelque cent mètres plus loin pour récupérer ses bagages. J'allai chercher un café pour me réveiller de ce cauchemar. Aie! Mes pauvres côtes, je m'assois délicatement et observe à six heures du matin la station de Gao.

M. Réda BRIXI, *Le Quotidien d'Oran*, 02 novembre 2005, page 15

Observer

- 1- Quelles indications montrent que ce texte est un carnet de voyage ?
- 2- Qui en est l'auteur ?
- 3- Dans quel pays se déroule le voyage ? Relevez les mots ou expressions qui justifient votre réponse.
- 4- Relevez les lieux décrits.

Analyser

- 1- Quels sont les faits et les événements sur lesquels l'auteur insiste ?
- 2- Quelles sont les personnes rencontrées ? Que dit-il à leur propos ?
- 3- Quelle est la durée du voyage ?
- 4- Quel moyen de transport utilise-t-il ?
- 5- Relevez le trajet de l'auteur. Retracez-le sur une carte.
- 6- En quoi ce voyage devient-il une aventure éprouvante ? Relevez les termes et les expressions qui le montrent.

Retenir

- Le récit de voyage comporte des passages narratifs (déplacements, aventures, incidents divers, anecdotes...) et des passages descriptifs (gens du pays, lieux visités, paysages, ambiance...).
- La narration accompagne dans un ordre chronologique la description et lui sert de fil conducteur. Les passages descriptifs ont pour but de présenter, de montrer, de faire voir les lieux, les personnes et les événements dont l'auteur est le spectateur, le témoin ou le protagoniste.
- L'auteur utilise la première personne pour faire partager au lecteur une expérience personnelle (ce qu'il a vu et vécu).

EXPRESSION ECRITE

Racontez un voyage en respectant un ordre chronologique

Annexe 02

COMPREHENSION

Séquence 1

De Djelfa à Laghouat

- 1 -

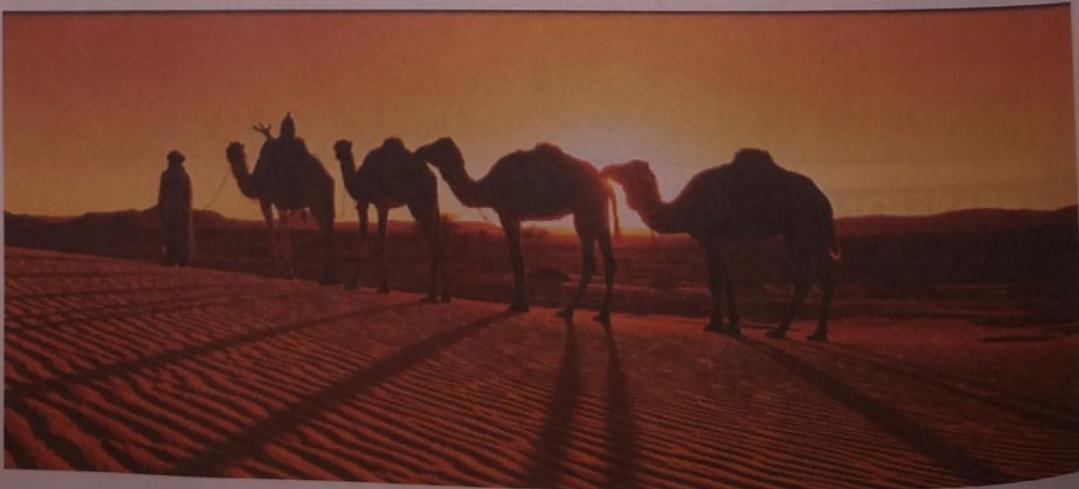
Djelfa, 31 mai

Nous sommes arrivés hier à Djelfa, après cinq journées de marche presque toujours en plaine, par un beau temps, nuageux encore, mais assez chaud pour me convaincre que nous sommes depuis cinq jours dans le Sahara.

Géographiquement, le Sahara commence à Boghar ; c'est-à-dire que là finit la région montagneuse des terres cultivables, j'aimerais à dire cultivées, qu'on appelle le Tell. Tu sais qu'on n'est pas d'accord sur l'étymologie des mots Tell et Sahara. M. le général Daumas, dans un livre précieux, propose une étymologie qui me plaît à cause de son origine arabe, et dont je me contente.

D'après les Tolba, Sahara viendrait de Sehour, moment difficile à saisir, qui précède la pointe du jour et pendant lequel on peut, en temps de jeûne, encore manger, boire et fumer ; Tell viendrait de Tali, qui veut dire dernier. Le Sahara serait donc le pays vaste et plat où le Sehour est plus facilement appréciable, et, par analogie, le Tell serait le pays montueux, en arrière du Sahara, où Sehour n'apparaît qu'en dernier.

Quoi qu'il en soit, il est certain que Sahara ne veut point dire désert. C'est le nom général d'un grand pays composé de plains, inhabité sur certains points, mais très peuplé sur d'autres, et qui prend les noms de Fiafi, Kifar, ou Falat, suivant qu'il est habité, temporairement habitable, comme après les pluies d'hiver, ou inhabité et inhabitable. Or, il y a fort loin de Boghar au Falat, c'est-à-dire à la mer de sable, qui ne commence guère qu'au-delà du Touat, à quarante journées de marche environ d'Alger. Ainsi, quoique j'aie à te parler dès aujourd'hui de lieux très solitaires, tu sauras qu'il ne s'agit en aucune façon du Falat ou Grand Désert.



- 2 -

Djelfa, 31 mai

Imagine un pays tout de terre et de pierres vives, battu par des vents arides et brûlé jusqu'aux entrailles; une terre marneuse, polie comme de la terre à poterie.

[...] une terre presque luisante à l'œil, tant elle est nue, et qui semble, tant elle est sèche, avoir subi l'action du feu, sans la moindre trace de culture, sans une herbe, sans un chardon ; - des collines horizontales qu'on dirait aplaties avec la main ou découpées par fantaisie étrange en dentelures aiguës, formant crochet, comme des cornes tranchantes ou des fers de faux, au centre, d'étroites vallées, aussi propres, aussi nues qu'une aire à battre le grain ; quelquefois, un morne bizarre, encore plus désolé, si possible, avec un bloc informe posé sans adhérence» au sommet, comme un aérolithe tombé là sur un amas de silex en fusion ; - et tout cela, d'un bout à l'autre, aussi loin que la vue peut s'étendre, ni rouge ni tout à fait, ni bistrée, mais exactement couleur de peau de lion. Quant au Cheliff, qui, quarante lieues plus avant dans l'ouest, devient un beau fleuve pacifique et bienfaisant, ici c'est un ruisseau tortueux, encaissé, dont l'hiver fait un torrent, et que les premières ardeurs de l'été épuisent jusqu'à la dernière goutte. Il s'est creusé dans la mare molle un lit boueux qui ressemble à une tranchée, et, même au moment des plus fortes crues, il traverse sans l'arroser cette vallée misérable et dévorée de soif. Ses bords taillés à pic sont aussi arides que le reste ; à peine y voit-on, accrochés à l'intérieur du lit et marquant le niveau des grandes eaux, quelques rares pieds de lauriers-roses, poudreux, fangeux, salis, et qui expirent de chaleur au fond de cette étroite ornière, incendiée par le sommeil plongeant du milieu du jour.

D'ailleurs, ni l'été ni l'hiver, ni le soleil ni les rosées, ni les pluies qui font verdoyer le sol sablonneux et salé du désert lui-même, ne peuvent rien sur une terre pareille. Toutes les saisons lui sont inutiles, et de chacune d'elles, elle ne reçoit que des châtiments.

- 3 -

31 mai

Nous mêmes trois heures à traverser ce pays extraordinaire, par une journée sans vent et sous une atmosphère tellement immobile que le mouvement de la marche n'y produisait pas le plus petit souffle d'air. La poussière soulevée par le convoi se roulait sans s'élever sous le ventre de nos chevaux en sueur.

Le ciel était, comme le paysage, splendide et morne ; de vastes nuées, couleur de cuivre, y flottaient pesamment dans un azur douteux, aussi fixes et presque aussi fauves que le paysage lui-même.

Rien de vivant, ni autour de nous, ni devant nous, ni nulle part, seulement, à de grandes hauteurs, on pouvait, grâce au silence, entendre par moments des bruits d'ailes et des voix d'oiseaux : c'étaient de noires volées de corbeaux qui

tournaient en cercle autour des mornes les plus élevés, pareilles à des essaims de moucherons, et ailes pointues, ayant à peu près le vol et le cri plaintif des courlis. De loin en loin, un aigle, au ventre rayé de brun, des gypaètes tachés de noir et de gris clair, traversaient lentement cette solitude, l'interrogeant d'un œil tranquille, et, comme des chasseurs fatigués, regagnaient les montagnes boisées de Boghar.

C'est au-delà de Boghari, après une succession de collines et de vallées symétriques, limite extrême du Tell, qu'on débouche enfin, par un col étroit, sur sa première plaine du Sud.

- 4 -

Ham'ra 1er juin 1853

La halte

A dix heures, nous faisons halte dans le lit profond d'une rivière. L'été, on se demande où sont les rivières qui ont pu creuser de pareils lits. Il y reste en ce moment une petite source, réduite à rien, mais qui ne tarit pas. Le réservoir n'a pas deux enjambées de large. Elle sort avec un léger bouillonnement du milieu des cressons, puis à quelques pas de là se perd ou plutôt se glisse dans le sable. Je n'avais jamais vu de source ayant un cours si réduit ni plus pressé de disparaître. C'est un avertissement que tous les voyageurs comprennent. J'ai remarqué, en effet, que les bords n'étaient aucunement piétinés, quoiqu'elle serve de rendez-vous aux caravanes dans cette saison. On prit donc la provision nécessaire à notre convoi. J'y puisai moi-même avec le plus grand soin, et j'y remplis nos peaux de bouc d'une eau limpide, légère et à peu près fraîche. Surtout on empêcha les chevaux d'y boire. Tout autour, le lit de la rivière est encombré de rochers blancs, calcinés, désorganisés comme de la pierre à chaux qui commence à cuire; leur éclat au soleil est insupportable.

Vers onze heures, la chaleur devint subitement très forte. Le ciel, jusque-là sans nuages, commençait à se tendre de raies blanchâtres, sortes de balayeurs au tissu transparent, pareilles à d'immenses toiles d'araignée. Le vent se levait et se fixait au sud. Très faible encore tant que nous fûmes abrités, dès que nous remontâmes en plaine, il se fit décidément reconnaître pour du sirocco. Il mit néanmoins plus de deux heures à se déclarer dans toute sa violence.

D'abord, ce ne furent que des souffles passagers, tantôt chauds, tantôt presque frais. Je les recevais en plein visage, et pouvais avec exactitude en mesurer la température, le mouvement et la durée. Peu à peu, il y eut moins d'intervalle entre les bouffées ; je les sentis venir aussi avec plus de régularité, mais toujours intermittentes, saccadées comme la respiration d'un malade accélérée par la fièvre. A mesure que cette haleine étrange arrivait plus fréquente et plus chaude, la terre s'échauffait, et quoiqu'il n'y eût plus de soleil et que mon ombre marquât à peine sur le sol éclairé d'une lumière morne, j'avais encore sur

la tête l'impression d'un soleil ardent. Le ciel était d'une couleur rousse où ne filtrait plus aucune lueur de bleu. L'horizon cessa bientôt d'être visible, et prit la noirceur du plomb.

Enfin, le souffle devint continu, comme l'exhalaison directe d'un foyer. Alors, la chaleur sembla venir à la fois de partout, du vent, du ciel, et peut-être encore plus forte des entrailles du sol, qui véritablement s'embrasait sous les pieds de mon cheval.

- 5 -

Ham'ra, même date À la halte la nuit

Le vent continue ; la chaleur n'a rien en rien diminué. Vers sept heures, le ciel, un moment auparavant plus clair, s'est rapidement assombri. Cette fois, c'était la nuit. Il n'y a pas une étoile. L'obscurité est absolue. Je distingue à peine un ou deux chevaux blancs attachés à six pas de ma tente. Toutes les lumières et presque tous les feux sont éteints. Une troupe de chacals est venue tout à l'heure hurler si près du bivouac, que je suis sorti dans l'espoir absurde de les tirer, personne ne dort, mais personne ne remue, et je n'entends pas d'autres bruits que celui du vent dans la toile des tentes et dans les arbres des jardins.

- 6 -

2 juin 1853 à la halte, dix heures La matinée

La matinée a été plus calme; le soleil a reparu dans un ciel riant. Nous avons marché par une petite brise, toujours en plaine et de nouveau dans l'alfa. Nous rencontrons un lit de rivière, où l'on s'arrête; mais cette fois, pas une goutte d'eau. En prévision de ce qui nous arrive, on avait rempli les outres à Ham'ra. A ce moment, dix heures, le sirocco recommence à souffler avec les mêmes symptômes qu'hier, peut-être encore plus menaçants. Dès son début, il est déjà incommodé, et nous couvre de sable. Nous déjeunons, couchés à plat ventre sous des lauriers-roses qui n'ont pas encore de fleurs. Le pain que nous mangeons, avec la liberté seulement d'y joindre un oignon, est devenu si dur après dix jours de voyage, qu'on a besoin de le ramollir dans l'eau. Il n'y a pas moyen d'allumer du feu, et nous nous passerons de café.

Eugène Fromentin, *Un été dans le Sahara*, Ed. ENAG, Alger, 2001

Extrait 1

Observer

- 1- Qui est le narrateur de ce texte ?
- 2- A qui semble-t-il s'adresser ?
- 3- Quels indices précisent le cadre spatio-temporel ? Relevez-les.

Analysier

- 1- Relevez les éléments qui permettent de dire qu'il s'agit là d'un récit autobiographique.
- 2- Quelles informations nous fournit le narrateur ?
- 3- Comment se déplace le narrateur, quel moyen de locomotion utilise-t-il ?
- 4- Montrez comment le narrateur avant d'être fasciné par le Sahara comme espace géographique, il est d'abord fasciné par le mot lui-même ?
- 5- Pourquoi donne-t-il autant de détails, d'indications à son interlocuteur ?
- 6- Quelle définition finit-il lui-même par adopter pour «Sahara» ? Sur quel jeu sur les mots la construit-il ?
- 7- Quel est le temps dominant du texte ? Pourquoi ?
- 8- Comment expliquer l'utilisation du conditionnel présent ?

Retenir

Dans le récit à la première personne, le narrateur est un personnage de l'histoire. Le point de vue interne organise alors le récit. La narration rend compte des perceptions et de l'état d'esprit de celui qui raconte.

Dans une autobiographie l'auteur est à la fois narrateur et personnage principal.

Extrait 2

- A qui s'adresse le narrateur ? Dans quel but ?
- Quel vocabulaire domine cette description, s'agit-il d'un vocabulaire mélioratif ? Justifiez votre réponse en relevant quelques mots ou expressions qui conforteraient votre réponse.
- Relevez les champs lexicaux de l'espace, de la couleur et de la lumière. A quelle autre forme d'expression artistique peut-on comparer ce texte ?
- Comment le Cheliff est-il transformé ?
- A quelle conclusion le narrateur arrive-t-il au dernier paragraphe ? De quoi le désert finit-il même de triompher ?

Extrait 3

- 1- Quelles sont les conditions dans lesquelles le narrateur effectue son voyage ?
- 2- La présence du narrateur est-elle marquée autrement que par l'emploi de « nous » ? Pourquoi ?
- 3- Quel est l'élément le plus décrit ici ? Pourquoi ?
- 4- Pourquoi le champ lexical de la couleur est-il si important ?
- 5- Quel rôle jouent les oiseaux dans cet espace silencieux ?
- 6- Pourquoi l'auteur en fait-il une description aussi précise ?
- 7- Cette étape du voyage est-elle l'ultime étape ? Qu'est ce qui, surtout, intéresse le narrateur ?

Extrait 4

- 1- Montrez comment progresse le récit. Relevez ce qui le prouve.
- 2- Comment la présence du narrateur est-elle marquée dans cet extrait ? Pourquoi ?
- 3- Quelle description commence-t-il par faire au premier paragraphe ? Pourquoi est-il frappé ?
- 4- Quel avertissement la source lui donne-t-elle ?
- 5- Quel est l'élément décrit dans ce second paragraphe ?
- 6- Comment le narrateur organise-t-il sa description ? Relevez les mots de liaison qui la font progresser.
- 7- Quel est le champ lexical dominant de ce second paragraphe ?
- 8- Quel adjectif vous est suggéré par la dernière phrase du texte et que vous pourriez utiliser pour qualifier ce vent ?

Retenir

Dans un récit la description peut avoir une visée explicative et documentaire, elle informe sur les lieux, le cadre. Elle permet d'ancrer ce qui est présenté dans un espace, dans un milieu précis.

EXPRESSION ECRITE

A votre tour, rédigez le récit d'un voyage qui vous a marqué(e).

- Repensez aux moments importants que vous avez vécus, les lieux parcourus ou visités, les personnes rencontrées, le(s) moyen(s) de transport utilisé(s).
- Décrivez les incidents, les surprises, les risques courus.
- Utilisez la première personne.

Annexe 03

Récit de voyage « Alger »

De Guy de Maupassant.

Sur les quais d'Alger, dans les rues des villages indigènes, dans les plaines du Tell, sur les montagnes du Sahel ou dans les sables du Sahara, tous ces corps drapés comme en des robes de moines, la tête encapuchonnée sous le turban flottant par derrière, ces traits sévères, ces regards fixes, ont l'air d'appartenir à des religieux d'un même ordre austère, répandus sur la moitié du globe. Leur démarche même est celle de prêtres ; leurs gestes, ceux d'apôtres prêcheurs ; leur attitude, celle de mystiques pleins de mépris du monde. Nous sommes, en effet, chez des hommes où l'idée religieuse domine tout, efface tout, règle les actions, étroit les consciences, moule les cœurs, gouverne la pensée, prime tous les intérêts, toutes les préoccupations, toutes les agitations.

La religion est la grande inspiratrice de leurs actes, de leur âme, de leurs qualités et de leurs défauts. C'est par elle, pour elle qu'ils sont bons, braves, attendris, fidèles, car ils semblent n'être rien par eux-mêmes, n'avoir aucune qualité qui ne leur soit inspirée ou commandée par leur foi. Nous ne découvrons guère la nature spontanée ou primitive de l'Arabe sans qu'elle ait été, pour ainsi dire, recréée par sa croyance, par le Coran, par l'enseignement de Mohammed. Jamais aucune autre religion ne s'est incarnée ainsi en des êtres. Allons donc les voir prier dans leur mosquée, dans la mosquée blanche qu'on aperçoit là-bas, au bout du quai d'Alger.

Dans la première cour, sous une arcade de colonnettes vertes, bleues et rouges, des hommes, assis ou accroupis, causent à voix basse, avec la tranquillité grave des Orientaux. En face de l'entrée, au fond d'une petite pièce carrée, qui ressemble à une chapelle, le cadî rend la justice. Des plaignants attendent sur des bancs ; un Arabe agenouillé parle, tandis que le magistrat, enveloppé, presque disparu sous tous les plis de ses vêtements et sous la masse de son lourd turban, ne montre qu'un peu de visage et regarde le plaideur d'un œil dur et calme, en l'écoutant. Un mur, où s'ouvre une fenêtre grillée, sépare cette pièce de celles où les femmes, créatures moins nobles que l'homme, et qui ne peuvent se tenir en face du cadî, attendent leur tour pour exposer leur plainte par ce guichet de confessionnal.

Le soleil qui tombe en flots de feu sur les murs de neige de ces petits bâtiments pareils à des tombeaux de marabouts, et sur la cour, où une vieille Arabe jette des poissons morts à une armée de chats tigrés, rejaillit à l'intérieur sur les burnous, les jambes sèches et brunes, et les figures impassibles. Plus loin, voici l'école, à côté de la fontaine où l'eau coule sous un arbre. Tout est là, dans cette douce et paisible enceinte : la religion, la justice, l'instruction. J'entre dans la mosquée après m'être déchaussé, et je m'avance sur les tapis au milieu des colonnes claires dont les lignes régulières emplissent ce temple silencieux, vaste et bas, d'une foule de larges piliers. Car ils sont très larges, ayant une face orientée vers la Mecque, afin que chaque croyant puisse, en se plaçant devant, ne rien voir, n'être distrait par rien, et, tourné vers la ville sainte, s'absorber dans la prière.

En voici qui se prosternent ; d'autres, debout, murmurent les formules du Coran dans les postures prescrites ; d'autres, encore, libres de ces devoirs accomplis, causent assis par terre, le long des murs, car la mosquée n'est pas seulement un lieu de prière, c'est aussi un lieu de repos, où l'on séjourne, où l'on vit des jours entiers. Tout est simple, tout est nu, tout est

blanc, tout est doux, tout est paisible en ces asiles de foi, si différents de nos églises décoratives, agitées, quand elles sont pleines, par le bruit des offices, le mouvement des assistants, la pompe des cérémonies, les chants sacrés, et, quand elles sont vides, devenues si tristes, si douloureuses, qu'elles serrent le coeur, qu'elles ont l'air d'une chambre de mourant, de la froide chambre de pierre où le Crucifié agonise encore. Sans cesse, des Arabes entrent, des humbles, des riches, le portefaix du port et l'ancien chef, le noble sous la blancheur soyeuse de son burnous éclatant. Tous, pieds nus, font les mêmes gestes, prient le même Dieu avec la même foi exaltée et simple, sans pose et sans distraction. Ils se tiennent d'abord debout, la face levée, les mains ouvertes à la hauteur des épaules, dans l'attitude de la supplication. Puis les bras tombent le long du corps, la tête s'incline ; ils sont devant le souverain du monde dans l'attitude de la résignation. Les mains ensuite s'unissent sur le ventre, comme si elles étaient liées. Ce sont des captifs sous la volonté du maître. Enfin ils se prosternent plusieurs fois de suite, très vite, sans aucun bruit. Après s'être assis d'abord sur leurs talons, les mains ouvertes sur les cuisses, ils se penchent en avant jusqu'à toucher le sol avec le front.

Cette prière, toujours la même, et qui commence par la récitation des premiers versets du Coran, doit être répétée cinq fois par jour par les fidèles, qui, avant d'entrer, se sont lavé les pieds, les mains et la face. On n'entend, par le temple muet, que le clapotement de l'eau coulant dans une autre cour intérieure, qui donne du jour à la mosquée. L'ombre du figuier, poussé au-dessus de la fontaine aux ablutions, jette un reflet vert sur les premières nattes.

Les femmes musulmanes peuvent entrer comme les hommes, mais elles ne viennent presque jamais. Dieu est trop loin, trop haut, trop imposant pour elles. On n'oserait pas lui raconter tous les soucis, lui confier toutes les peines, lui demander tous les menus services, les menus consolations, les menus secours contre la famille, contre le mari, contre les enfants, dont ont besoin les coeurs de femme. Il faut un intermédiaire plus humble entre lui si grand et elles si petites. Cet intermédiaire, c'est le marabout. Dans la religion catholique, n'avons-nous pas les saints et la Vierge Marie, avocats naturels des timides auprès de Dieu ?

C'est donc au tombeau du saint, dans la petite chapelle où il est enseveli, que nous trouverons la femme arabe en prière. Allons l'y voir. La zaouia Abd-er-Rahman-el-Tcalbi est la plus originale et la plus intéressante d'Alger. On nomme « zaouia » une petite mosquée unie à une koubba (tombeau d'un marabout), et comprenant aussi parfois une école et un cours de haut enseignement pour les musulmans lettrés. Pour atteindre la zaouia d'Abd-er-Rahman, il faut traverser la ville arabe. C'est une montée inimaginable à travers un labyrinthe de ruelles, emmêlées, tortueuses, entre les murs sans fenêtres des maisons mauresques. Elles se touchent presque à leur sommet, et le ciel, aperçu entre les terrasses, semble une arabesque bleue d'une irrégulière et bizarre fantaisie. Quelquefois, un long couloir sinueux et voûté, escarpé comme un sentier de montagne, paraît conduire directement dans l'azur dont on aperçoit soudain, au détour d'un mur, au bout des marches, là-haut, la tache éclatante, pleine de lumière.

Tout le long de ces étroits corridors sont accroupis, au pied des maisons, des Arabes qui sommeillent en leurs loques ; d'autres, entassés dans les cafés maures, sur des banquettes circulaires ou par terre, toujours immobiles, boivent en de petites tasses de faïence qu'ils tiennent gravement entre leurs doigts. En ces rues étroites qu'il faut escalader, le soleil, tombant par surprises, par filets ou par grandes plaques à chaque cassure des voies entrecroisées, jette sur les murs des dessins inattendus, d'une clarté aveuglante et vernie. On

Annexes

aperçoit, par les portes entr'ouvertes, les cours intérieures qui soufflent de l'air frais. C'est toujours le même puits carré qu'enferme une colonnade supportant des galeries. Un bruit de musique douce et sauvage s'échappe parfois de ces demeures, dont on voit sortir aussi souvent, deux par deux, des femmes. Elles vous jettent, entre les voiles qui leur couvrent la face, un regard noir et triste, un regard de prisonnières, et passent. Coiffées toutes comme on nous représente la Vierge Marie, d'une étoffe serrée sur le crâne, le torse enveloppé du haïk, les jambes cachées sous l'ample pantalon de toile ou de calicot, qui vient étreindre la cheville, elles marchent lentement, un peu gauches, hésitantes ; et on cherche à deviner leur figure sous le voile qui la dessine un peu en se collant sur les saillies. Les deux arcs bleuâtres des sourcils, joints par un trait d'antimoine, se prolongent, au loin, sur les tempes. Soudain des voix m'appellent. Je me retourne, et par une porte ouverte j'aperçois, sur les murs, de grandes peintures inconvenantes comme on en retrouve à Pompéi. La liberté des mœurs, l'épanouissement, en pleine rue, d'une prostitution innombrable, joyeuse, naïvement hardie, révèlent tout de suite la différence profonde qui existe entre la pudeur européenne et l'inconscience orientale. N'oublions pas qu'on a interdit dans ces mêmes rues, depuis peu d'années seulement, les représentations de Caragousse, sorte de Guignol obscène et monstrueux, dont les enfants regardaient de leurs grands yeux noirs, ignorants et corrompus, en riant et en applaudissant, les invraisemblables, ignobles et inénarrables exploits. Par tout le haut de la ville arabe, entre les merceries, les épiceries et les fruiteries des incorruptibles Mozabites, puritains mahométans que souille le seul contact des autres hommes, et qui subiront, en rentrant dans leur patrie, une longue purification, s'ouvrent tout grands des débits de chair humaine, où l'on est appelé dans toutes les langues. Le Mozabite, accroupi dans sa petite boutique, au milieu de ses marchandises bien rangées autour de lui, semble ne pas voir, ne pas savoir, ne pas comprendre. À sa droite, les femmes espagnoles roucoulent comme des tourterelles ; à sa gauche les femmes arabes miaulent comme des chattes. Il a l'air, au milieu d'elles, entre les nudités impudiques peintes pour achalander les deux bouges, d'un fakir, vendeur de fruits, hypnotisé dans un rêve. Je tourne à droite par un tout petit passage qui semble tomber dans la mer, étalée au loin, derrière la pointe de Saint-Eugène, et j'aperçois, au bout de ce tunnel, à quelques mètres sous moi, un bijou de mosquée, ou plutôt une toute mignonne zaouïa qui s'égrène par petits bâtiments et par petits tombeaux carrés, ronds et pointus, le long d'un escalier allant en zigzags de terrasse en terrasse. L'entrée en est masquée par un mur qu'on dirait bâti en neige argentée, encadré de carrelages en faïence verte, et percé d'ouvertures régulières par où l'on voit la rade d'Alger. J'entre. Des mendiants, des vieillards, des enfants, des femmes, sont accroupis, sur chaque marche, la main tendue, et demandent l'aumône en arabe. À droite, dans une petite construction couronnée aussi de faïences, est une première sépulture, et l'on aperçoit, par la porte ouverte, des fidèles, assis devant le tombeau. Plus bas s'arrondit le dôme éclatant de la koubba du marabout Abd-er-Rahman, à côté du minaret mince et carré d'où l'on appelle à la prière. Voici, tout le long de la descente, d'autres tombes plus humbles, puis celle du célèbre Ahmed, bey de Constantine, qui fit dévorer par des chiens le ventre des prisonniers français. De la dernière terrasse à l'entrée du marabout, la vue est délicieuse. Notre-Dame d'Afrique, au loin, domine Saint-Eugène et toute la mer, qui s'en va jusqu'à l'horizon, où elle se mêle au ciel. Puis, plus près, à droite, c'est la ville arabe, montant, de toit en toit, jusqu'à la zaouïa et étageant encore, au-dessus, ses petites maisons de craie. Autour de moi, des tombes, un cyprès, un figuier, et des ornements mauresques encadrant et crénelant tous les murs sacrés.

Après m'être déchaussé, je pénètre dans la koubba. D'abord, dans une pièce étroite, un savant musulman, assis sur ses talons, lit un manuscrit qu'il tient de ses deux mains, à la

Annexes

hauteur des yeux. Des livres, des parchemins sont étalées autour de lui sur les nattes. Il ne tourne pas la tête. Plus loin, j'entends un frémissement, un chuchotement. À mon approche, toutes les femmes accroupies autour du tombeau se couvrent la figure avec vivacité. Elles ont l'air de gros flocons de linge blanc où brillent des yeux. Au milieu d'elles, dans cette écume de flanelle, de soie, de laine et de toile, des enfants dorment ou s'agitent, vêtus de rouge, de bleu, de vert : c'est charmant et naïf. Elles sont chez elles, chez leur saint, dont elles ont paré la demeure, car Dieu est trop loin pour leur esprit borné, trop grand pour leur humilité.

Elles ne se tournent pas vers la Mecque, elles, mais vers le corps d marabout, et elles se mettent sous sa protection directe, qui est encore, qui est toujours la protection de l'homme. Leurs yeux de femmes, leurs yeux doux et tristes, soulignés par deux bandeaux blancs, ne savent pas voir l'immatériel, ne connaissent que la créature. C'est le mâle qui, vivant, les nourrit, les défend, les soutient ; c'est encore le mâle qui parlera d'elles à Dieu, après sa mort. Elles sont là tout près de la tombe parée et peinturlurée, un peu semblable à un lit breton mis en couleur et couvert d'étoffes, de soieries, de drapeaux, de cadeaux apportés.

Elles chuchotent, elles causent entre elles, et racontent au marabout leurs affaires, leurs soucis, leurs disputes, les griefs contre le mari. C'est une réunion intime et familière de bavardages autour d'une relique. Toute la chapelle est pleine de leurs dons bizarres : de pendules de toutes grandeurs qui marchent, battent les secondes et sonnent les heures, de bannières votives, de lustres de toute sorte, en cuivre et en cristal. Ces lustres sont si nombreux qu'on ne voit plus le plafond. Ils pendent côte à côte, de tailles différentes comme dans la boutique d'un lampiste. Les murs sont décorés de faïences élégantes d'un dessin charmant, dont les couleurs dominantes sont toujours le vert et le rouge. Le sol est couvert de tapis, et le jour tombe de la coupole par des groupes de trois fenêtres cintrées, dont une domine les deux autres.

Ce n'est plus la mosquée sévère, nue, où Dieu est seul ; c'est un boudoir, orné pour la prière par le goût enfantin de femmes sauvages. Souvent des galants viennent les voir en ce lieu, leur donner un rendez-vous, leur dire quelques mots en secret. Des Européens, qui parlent l'arabe, nouent ici, parfois, des relations avec ces créatures enveloppées et lentes, dont on ne voit que le regard. Lorsque la confrérie masculine du marabout vient à son tour faire ses dévotions, elle n'a point pour le saint habitant du lieu les mêmes attentions exclusives. Après avoir témoigné leur respect au sépulcre, les hommes se tournent vers la Mecque et adorent Dieu, car il n'y a de divinité que Dieu, comme ils répètent en toutes leurs prières.

(Extrait du livre « La vie errante », de Guy de Maupassant, 1890)

Annexe 04

Récit de voyage « Constantine »

De Guy de Maupassant.

Du Chabet jusqu'à Sétif on croit traverser un pays en or. Les moissons coupées haut et non fauchées ras comme en France, pilées par les pieds des troupeaux, mêlant leur jaune clair de paille au rouge plus foncé du sol, donnent juste à la terre la teinte chaude et riche des vieilles dorures. Sétif est une des villes les plus laides qu'on puisse voir. Puis on traverse, jusqu'à Constantine, d'interminables plaines. Les bouquets de verdure, de place en place, les font ressembler à une table de sapin sur laquelle on aurait éparpillé des arbres de Nuremberg.

Et voici Constantine, la cité phénomène, Constantine l'étrange, gardée, comme par un serpent qui se roulerait à ses pieds, par le Roumel, le fantastique Roumel, fleuve de poème qu'on croirait rêvé par Dante, fleuve d'enfer coulant au fond d'un abîme rouge comme si les flammes éternelles l'avaient brûlé. Il fait une île de sa ville, ce fleuve jaloux et surprenant ; il l'entoure d'un gouffre terrible et tortueux, aux rocs éclatants et bizarres, aux murailles droites et dentelées.

La cité, disent les Arabes, a l'air d'un burnous étendu. Ils l'appellent Belad-el-Haoua, la cité de l'air, la cité du ravin, la cité des passions. Elle domine des vallées admirables pleines de ruines romaines, d'aqueducs aux arcades géantes, pleines aussi d'une merveilleuse végétation. Elle est dominée par les hauteurs de Mansoura et de Sidi-Meçid.

Elle apparaît debout sur son roc, gardée par son fleuve, comme une reine. Un vieux dicton la glorifie : "Bénissez, dit-il à ses habitants, la mémoire de vos aïeux qui ont construit votre ville sur un roc. Les corbeaux fientent ordinairement sur les gens, tandis que vous fientez sur les corbeaux."

Les rues populeuses sont plus agitées que celles d'Alger, grouillantes de vie, traversées sans cesse par les êtres les plus divers, par des Arabes, des Kabyles, des Biskris, des Mzabis, des nègres, des Mauresques voilées, des spahis rouges, des turcos bleus, des kadis graves, des officiers reluisants. Et les marchands poussent devant eux des ânes, ces petits bourricots d'Afrique hauts comme des chiens, des chevaux, des chameaux lents et majestueux.

Salut aux juives. Elles sont ici d'une beauté superbe, sévère et charmante. Elles passent drapées plutôt qu'habillées, drapées en des étoffes éclatantes, avec une incomparable science des effets, des nuances, de ce qu'il faut pour les rendre belles. Elles vont, les bras nus depuis l'épaule, des bras de statues qu'elles exposent hardiment au soleil ainsi que leur calme visage aux lignes pures et droites. Et le soleil semble impuissant à mordre cette chair polie.

Mais la gaieté de Constantine, c'est le peuple mignon des petites filles, des toutes petites. Attifées comme pour une fête costumée, vêtues de robes traînantes de soie bleue ou rouge, portant sur la tête de longs voiles d'or ou d'argent, les sourcils peints, allongés comme un arc au-dessus des deux yeux, les ongles teints, les joues et le front parfois tatoués d'une étoile, le regard hardi et déjà provocant, attentives aux admirations, elles trottinent, donnant la main à quelque grand Arabe, leur serviteur.

Annexes

On dirait quelque nation de conte de fée, une nation de petites femmes galantes ; car elles ont l'air femme, ces fillettes, femmes par leur toilette, par leur coquetterie éveillée déjà, par les apprêts de leur visage. Elles appellent de l'oeil, comme les grandes ; elles sont charmantes, inquiétantes, et irritantes comme des monstres adorables. On dirait un pensionnat de courtisanes de dix ans de la graine d'amour qui vient d'éclorre.

Mais nous voici devant le palais d'Hadj-Ahmed, un des plus complets échantillons de l'architecture arabe, dit-on. Tous les voyageurs l'ont célébré, l'ont comparé aux habitations des *Mille et Une Nuits*.

Il n'aurait rien de remarquable si les jardins intérieurs ne lui donnaient un caractère oriental fort joli. Il faudrait un volume pour raconter les férocités, les dilapidations, toutes les infamies de celui qui l'a construit avec les matériaux précieux enlevés, arrachés aux riches demeures de la ville et des environs.

Le quartier arabe de Constantine tient une moitié de la cité. Les rues en pente, plus emmêlées, plus étroites encore que celles d'Alger, vont jusqu'au bord du gouffre, où coule l'Oued-Roumel.

Huit ponts jadis traversaient ce précipice. Six de ces ponts sont en ruine aujourd'hui. Un seul, d'origine romaine, nous donne encore une idée de ce qu'il fut. Le Roumel, de place en place, disparaît sous des arches colossales qu'il a creusées lui-même. Sur l'une d'elles, fut bâti le pont. La voûte naturelle où passe le fleuve est élevée de quarante et un mètres, son épaisseur est de dix-huit mètres ; les fondations de la construction romaine sont donc à *cinquante-neuf* mètres au-dessus de l'eau ; et le pont avait lui-même deux étages, deux rangées d'arches superposées sur l'arche géante de la nature. Aujourd'hui, un pont en fer, d'une seule arche, donne entrée dans Constantine.

Mais il faut partir, et gagner Bône, jolie ville blanche qui rappelle celles des côtes de France sur la Méditerranée.

Le *Kléber* chauffe le long du quai. Il est six heures. Le soleil s'enfonce, là-bas, derrière le désert, quand le paquebot se met en marche.

Et je reste jusqu'à la nuit sur le pont, les yeux tournés vers la terre qui disparaît dans un nuage empourpré, dans l'apothéose du couchant, dans une cendre d'or rose semée sur le grand manteau d'azur du ciel tranquille.

(Extrait du livre « Au Soleil », de Guy de Maupassant, 1884)

Annexe 05

Récit de voyage « *En Bretagne* »

De Guy de Maupassant.

Juillet 1882

Voici la saison des voyages, la saison claire où l'on aime les horizons nouveaux, les vastes étendues de mer bleue où se repose l'œil, où se calme l'esprit, les vallons boisés et frais où parfois le cœur s'attendrit sans qu'on sache pourquoi, quand on s'assied, au soir tombant, sur un talus de route en velours vert et qu'on regarde, à ses pieds, un peu d'eau brune et dormante où se mire le soleil couchant au fond de l'ornière creusée par des roues de charrettes.

J'aime à la folie ces marches dans un monde qu'on croit découvrir, les étonnements subits devant des mœurs qu'on ne soupçonnait point, cette constante tension de l'intérêt, cette joie des yeux, cet éveil sans fin de la pensée. Mais une chose, une seule, me gâte ces explorations charmantes : la lecture des guides. Écrits par des commis voyageurs en kilomètres, avec des descriptions odieuses et toujours fausses, des renseignements invariablement erronés, des indications de chemins purement fantaisistes, ils sont, sauf un seul, un guide allemand excellent, la consolation des bonnetiers voyageant en train de plaisir et visitant la contrée dans le *Joanne*, et le désespoir des vrais routiers qui vont, sac au dos, canne à la main, par les sentiers, par les ravins, le long des plages.

Ils mentent, ils ne savent rien, ils ne comprennent rien, ils enlaidissent, par leur prose emphatique et stupide, les plus ravissants pays ; ils ne connaissent que les grand-routes et ne valent guère moins cependant que la carte dite d'état-major, où les barrages de la Seine faits depuis trente ans bientôt ne sont point encore indiqués.

Et cependant, comme on aime, en voyageant, connaître un peu d'avance la région où l'on s'aventure ! Comme on est heureux quand on trouve un livre où quelque vagabond sincère a jeté quelques-unes de ses visions ! Ce n'est là qu'une présentation, qui vous prépare seulement à connaître les lieux. Parfois c'est plus. Quand on s'enfonce en Algérie jusqu'à l'oasis de Laghouat, il faut lire chaque jour, à chaque heure du voyage, l'admirable livre de Fromentin : *Un été dans le Sahara*. Celui-là vous ouvre les yeux et l'esprit, il éclaire encore, semble-t-il, ces plaines, ces montagnes, ces solitudes brûlantes, il vous révèle l'âme du désert.

Il est partout, en France, des coins presque inconnus et charmants. Sans avoir la prétention de faire un guide nouveau, je voudrais de temps en temps indiquer seulement quelques courtes excursions, des voyages de dix ou quinze jours, accomplis par tous les marcheurs, mais ignorés de tous les sédentaires.

Ne suivre jamais les grand-routes, et toujours les sentiers, coucher dans les granges quand on ne rencontre point d'auberges, manger du pain et boire de l'eau quand les vivres sont introuvables, et ne craindre ni la pluie, ni les distances, ni les longues heures de marche régulière, voilà ce qu'il faut pour parcourir et pénétrer un pays jusqu'au cœur, pour découvrir, tout près des villes où passent les touristes, mille choses qu'on ne soupçonnait pas. Entre toutes les vieilles provinces de France, la Bretagne est une des plus curieuses ; on en peut, en dix jours, connaître assez pour en savoir le tempérament, car chaque pays, comme chaque homme, a le sien.

Traversons-la, en quelques lignes. Allons seulement de Vannes à Douarnenez, en suivant la côte, la vraie côte bretonne, solitaire et basse, semée d'écueils, où le flot gronde toujours et semble répondre aux sifflements du vent dans la lande.

Le Morbihan, espèce de mer intérieure, qui monte et descend sous la pression des marées du grand Océan, s'étend devant le port de Vannes. Il le faut traverser pour gagner le large.

Il est plein d'îles, d'îles druidiques, mystérieuses, hantées. Elles portent au dos des tumulus, des menhirs, des dolmens, toutes ces pierres étranges qui furent presque des dieux. Ces îlots, au dire des Bretons, sont aussi nombreux que les jours de l'année. Le Morbihan est une mer symbolique secouée par les superstitions.

Et voilà le grand charme de cette contrée ; elle est la nourrice des légendes. Mortes partout, les vieilles croyances demeurent enracinées dans ce sol de granit. Les vieilles histoires aussi sont indestructibles dans ce pays ; et le paysan vous parle des aventures accomplies quinze siècles plus tôt comme si elles dataient d'hier, comme si son père ou son grand-père les avait vues.

Il est des souterrains où les morts restent intacts, comme au jour où l'immobilité les frappa, séchés seulement, parce que la source du sang est tarie. Ainsi les souvenirs vivent éternellement dans ce coin de France, les souvenirs, et même les manières de penser des aïeux.

J'avais quitté Vannes le jour même de mon arrivée, pour aller visiter un château historique, Sucinio, et, de là, gagner Locmariaker, puis Carnac, et, suivant la côte, Pont-l'Abbé, Penmarch, la Pointe du Raz, Douarnenez.

Le chemin longeait d'abord le Morbihan, puis prenait à travers une lande illimitée, entrecoupée de fossés pleins d'eau, et sans une maison, sans un arbre, sans un être, toute peuplée d'ajoncs qui frémissaient et sifflaient sous un vent furieux, emportant à travers le ciel des nuages déchiquetés qui semblaient gémir. Je traversai plus loin un petit hameau où rôdaient, pieds nus, trois paysans sordides et une grande fille de vingt ans, dont les mollets étaient noirs de fumier ; et, de nouveau, ce fut la lande, déserte, nue, marécageuse allant se perdre dans l'Océan, dont la ligne grise, éclairée parfois par des lueurs d'écume, s'allongeait là-bas au-dessus de l'horizon.

Et, au milieu de cette étendue sauvage, une haute ruine s'élevait ; un château carré, flanqué de tours, debout, là, tout seul, entre ces deux déserts : la lande et la mer.

Ce vieux manoir de Sucinio, qui date du XIII^e siècle, est illustre. C'est là que naquit ce grand connétable de Richemont qui reprit la France aux Anglais.

Plus de portes. J'entrai dans la vaste cour solitaire, où les tourelles écroulées font des amoncellements de pierres ; et, gravissant des restes d'escaliers, escaladant les murailles éventrées, m'accrochant aux lierres, aux quartiers de granit à moitié descellés, à tout ce qui tombait sous ma main, je parvins au sommet d'une tour, d'où je regardai la Bretagne.

En face de moi, derrière un morceau de plaine inculte, l'Océan sale et grondant sous un ciel noir ; puis, partout, la lande ! Là-bas, à droite, la mer du Morbihan, avec ses rives déchirées, et, plus loin, à peine visible, une terre blanche illuminée, Vannes, qu'éclairait un rayon de soleil, glissé on ne sait comment, entre deux nuages. Puis encore très loin, un cap démesuré : Quiberon Et tout cela, triste, mélancolique, navrant. Le vent pleurait en parcourant ces espaces mornes ; j'étais bien dans le vieux pays hanté ; et, dans ces murs, dans ces ajoncs ras et sifflants, dans ces fossés où l'eau croupit, je sentais rôder des légendes.

Le lendemain, je traversais Saint-Gildas, où semble errer le spectre d'Abélard. A Port-Navalo, le marin qui me fit passer le détroit me parla de son père, un chouan, de son frère aîné, un chouan, et de son oncle, le curé, encore un chouan, morts tous

Annexes

les trois... Et sa main étendue montrait Quiberon.

A Locmariaker, j'entrai dans la patrie des druides. Un Breton me montra la table de César, un monstre de granit soulevé par des colosses ; puis il me parla de César comme d'un ancien qu'il aurait vu.

Enfin, suivant toujours la côte entre la lande et l'Océan, vers le soir, du sommet d'un tumulus, j'aperçus devant moi les champs de pierres de Carnac.

Elles semblent vivantes, ces pierres alignées interminablement, géantes ou toutes petites, carrées, longues, plates, avec des aspects de grands corps minces ou ventrus. Quand on les regarde longtemps, on les voit remuer, se pencher, vivre !

On se perd au milieu d'elles ; un mur parfois interrompt cette foule de granit ; on le franchit, et l'étrange peuple recommence, planté comme des avenues, espacé comme des soldats, effrayant comme des apparitions.

Et le cœur vous bat ; l'esprit malgré vous s'exalte, remonte les âges, se perd dans les superstitieuses croyances. Comme je restais immobile, stupéfait et ravi, un bruit subit derrière moi me donna une telle secousse que je me retournai d'un bond ; et un vieux monsieur vêtu de noir, avec un livre sous le bras, m'ayant salué, me dit :

- Ainsi, monsieur, vous visitez notre Carnac.

Je lui racontai mon enthousiasme et la frayeur qu'il m'avait faite. Il continua :

- Ici, monsieur, il y a dans l'air tant de légendes que tout le monde a peur sans savoir de quoi. Voilà cinq ans que je fais des fouilles sous ces pierres ; elles ont presque toutes un secret, et je m'imagine parfois qu'elles ont une âme. Quand je remets les pieds au boulevard, je souris, là-bas, de ma bêtise ; mais quand je reviens à Carnac, je suis croyant, croyant inconscient ; sans religion précise, mais les ayant toutes.

Et, frappant du pied :

- Ceci est une terre de religion ; il ne faut jamais plaisanter avec les croyances éteintes ; car rien ne meurt. Nous sommes, monsieur, chez les druides, respectons leur foi !

Le soleil, disparu dans la mer, avait laissé le ciel tout rouge, et cette lueur saignait aussi sur les grandes pierres, nos voisines.

Le vieux sourit.

- Figurez-vous que ces terribles croyances ont en ce lieu tant de force, que j'ai eu, ici même, une vision ! Que dis-je ! une apparition véritable ! Là, sur ce dolmen, un soir, à cette heure, j'ai aperçu distinctement l'enchanteresse Koridwen, qui faisait bouillir l'eau miraculeuse.

Je l'arrêtai, ignorant quelle était l'enchanteresse Koridwen. Il fut révolté.

- Comment ! vous ne connaissez pas la femme du dieu Hu et la mère des korrigans !

- Non, je l'avoue. Si c'est une légende, contez-la-moi. Je m'assis sur un menhir, à son côté.

Il parla.

Le dieu Hu, père des druides, avait pour épouse l'enchanteresse Koridwen. Elle lui donna trois enfants, Mor-Vrau, Creiz-Viou, une fille, la plus belle du monde, et Aravik-Du, le plus affreux des êtres.

Koridwen, dans son amour maternel, voulut au moins laisser quelque chose à ce fils si disgracié, et elle résolut de lui faire boire l'eau de la divination.

Cette eau devait bouillir pendant un an. L'enchanteresse confia la garde du vase qui la contenait à un aveugle nommé Morda et au nain Gwiou.

L'année allait expirer, quand les deux vieillards se relâchant de leur zèle, un peu de la liqueur sacrée se répandit, et trois gouttes tombèrent sur le doigt du nain, qui, le portant à sa bouche, connut tout à coup l'avenir. Le vase aussitôt se brisa de lui-même, et Koridwen, apparaissant, se précipita sur Gwiou, qui s'enfuit.

Comme il allait être atteint, pour courir plus vite, il se changea en lièvre ; mais aussitôt l'enchanteresse, devenant lévrier, s'élança derrière lui. Elle allait le saisir sur le bord d'un fleuve mais, prenant subitement la forme d'un poisson, il se précipita dans le courant. Alors, une loutre énorme surgit qui le poursuivit de si près qu'il ne put échapper qu'en devenant oiseau. Or, un grand épervier descendit du fond du ciel, les ailes étendues, le bec ouvert ; c'était toujours Koridwen ; et Gwiou, frissonnant de peur, se changeant en grain de blé, se laissa choir sur un tas de froment.

Alors, une grosse poule noire, accourant, l'avalait. Koridwen, vengée, se reposait, quand elle s'aperçut qu'elle allait être mère de nouveau.

Le grain de blé avait germé en elle ; et un enfant naquit, que Hu abandonna sur l'eau dans un berceau d'osier. Mais l'enfant, sauvé par le fils du roi Gouydn, devint un génie, l'esprit de la lande, le korrigan. C'est donc de Koridwen que naquirent tous les petits êtres fantastiques, les nains, les follets qui hantent ces pierres. Ils vivent là-dessous, dit-on, dans des trous, et sortent au soir pour courir à travers les ajoncs. Restez ici longtemps, monsieur, au milieu de ces monuments enchantés ; regardez fixement quelque dolmen couché sur le soi, et vous entendrez bientôt la terre frissonner, vous verrez la pierre remuer, vous tremblerez de peur en apercevant la tête d'un korrigan, qui vous regarde en soulevant du front le bloc de granit posé sur lui. Maintenant, allons dîner.

La nuit était venue, sans lune, toute noire, pleine des rumeurs du vent. Les mains étendues, je marchais en heurtant les grandes pierres dressées ; et ce récit, le pays, mes pensées, tout avait pris un ton tellement surnaturel, que je n'aurais point été surpris de sentir tout à coup un korrigan courir entre mes jambes.

Le lendemain, je me remis en route, traversant des landes, des villages, des villes, Lorient, Quimperlé, si jolie dans son vallon, Quimper.

La grand-route part de Quimper, monte une côte, coupe des vallées, passe une sorte de lac herbeux et morne, et pénètre enfin dans Pont-l'Abbé, la petite cité la plus bretonne de toute cette Bretagne bretonnante qui va du Morbihan à la pointe du Raz.

A l'entrée, un vieux château, flanqué de tours, mouille le pied de ses murs dans un étang triste, avec des vols d'oiseaux sauvages. Une rivière sort de là, que les caboteurs peuvent remonter jusqu'à la ville. Et dans les rues étroites, aux maisons séculaires, les hommes portent le chapeau aux bords immenses, le gilet brodé magnifiquement, et les quatre vestes superposées : la première, grande comme la main, couvrant au plus les omoplates, et la dernière s'arrêtant juste au-dessus du fond de culotte.

Les filles, grandes, belles, fraîches, ont la poitrine écrasée dans un gilet de drap qui forme cuirasse, les étreint, ne laissant même pas deviner leur gorge puissante et martyrisée. Et elles sont coiffées d'une étrange façon. Sur les tempes, deux plaques brodées en couleur encadrent le visage, serrent les cheveux qui tombent en nappe, puis remontent se tasser au sommet du crâne sous un singulier bonnet, tissu souvent d'or et d'argent.

Et la route sort de nouveau de cette petite cité du moyen âge oubliée là. Elle s'avance à travers la lande piquée d'ajoncs. De temps en temps, trois ou quatre vaches paissent le long du chemin, toujours accompagnées d'un mouton. Pendant plusieurs jours, on se demande pourquoi on ne voit jamais de vaches sans un mouton. Cette question vous tracasse, vous harcèle, devient une obsession. On cherche alors un homme près de qui s'informer. On le trouve non sans peine, car souvent pendant une semaine entière, en rôdant par les villages, on ne rencontre personne qui sache un mot de français. Enfin quelque curé,

qui lit son bréviaire en marchant à pas mesurés, vous apprend avec politesse que ce mouton constitue la part du loup.

Un mouton vaut moins qu'une vache, et, comme sa prise n'offre aucun danger, le loup toujours le préfère. Mais il arrive souvent que les vaillantes petites vaches forment un bataillon carré pour défendre leur innocent camarade, et reçoivent au bout de leurs cornes affilées la bête hurlante en quête de chair vive.

Le loup ! Là aussi on le retrouve ce loup légendaire qui terrifia notre enfance, le loup blanc, le grand loup blanc que tous les chasseurs ont vu et que personne n'a jamais tué.

Jamais on ne l'aperçoit au matin. C'est vers cinq heures en hiver, au moment où le soleil se couche, qu'il apparaît filant sur une cime dénudée, traînant sur le ciel sa longue silhouette qui passe et fuit.

Pourquoi personne ne l'a-t-il tué ? Ah ! voilà. Une supposition cependant. Les forts déjeuners de chasse commencent toujours vers une heure et finissent à quatre. On a beaucoup bu et parlé du loup blanc. En sortant de table, on le voit. Quoi d'étonnant aussi à ce qu'on ne le tue pas ?

J'allais devant moi, sur la route grise ferrée de granit et luisante quand brille le soleil. La plaine des deux côtés est plate, semée d'ajoncs. De place en place, une grosse pierre couchée entretient dans la pensée le constant souvenir des druides ; et le vent qui souffle au ras de terre, siffle dans les buissons épineux. Parfois, un bruit sourd, comme un coup de canon lointain, fait frémir le sol ; car j'approche de Penmarch, où la mer s'enfoncé, paraît-il, en des cavernes sonores. Les lames engouffrées en ces trous secouent la côte entière, se font entendre jusqu'à Quimper, par les jours de tempête.

Depuis longtemps déjà on aperçoit la grande ligne des flots gris, qui semblent dominer toute cette campagne nue et basse. Crevant partout la vague, des rochers, des troupeaux d'écueils pointus montrent leurs têtes noires cerclées d'écume comme si elles bavaient ; et là-bas, contre l'eau, quelques maisons frileuses cherchent à se cacher derrière de petits tas de pierres pour éviter l'éternel ouragan du large et la pluie salée de l'Océan. Un grand phare, qui tremble sur sa base de rochers, s'avance jusqu'à la vague, et les gardiens racontent que parfois, dans les nuits de tourmente, la longue colonne de granit tangué comme un navire, et que l'horloge s'abat face contre terre, et que les objets accrochés aux murs se détachent, tombent et se brisent.

Depuis ce lieu jusqu'au Conquet, c'est le pays des naufrages. C'est là que semble embusquée la mort, la hideuse mort de la mer, la Noyade. Aucune côte n'est plus dangereuse, plus redoutée, plus mangeuse d'hommes.

Au fond des petites maisons basses des pêcheurs, on voit grouiller dans la fange, avec les porcs, une femme vieille, de grandes filles aux jambes nues et sales, et les fils, dont le plus âgé marque trente ans. Presque jamais on ne trouve le père, rarement l'aîné. Ne demandez pas où ils sont, car la vieille tendrait la main vers l'horizon bondissant et soulevé, qui semble toujours prêt à se ruer sur ce pays.

Ce n'est pas seulement la mer perfide qui les dévore ainsi, ces hommes. Elle a un allié tout-puissant, plus perfide encore, et qui l'aide, chaque nuit, en ses gloutonneries de chair humaine, l'alcool. Les pêcheurs le savent, et l'avouent. "Quand la bouteille est pleine, disent-ils, on voit l'écueil. Mais, quand la bouteille est vide, on ne le voit plus."

La plage de Penmarch fait peur. C'est bien ici que les naufrageurs devaient attirer les vaisseaux perdus, en attachant aux cornes d'une vache, dont la patte était entravée pour qu'elle boitât, la lanterne trompeuse qui simulait un autre navire.

Voici, un peu à droite, une roche devenue célèbre par un horrible drame. La femme d'un des derniers préfets du Morbihan était assise sur cette pierre, ayant sur ses genoux sa petite

Annexes

filles. La mer, à quelques mètres sous elles, semblait calme, inoffensive, endormie.

Soudain un de ces flots singuliers, qu'on appelle des vagues sourdes, monta, venu sans bruit, le dos gonflé, irrésistible, et, escaladant la roche, comme un malfaiteur furtif, il emporta les deux femmes qu'il engloutit en un moment. Des douaniers, qui passaient au loin, ne virent plus qu'une ombrelle rose, flottant doucement sur la mer recalmée, et la grande roche nue, ruisselante.

Pendant un an, les avocats et les médecins discutèrent, arguèrent, plaidèrent pour savoir laquelle, de la mère ou de l'enfant emportées dans le même flot, était morte la première. On noya des chattes avec leurs petits, des chiennes avec leurs toutous, des lapines avec leurs lapereaux, afin qu'aucun doute ne subsistât, car une grosse question d'héritage en dépendait, la fortune devant aller à l'une ou à l'autre famille suivant que la dernière convulsion avait dû être plus persistante dans le petit corps ou dans le grand.

Presque en face de ce lieu sinistre, se dresse un calvaire de granit, comme on en voit partout en ce pays pieux où les croix, si vieilles elles-mêmes, sont aussi nombreuses que les dolmens leurs aînés. Mais ce calvaire s'élève au-dessus d'un bas-relief étrange, représentant d'une façon grossière et comique l'accouchement de la vierge Marie. Un Anglais, en passant, admira la sculpture naïve, et la fit recouvrir d'un toit afin de la préserver des atteintes de ce climat sauvage.

Et nous suivons la plage, l'interminable plage tout le long de la baie d'Audierne. Il faut passer à gué ou à la nage deux petites rivières, peiner dans le sable ou sur la poussière de varech, aller toujours entre ces deux solitudes, l'une remuante, l'autre immobile, la mer et la lande.

Voici Audierne, triste petit port, qu'animent seulement l'entrée et la sortie des barques allant pêcher la sardine.

Avant de partir, au matin, on goûte, au lieu du vulgaire café au lait, quelques-uns de ces petits poissons frais, poudrés de sel, savoureux, parfumés, vraies violettes des flots. Et on repart vers la pointe du Raz, cette fin du monde, ce bout de l'Europe.

On monte, on monte toujours, et soudain on aperçoit deux mers, à gauche l'Océan, à droite la Manche.

C'est là qu'elles se rencontrent, qu'elles se battent sans cesse, heurtant leurs courants et leurs vagues toujours furieuses, chavirant les navires et les avalant comme des dragées.

*Ô flots, que vous savez de lugubres histoires,
Flots profonds redoutés des mères à genoux.*

Plus d'arbres, plus rien que des touffes de gazon sur le grand cap qui s'avance. Tout au bout deux phares, et partout au loin d'autres phares, piqués sur des écueils. Il en est un qu'on essaie en vain de terminer depuis dix ans. La mer, acharnée, détruit, à mesure qu'il s'accomplit, le travail acharné des hommes.

Là-bas, en face, l'île de Sein, l'île sacrée, regarde à l'horizon, derrière la rade de Brest, sa dangereuse commère, l'île d'Ouessant.

*Qui voit Ouessant
Voit son sang,*

disent les matelots. L'île d'Ouessant, la plus inaccessible de toutes, celle que les marins n'abordent qu'en tremblant.

Le haut promontoire se termine soudain, tombe à pic dans cette bataille d'océans. Mais un petit sentier le contourne, rampant sur les granits inclinés, filant sur des crêtes larges

comme la main.

Soudain on domine un abîme effrayant dont les murs, noirs comme s'ils avaient été frottés d'encre, vous renvoient le bruit furieux du combat marin qui se livre sous vous, tout au fond de ce trou qu'on a nommé l'Enfer. Bien qu'à cent mètres au-dessus de la mer, je recevais des crachats d'écume, et, penché sur l'abîme, je contemplais cette fureur de l'eau qui semblait soulevée par une rage inconnue.

C'était bien un enfer qu'aucun poète n'avait décrit. Et une épouvante m'étreignait à la pensée d'hommes précipités là-dedans, roulés, tournés, plongeant dans cette tempête entre quatre murailles de pierres, jetés sur les parois de la montagne, repris par le flot, engloutis, reparaisant, bouillonnant pêle-mêle dans les vagues monstrueuses.

Et je me remis en route, hanté de ces images et battu par un grand vent qui fouettait le cap solitaire.

Au bout de vingt minutes, j'atteignis un petit village. Un vieux prêtre, qui lisait son bréviaire à l'abri d'un mur de pierres, me salua. Je lui demandai où je pourrais coucher ; il m'offrit l'hospitalité.

Une heure plus tard, assis tous deux devant sa porte, nous parlions de ce pays désolé qui saisit l'âme, quand un petit Breton, un enfant, passa devant nous, nu-pieds, secouant au vent ses longs cheveux blonds.

Le curé l'appela dans sa langue maternelle, et le gamin s'en vint, devenu timide tout à coup, les yeux baissés et les mains inertes.

- Il va vous réciter son cantique, me dit le prêtre ; c'est un gaillard doué d'une grande mémoire et dont j'espère tirer quelque chose.

Et l'enfant se mit à bredouiller des paroles inconnues, sur ce ton geignant des petites filles qui répètent leur fable. Il allait sans point ni virgule, déroulant les syllabes comme si le morceau tout entier n'eût formé qu'un mot, s'arrêtant une seconde pour respirer, puis reprenant son chuchotement précipité.

Tout à coup, il se tut. C'était fini. Le curé lui caressa la joue d'une petite tape.

- C'est bien, va-t'en.

Et le polisson se sauva. Alors mon hôte ajouta :

- Il vient de vous dire un vieux cantique de ce pays-ci !

Je répondis :

- Un vieux cantique ? Est-il connu ?

- Oh ! pas du tout. Je vais vous le traduire, si vous voulez.

Alors le vieillard, d'une voix forte, s'animant comme s'il eût prêché, levant le bras d'un geste menaçant et enflant les mots, déclama ce naïf et superbe cantique dont j'ai voulu écrire les paroles sous sa dictée.

Cantique breton

L'Enfer ! l'enfer ! Savez-vous ce que c'est, pêcheurs ?

C'est une fournaise où rugit la flamme, une fournaise près de laquelle le feu d'une forge refermée, le feu qui a rougi les dalles d'un four, n'est que fumée !

Là jamais on n'aperçoit de la lumière ! Le feu brûle comme la fièvre sans qu'on le voie ! Là jamais n'entre l'espérance, car la colère de Dieu a scellé la porte !

Du feu sur vos têtes, du feu autour de vous ! Vous avez faim ? - Mangez du feu ! - Vous avez soif ? - Buvez à cette rivière de soufre et de fer fondu ! Vous pleurerez pendant l'éternité ; vos pleurs feront une mer ; et cette mer ne sera pas une goutte d'eau pour l'enfer ! Vos larmes entretiendront les flammes, loin de les éteindre ; et vous entendrez la moelle bouillir dans vos os. Et puis on coupera vos têtes de dessus vos épaules, et pourtant vous vivrez ! Les démons se les jetteront l'un à l'autre, et pourtant vous vivrez ! Ils rôtirotent votre chair sur les brasiers ;

Annexes

vous sentirez votre chair devenir du charbon ; et pourtant vous vivrez. Et là, il y aura encore d'autres douleurs. Vous entendrez des reproches, des malédictions et des blasphèmes.

Le père dira à son fils : - Sois maudit, fils de ma chair, car c'est pour toi que j'ai voulu amasser des biens par la rapine !

Et le fils répondra : - Maudit ! maudit ! sois-tu, mon père ; car c'est toi qui m'as donné mon orgueil et qui m'as conduit ici. Et la fille dira à sa mère : - Mille malheurs à vous, ma mère, mille malheurs à vous, caverne d'impuretés, car vous m'avez laissée libre, et j'ai quitté Dieu ! Et la mère ne reconnaîtra plus ses enfants ; et elle répondra :

- Malédiction sur mes filles et sur mes fils, malédiction sur les fils de mes filles et sur les filles de mes fils

Et ces cris retentiront pendant l'Éternité. Et ces souffrances seront toujours. Et ce feu !... ce feu !... c'est la colère de Dieu qui l'a allumé, ce feu !... il brûlera toujours sans languir, sans fumer, sans pénétrer moins profondément vos os.

L'Éternité ... Malheur !... Ne jamais cesser de mourir, ne jamais cesser de se noyer dans un océan de souffrances !

Ô *jamais* ! tu es un mot plus grand que la mer ! Ô *jamais* ! tu es plein de cris, de larmes et de rage. *Jamais* ! Oh ! tu es rigoureux. Oh ! tu fais peur !

Et quand le prêtre eut terminé, il me dit :

- N'est-ce pas que c'est terrible ?

Là-bas nous entendions la vague infatigable s'acharnant sur la sinistre falaise. Je revoyais ce trou plein d'écume furieuse, lugubre et hurlant, vrai séjour de la mort ; et quelque chose de l'effroi mystique qui fait trembler les dévots repentants pesait sur mon cœur.

Je repartis au soleil levant, comptant atteindre Douarnenez avant la nuit.

Un homme qui parlait français, ayant navigué quatorze ans sur les navires de l'État, m'aborda, comme je cherchais le sentier douanier, et nous descendîmes ensemble vers la baie des Trépassés, dont la pointe du Raz forme un des bords.

C'est un immense cirque de sable, d'une inoubliable mélancolie, d'une tristesse inquiétante, donnant, au bout de quelque temps, l'envie de partir, d'aller plus loin. Une vallée nue avec un étang lugubre, sans grands ajoncs, un étang, qui paraît mort, aboutit à cette grève effrayante.

Cela semble bien une antichambre du séjour infernal. Le sable jaune, triste et plat, s'étend jusqu'à un énorme cap de granit qui fait face à la pointe du Raz, et où les flots acharnés se brisent.

De loin nous apercevions trois hommes immobiles piqués comme des pieux sur le sable. Mon compagnon parut étonné, car jamais on ne vient dans cette crique désolée. Mais, en approchant nous aperçûmes quelque chose de long, étendu près d'eux, comme enfoui dans la grève ; et parfois ils se penchaient, touchaient cela, se relevaient. C'était un mort, un noyé, un matelot de Douarnenez perdu la semaine précédente avec ses quatre camarades. Depuis huit jours on les attendait en ce lieu où le courant rejette les cadavres. Il était le premier venu à ce dernier rendez-vous.

Mais autre chose préoccupait mon guide, car les noyés en ce pays ne sont pas rares. Il m'emmena vers le triste étang, et, me faisant pencher sur l'eau, il me montra les murs de la ville d'Ys. C'étaient quelques maçonneries antiques, à peine visibles. Puis j'allai boire à la source, un tout mince filet d'eau, la meilleure de toute la contrée, disait-il. Puis il me conta l'histoire de la cité disparue comme si l'événement était proche encore, accompli tout au plus sous les yeux de son grand-père.

Annexes

Un roi, faible et bon, avait une fille perverse et belle, si belle que tous les hommes devenaient fous en la voyant, si perverse qu'elle se donnait à tous, puis les faisait tuer, précipiter dans la mer du haut des rochers voisins. Ses passions débordées étaient plus violentes, disait-on, que les vagues de l'Océan furieux, et surtout plus inapaisables. Son corps semblait un foyer où se brûlaient les âmes que Satan cueillait ensuite.

Dieu se lassa, et il prévint de ses projets un vieux saint qui vivait dans le pays. Le saint avertit le roi, qui n'osa pas punir et enfermer sa fille chérie, mais qui l'informa de l'avertissement de Dieu. Elle n'en tint pas compte, et se livra, au contraire, à de tels débordements que la ville entière l'imita, devenue une cité d'amour, dont toute pudeur et toute vertu disparurent.

Une nuit Dieu réveilla le saint pour lui annoncer l'heure de sa vengeance. Le saint courut chez le roi demeuré seul vertueux en ce pays. Le roi fit seller son cheval, en offrit un autre au saint qui l'accepta ; et, un grand bruit les ayant effrayés, ils aperçurent la mer qui s'en venait par la campagne, bondissante et mugissante. Alors la fille du roi parut à sa fenêtre, criant :

- Mon père, allez-vous me laisser mourir ?

Et le roi la prit en croupe, puis s'enfuit par une des portes de la ville, alors que les flots entraient par l'autre. Ils galopèrent dans la nuit, mais les vagues aussi couraient avec des grondements et des écroulements terribles. Déjà leur écume rampante atteignait les pieds des chevaux, et le vieux saint dit au roi :

- Sire, rejetez votre fille de votre cheval, ou sinon vous êtes perdu.

Et la fille criait :

- Mon père, mon père, ne m'abandonnez pas !

Mais le saint se dressa sur ses étriers, sa voix devint retentissante comme le tonnerre et il annonça :

- C'est la volonté de Dieu.

Alors le roi repoussa sa fille qui se cramponnait à lui, et il la précipita derrière son dos. Les vagues aussitôt la saisirent, puis retournèrent en arrière.

Et le morne étang qui recouvre ces ruines, c'est l'eau restée depuis lors sur la ville impure et détruite.

Cette légende est donc une histoire de Sodome arrangée à l'usage des dames.

Et l'événement qu'on raconte comme s'il était d'hier, se passa, paraît-il, au I^{er} siècle après la venue du Christ.

Le soir j'atteignis Douarnenez.

C'est une petite ville de pêcheurs qui serait la plus célèbre station de bains de France si elle était moins isolée.

Ce qui en fait le charme et la grâce, c'est son golfe. Elle est assise tout au fond et semble regarder la douce et longue ligne des côtes, onduleuses, arrondies toujours en des courbes charmantes, et dont les crêtes lointaines sont noyées en ces brumes blanches et bleues, légères et transparentes que dégage la mer.

Je repartis le lendemain pour Quimper ; et le soir je couchais à Brest pour reprendre au lever du soleil le chemin de fer de Paris.

(Extrait du livre « Au Soleil », de Guy de Maupassant, 1884)

Annexe 06

Récit de voyage «*La Province d'Oran* »

De Guy de Maupassant.

Pour aller d'Alger à Oran il faut un jour en chemin de fer. On traverse d'abord la plaine de la Mitidja, fertile, ombragée, peuplée. Voilà ce qu'on montre au nouvel arrivé pour lui prouver la fécondité de notre colonie. Certes la Mitidja et la Kabylie sont deux admirables pays. Or la Kabylie est actuellement plus habitée que le Pas-de-Calais par kilomètre carré; la Mitidja le sera bientôt autant. Que veut-on coloniser par là? Mais je reviendrai sur ce sujet.

Le train roule, avance; les plaines cultivées disparaissent; la terre devient nue et rouge, la vraie terre d'Afrique. L'horizon s'élargit, un horizon stérile et brûlant. Nous suivons l'immense vallée du Chelif, enfermée en des montagnes désolées, grises et brûlées, sans un arbre, sans une herbe. De place en place la ligne des monts s'abaisse, s'entrouvre comme pour mieux montrer l'affreuse misère du sol dévoré par le soleil. Un espace démesuré s'étale, tout plat, borné, là-bas, par la ligne presque invisible des hauteurs perdues dans une vapeur. Puis sur les crêtes incultes, parfois, de gros points blancs, tout ronds, apparaissent, comme des oeufs énormes pondus là par des oiseaux géants. Ce sont des marabouts élevés à la gloire d'Allah.

Dans la plaine jaune, interminable, quelquefois on aperçoit un bouquet d'arbres, des hommes debout, des Européens hâlés, de grande taille, qui regardent filer le convoi, et, tout près de là, des petites tentes, pareilles à de gros champignons, d'où sortent des soldats barbus. C'est un hameau d'agriculteurs protégé par un détachement de ligne.

Puis, dans l'étendue de terre stérile et poudreuse on distingue, si loin qu'on la voit à peine, une sorte de fumée, un nuage mince qui monte vers le ciel et semble courir sur le sol. C'est un cavalier qui soulève, sous les pieds de son cheval, la poussière fine et brûlante. Et chacune de ces nuées sur la plaine indique un homme dont on finit par distinguer le burnous clair presque imperceptible.

De temps en temps, des campements d'indigènes. On les découvre à peine, ces douars, auprès d'un torrent desséché où des enfants font paître quelques chèvres, quelques moutons ou quelques vaches (paître semble infiniment dérisoire). Les huttes de toile brune, entourées de broussailles sèches, se confondent avec la couleur monotone de la terre. Sur le remblai de la ligne un homme à la peau noire, à la jambe nue, nerveuse et sans mollets, enveloppé de haillons blanchâtres, contemple gravement la bête de fer qui roule devant lui. Plus loin c'est une troupe de nomades en marche. La caravane s'avance dans la poussière, laissant un nuage derrière elle. Les femmes et les enfants sont montés sur des ânes ou de petits chevaux; et quelques cavaliers marchent gravement en tête, d'une allure infiniment noble.

Et c'est ainsi toujours. Aux haltes du train, d'heure en heure, un village européen se montre: quelques maisons pareilles à celles de Nanterre ou de Rueil, quelques arbres brûlés alentour dont l'un porte des drapeaux tricolores, pour le 14 juillet, puis un gendarme grave devant la porte de sortie, semblable aussi au gendarme de Rueil ou de Nanterre.

La chaleur est intolérable. Tout objet de métal devient impossible à toucher, même dans le wagon. L'eau des gourdes brûle la bouche. Et l'air qui s'engouffre par la portière semble soufflé par la gueule d'un four. A Orléansville, le thermomètre de la gare donne, à l'ombre, quarante-neuf degrés passés! On arrive à Oran pour dîner.

Oran est une vraie ville d'Europe, commerçante, plus espagnole que française, et sans grand intérêt. On rencontre par les rues de belles filles aux yeux noirs, à la peau d'ivoire, aux dents claires. Quand il fait beau, on aperçoit, paraît-il, à l'horizon les côtes de l'Espagne, leur

patrie.

Dès qu'on a mis le pied sur cette terre africaine, un besoin singulier vous envahit, celui d'aller plus loin, au sud.

J'ai donc pris, avec un billet pour Saïda, le petit chemin de fer à voie étroite qui grimpe sur les hauts plateaux. Autour de cette ville rôde avec ses cavaliers l'insaisissable Bou-Amama.

Après quelques heures de route on atteint les premières pentes de l'Atlas. Le train monte, souffle, ne marche plus qu'à peine, serpente sur le flanc des côtes arides, passe auprès d'un lac immense formé par trois rivières que garde, amassées dans trois vallées, le fameux barrage de l'Habra. Un mur colossal, long de cinq cents mètres, contient, suspendus au-dessus d'une plaine démesurée, quatorze millions de mètres cubes d'eau. (Ce barrage s'est écroulé l'an suivant, noyant des centaines d'hommes, ruinant un pays entier. C'était au moment d'une grande souscription nationale pour des inondés hongrois ou espagnols. Personne ne s'est occupé de ce désastre français.)

Puis nous passons par des défilés étroits entre deux montagnes, qu'on dirait incendiées depuis peu, tant elles ont la peau rouge et nue; nous contournons des pics, nous filons le long des pentes, nous faisons des détours de dix kilomètres pour éviter les obstacles, puis nous nous précipitons dans une plaine, à toute vitesse, en zigzaguant toujours un peu, comme par suite de l'habitude prise.

Les wagons sont tout petits, la machine grosse comme celle d'un tramway. Elle semble parfois exténuée, râle, geint, ou rage, va si doucement qu'on la suivrait au pas, et, tout à coup elle repart avec furie.

Toute la contrée est aride et désolée. Le roi d'Afrique, le soleil, le grand et féroce ravageur a mangé la chair de ces vallons, ne laissant que la pierre et une poussière rouge où rien ne pourrait germer.

Saïda! C'est une petite ville à la française qui ne semble habitée que par des généraux. Ils sont au moins dix ou douze et paraissent toujours en conciliabule. On a envie de leur crier: "Où est aujourd'hui Bou-Amama, mon général?" La population civile n'a pour l'uniforme aucun respect.

L'auberge du lieu laisse tout à désirer. je me couche sur une paille dans une chambre blanchie à la chaux. La chaleur est intolérable. je ferme les yeux pour dormir. Hélas!

Ma fenêtre est ouverte, donnant sur une petite cour. J'entends aboyer des chiens. Ils sont loin, très loin, et jappent par saccades comme s'ils se répondaient.

Mais bientôt ils approchent, ils viennent; ils sont là maintenant contre les maisons, dans les vignes, dans les rues. Ils sont là, cinq cents, mille peut-être, affamés, féroces, les chiens qui gardaient sur les hauts plateaux les campements des Espagnols. Leurs maîtres tués ou partis, les bêtes ont rôdé, mourant de faim; puis elles ont trouvé la ville, et elles la cernent, comme une armée. Le jour, elles dorment dans les ravins sous les roches, dans les trous de la montagne: et, sitôt la nuit tombée, elles gagnent Saïda pour chercher leur vie. Les hommes qui rentrent tard chez eux marchent le revolver au poing, suivis, flairés par vingt ou trente chiens jaunes pareils à des renards. Ils aboient à présent d'une façon continue, effroyable, à rendre fou. Puis d'autres cris s'éveillent, des glapissements grêles; ce sont les chacals qui arrivent; et parfois on n'entend plus qu'une voix plus forte et singulière, celle de l'hyène, qui imite le

Annexes

chien pour l'attirer et le dévorer. Jusqu'au jour dure sans repos cet horrible vacarme. Saïda, avant l'occupation française était protégée par une petite forteresse édiflée par Abd-el-Kader.

La ville nouvelle est dans un fond, entourée de hauteurs pelées. Une mince rivière, qu'on peut presque sauter à pieds joints, arrose les champs alentour où poussent de belles vignes. Vers le sud, les monts voisins ont l'aspect d'une muraille, ce sont les derniers gradins conduisant aux hauts plateaux. Sur la gauche se dresse un rocher d'un rouge ardent, haut d'une cinquantaine de mètres et qui porte sur un sommet quelques maçonneries en ruines. C'est là tout ce qui reste de la Saïda d'Abd-el-Kader. Ce rocher, vu de loin, semble adhérent à la montagne, mais si on l'escalade, on demeure saisi de surprise et d'admiration. Un ravin profond, creusé entre des murs tout droits, sépare l'ancienne redoute de l'émir de la côte voisine. Elle est, cette côte, en pierre de pourpre et entaillée par places par des brèches où tombent les pluies d'hiver. Dans le ravin coule la rivière au milieu d'un bois de lauriers roses. D'en haut, on dirait un tapis d'Orient étendu dans un corridor. La nappe de fleurs paraît ininterrompue, tachetée seulement par le feuillage vert qui la perce par endroits. On descend en ce vallon par un sentier bon pour des chèvres. La rivière, fleuve là-bas (l'Oued Saïda), ruisseau pour nous, s'agite dans les pierres sous les grands arbustes épanouis, saute des roches, écume, ondoie, et murmure. L'eau est chaude, presque brûlante. D'énormes crabes courent sur les bords avec une singulière rapidité, les pinces levées en me voyant. De gros lézards verts disparaissent dans les feuillages. Parfois un reptile glisse entre les cailloux. Le ravin se rétrécit comme s'il allait se refermer. Un grand bruit sur ma tête me fait tressaillir. Un aigle surpris s'envole de son repaire, s'élève vers le ciel bleu, monte à coups d'aile lents et forts, si large qu'il semble toucher aux deux murailles. Au bout d'une heure, on rejoint la route qui va vers Aïn-el-Hadjar en gravissant le mont poudreux. Devant moi une femme, une vieille femme en jupe noire, coiffée d'un bonnet blanc, chemine, courbée, un panier au bras gauche et tenant de l'autre, en manière d'ombrelle, un immense parapluie rouge. Une femme ici! Une paysanne en cette morne contrée où l'on ne voit guère que la haute négresse cambrée, luisante, chamarrée d'étoffes jaunes, rouges ou bleues, et qui laisse sur son passage un fumet de chair humaine à tourner les coeurs les plus solides.

La vieille, exténuée, s'assit dans la poussière, haletante sous la chaleur torride. Elle avait une face ridée par d'innombrables petits plis de peau comme ceux des étoffes qu'on fronce, un air las, accablé, désespéré. Je lui parlai. C'était une Alsacienne qu'on avait envoyée en ces pays désolés, avec ses quatre fils, après la guerre. Elle me dit:

- Vous venez de là-bas?

Ce "là-bas" me serra le coeur.

- Oui.

Et elle se mit à pleurer. Puis elle me conta son histoire bien simple. On leur avait promis des terres. Ils étaient venus, la mère et les enfants. Maintenant trois de ses fils étaient morts sous ce climat meurtrier. Il en restait un, malade aussi. Leurs champs ne rapportaient rien, bien que grands, car ils n'avaient pas une goutte d'eau. Elle répétait, la vieille: "De la cendre, monsieur, de la cendre brûlée. Il n'y vient pas un chou, pas un chou, pas un chou!" s'obstinant à cette idée de chou qui devait représenter pour elle tout le bonheur terrestre. Je n'ai jamais rien vu de plus navrant que cette bonne femme d'Alsace jetée sur ce sol de feu où il ne pousse pas un chou. Comme elle devait souvent penser au pays perdu, au pays vert de sa jeunesse, la pauvre vieille! En me quittant, elle ajouta:

- Savez-vous si on donnera des terres en Tunisie? On dit que c'est bon par là. Ça vaudra toujours mieux qu'ici. Et puis je pourrai peut-être y réchapper mon garçon. Tous nos colons installés au-delà du Tell en pourraient dire à peu près autant. Un désir me tenait toujours, celui d'aller plus loin. Mais, tout le pays étant en guerre, je ne pouvais m'aventurer seul. Une occasion s'offrit, celle d'un train allant ravitailler les troupes campées le long des chotts. C'était par un jour de siroco. Dès le matin le vent du sud se leva, soufflant sur la terre ses haleines lentes, lourdes, dévorantes. A sept heures le petit convoi se mit en route, emportant deux détachements d'infanterie avec leurs officiers, trois wagons-citernes pleins d'eau et les ingénieurs de la compagnie, car depuis trois semaines aucun train n'était allé jusqu'aux extrêmes limites de la ligne que les Arabes ont pu détruire. La machine *L'Hyène* part bruyamment s'avançant vers la montagne droite, comme si elle voulait pénétrer dedans. Puis soudain elle fait une courbe, s'enfonce dans un étroit vallon, décrit un crochet, et revient passer à cinquante mètres au-dessus de l'endroit où elle courait tout à l'heure. Elle tourne de nouveau, trace des circuits, l'un sur l'autre, monte toujours en zigzag, déroulant un grand lacet qui gagne le sommet du mont. Voici de vastes bâtiments, des cheminées de fabriques, une sorte de petite ville abandonnée. Ce sont les magnifiques usines de la Compagnie franco-algérienne. C'est là qu'on préparait l'alfa avant le massacre des Espagnols. Ce lieu s'appelle Aïn-el-Hadjar Nous montons encore. La locomotive souffle, râle, ralentit sa marche, s'arrête. Trois fois elle essaie de repartir, trois fois elle demeure impuissante. Elle recule pour prendre

Annexes

de l'élan, mais reste encore sans force au milieu de la pente trop rude. Alors les officiers font descendre les soldats qui, égrenés le long du train, se mettent à pousser. Nous repartons lentement au pas d'un homme. On rit, on plaisante; les lignards blaguent la machine. C'est fini. Nous voici sur les hauts plateaux. Le mécanicien, le corps penché en dehors, regarde sans cesse la voie qui peut être coupée; et nous autres, nous inspectons l'horizon, très attentifs, en éveil dès qu'un filet de poussière semble indiquer au loin un cavalier encore invisible. Nous portons des fusils et des revolvers. Parfois, un chacal s'enfuit devant nous; un énorme vautour s'envole, abandonnant la carcasse d'un chameau presque entièrement dépecé; des poules de Carthage, très semblables à des perdrix, gagnent des touffes de palmiers nains. A la petite halte de Tafraoua, deux compagnies de ligne sont campées. Ici, on a tué beaucoup d'Espagnols. A Kralfallah, c'est une compagnie de zouaves qui se fortifie à la hâte, édifiant leurs retranchements avec des rails, des poutres, des poteaux télégraphiques, des balles d'alfa, tout ce qu'on trouve. Nous déjeunons là; et les trois officiers, tous trois jeunes et gais, le capitaine, le lieutenant et le sous-lieutenant nous offrent le café. Le train repart. Il court interminablement dans une plaine illimitée que les touffes d'alfa font ressembler à une mer calme. Le siroco devient intolérable, nous jetant à la face l'air enflammé du désert; et, parfois, à l'horizon, une forme vague apparaît. On dirait un lac, une île, des rochers dans l'eau: c'est le mirage. Sur un talus, voici des pierres brûlées et des ossements d'homme: les restes d'un Espagnol. Puis, d'autres chameaux morts, toujours dépecés par des vautours. On traverse une forêt! Quelle forêt! Un océan de sable où des touffes rares de genévriers ressemblent à des plants de salade dans un potager gigantesque! Désormais aucune verdure, sauf l'alfa, sorte de jonc d'un vert bleu qui pousse par touffes rondes et couvre le sol à perte de vue. Parfois on croit voir un cavalier dans le lointain. Mais il disparaît; on s'était peut-être trompé. Nous arrivons à l'Oued-Fallete, au milieu d'une étendue toujours morne et déserte. Alors je m'éloigne à pied avec deux compagnons, vers le sud encore. Nous gravissons une colline basse sous une écrasante chaleur. Le siroco charrie du feu; il sèche la sueur sur le visage à mesure qu'elle apparaît, brûle les lèvres et les yeux, dessèche la gorge. Sous toutes les pierres on trouve des scorpions autour du convoi arrêté et qui a l'air de loin d'une grosse bête noire couchée sur la terre sèche, les soldats chargent les voitures envoyées du campement voisin. Puis ils s'éloignent dans la poussière, lentement, d'un pas accablé, sous l'écrasant soleil. On les voit longtemps, longtemps, s'en aller là-bas, sur la gauche; puis on n'aperçoit plus que le nuage gris qu'ils soulèvent au-dessus d'eux. Nous restons à six maintenant auprès du train. On ne peut plus toucher à rien, tout brûle. Les cuivres des wagons semblent rougis au feu. On pousse un cri si la main rencontre l'acier des armes. Voici quelques jours, la tribu des Rezaïna,

Annexes

tournant aux rebelles, traversa ce chott que nous n'avons pu atteindre, car l'heure nous force à revenir. La chaleur fut telle durant le passage de ce marais desséché que la tribu fugitive perdit tous ses bourricots de soif, et même seize enfants, morts entre les bras de leurs mères. La machine siffle. Nous quittons l'Oued-Fallete. Un remarquable fait de guerre rendit alors ce lieu célèbre dans la contrée.

Une colonne y était établie, gardée par un détachement du 15^e de ligne. Or, une nuit, deux goumiers se présentent aux avant-postes, après dix heures de cheval, apportant un ordre pressant du général commandant à Saïda. Selon l'usage, ils agitent une torche pour se faire reconnaître. La sentinelle, recrue arrivant de France, ignorant les coutumes et les règles du service en campagne dans le sud, et nullement prévenue par ses officiers, tire sur les courriers. Les pauvres diables avancent quand même; le poste saisit les armes; les hommes prennent position, et une fusillade terrible commence. Après avoir essuyé cent cinquante coups de fusil, les deux Arabes, enfin, se retirent; l'un d'eux avait une balle dans l'épaule. Le lendemain, ils rentraient au quartier général, rapportant leurs dépêches.

(Extrait du livre « Au Soleil », Guy de Maupassant, 1884)

Annexe 07

Récit de voyage « *La Côte Italienne* »

De Guy de Maupassant.

Tout le ciel est voilé de nuages. Le jour naissant descend, grisaille, à travers ces brumes remontées dans la nuit, et qui étendent leur muraille sombre plus épaisse par places presque blanche en d'autres, entre l'aurore et nous. On craint vaguement, avec un serrement de cœur que, jusqu'au soir, elles n'endeuillent l'espace, et on lève sans cesse les yeux vers elles avec une angoisse d'impatience, une sorte de muette prière.

Mais on devine, aux traînées claires qui séparent leurs masses plus opaques, que l'astre au-dessus d'elles illumine le ciel bleu et leur neigeuse surface. On espère. On attend.

Peu à peu elles pâlisent, s'amincissent, semblent fondre. On sent que le soleil les brûle, les ronge, les écrase de toutes ses ardeurs, et que l'immense plafond de nuées, trop faible, cède, plie, se fend et craque sous une énorme pesée de lumière. Un point s'allume au milieu d'elles, une lueur y brille. Une brèche est faite, un rayon glisse, oblique et long, et tombe en s'élargissant. On dirait que le feu prend à ce trou du ciel. C'est une bouche qui s'ouvre, grandit, s'embrase, avec des lèvres incendiées, et crache sur les flots une cascade de clarté dorée. Alors, en mille endroits en même temps, la voûte des ombres se brise, s'effondre, laisse par mille plaies passer des flèches brillantes qui se répandent en pluie sur l'eau, en semant par l'horizon la radieuse gaieté du soleil. L'air est rafraîchi par la nuit ; un frisson de vent, rien qu'un frisson, caresse la mer, fait à peine frémir, en la chatouillant, sa peau bleue et moirée. Devant nous, sur un cône rocheux, large et haut qui semble sortir des flots et s'appuie contre la côte, grimpe une ville pointue, peinte en rose par les hommes, comme l'horizon par l'aurore victorieuse.

Quelques maisons bleues y font des taches charmantes. On dirait le séjour choisi par une princesse des *Mille et Une Nuits*. C'est Port-Maurice. Quand on l'a vue ainsi, il n'y faut point aborder. J'y suis descendu pourtant Dedans, une ruine. Les maisons semblent émiettées

le long des rues. Tout un côté de la cité, écroulé vers la rive, peut-être à la suite du tremblement de terre, étage, du haut en bas du rocher qui les porte, des murs ébréchés et fendus, des moitiés de vieilles demeures plâtreuses, ouvertes au vent du large. Et la peinture si jolie de loin, quand elle s'harmonisait avec le jour naissant, n'est plus sur ces débris, sur ces taudis, qu'un affreux badigeonnage déteint, terni par le soleil et lavé par les pluies. Et le long des ruelles, couloirs tortueux, pleins de pierres et de poussière, une odeur flotte, innommable, mais explicable par le pied des murs, si puissante, si tenace, si pénétrante, que je retourne à bord du yacht, les yeux salis et le cœur soulevé.

Cette ville pourtant est un chef-lieu de province. On dirait, en mettant le pied sur cette terre italienne, un drapeau de misère. En face, de l'autre côté du même golfe, Oneglia, très sale aussi, très puante, bien que d'aspect moins sinistrement pauvre et plus vivant. Sous la porte cochère du collège royal, ouverte à deux battants en ces jours de vacances, une vieille femme rapièce un matelas sordide. Nous entrons dans le port de Savone.

Un groupe d'immenses cheminées d'usines et de fonderies, qu'alimentent chaque jour quatre ou cinq grands vapeurs anglais chargés de charbon, projettent dans le ciel, par leurs bouches géantes, des vomissements tortueux de fumée, retombés aussitôt sur la ville en une

Annexes

pluie noire de suie, que la brise déplace de quartier en quartier, comme une neige d'enfer.

N'allez point dans ce port, canotiers-caboteurs qui aimez garder sans tache les voiles blanches de vos petits navires.

Savone est gentille pourtant, bien italienne, avec des rues étroites, amusantes, pleines de marchands agités, de fruits étalés par terre, de tomates écarlates, de courges rondes, de raisins noirs ou jaunes et transparents comme s'ils avaient bu de la lumière, de salades vertes épluchées à la hâte et dont les feuilles semées à foison sur les pavés ont l'air d'un envahissement de la ville par les jardins.

En revenant à bord du yacht j'aperçois tout à coup, le long du quai, dans une balancelle napolitaine, sur une immense table tenant tout le pont, quelque chose d'étrange comme un festin d'assassins. Sanguinolents, d'un rouge de meurtre, couvrant le bateau entier d'une couleur et, au premier coup d'œil, d'une émotion de tuerie, de massacre, de viande déchiquetée, s'étalent devant trente matelots aux figures brunes, soixante ou cent quartiers de pastèques pourpres éventrées. On dirait que ces hommes joyeux mangent à pleines dents de la bête saignante comme les fauves dans les cages. C'est une fête. On a invité les équipages voisins. On est content. Les bonnets rouges sur les têtes sont moins rouges que la chair du fruit. Quand la nuit fut tout à fait tombée, je retournai dans la ville.

Un bruit de musique m'attirant me la fit traverser tout entière. Je trouvai une avenue que suivaient par groupes la bourgeoisie et le peuple, lentement, allant vers ce concert du soir, que lui donne deux ou trois fois par semaine l'orchestre municipal.

Ces orchestres, sur cette terre musicienne, valent, même dans les petites villes, ceux de nos bons théâtres. Je me rappelai celui que j'avais entendu du pont de mon bateau l'autre nuit, et dont le souvenir me restait comme celui d'une des plus douces caresses qu'une sensation m'ait jamais données.

L'avenue aboutissait à une place qui allait se perdre sur la plage, et là, dans l'ombre à peine éclairée par les taches espacées et jaunes des becs de gaz, cet orchestre jouait je ne sais trop quoi au bord des flots.

Les vagues un peu lourdes, bien que le vent du large fût tout à fait tombé, traînaient le

long du rivage leur bruit monotone et régulier qui rythmait le chant vif des instruments ; et le firmament violet, d'un violet presque luisant, doré par une infinie poussière d'astres, laissait tomber sur nous une nuit sombre et légère. Elle couvrait de ses ténèbres transparentes la foule silencieuse à peine chuchotante, marchant à pas lents autour du cercle des musiciens ou bien assise sur les bancs de la promenade, sur de grosses pierres abandonnées le long de la grève, sur d'énormes poutres étalées à terre auprès de la haute carcasse de bois, aux côtes encore entrouvertes d'un grand navire en construction.

Je ne sais pas si les femmes de Savone sont jolies, mais je sais qu'elles se promènent presque toutes nu-tête, le soir, et qu'elles ont toutes un éventail à la main. C'était charmant, ce muet battement d'ailes prisonnières, d'ailes blanches, tachetées ou noires, entrevues, frémissantes comme de gros papillons de nuit tenus entre des doigts.

On retrouvait, à chaque femme rencontrée, dans chaque groupe errant ou reposé, ce voilement captif, ce vague effort pour s'envoler des feuilles balancées qui semblaient rafraîchir l'air du soir, y mêler quelque chose de coquet, de féminin, de doux à respirer pour une poitrine d'homme.

Et voilà qu'au milieu de cette palpitation d'éventails, et de toutes ces chevelures nues autour de moi, je me mis à rêver niaisement comme en des souvenirs de contes de fées, comme je faisais au collège, dans le dortoir glacé, avant de m'endormir, en songeant au roman dévoré en cachette sous le couvercle du pupitre. Parfois ainsi, au fond de mon coeur vieilli, empoisonné d'incrédulité, se réveille, pendant quelques instants, mon petit coeur naïf de jeune garçon.

Une des plus belles choses qu'on puisse voir au monde : Gênes, de la haute mer. Au fond du golfe, la ville se soulève comme si elle sortait des flots, au pied de la montagne.

Le long des deux côtes qui s'arrondissent autour d'elle pour l'enfermer, la protéger et la caresser, dirait-on, quinze petites cités, des voisines, des vassales, des servantes, reflètent et baignent dans l'eau leurs maisons claires. Ce sont, à gauche de leur grande patronne, Cogoleto, Arenzano, Voltri, Pra, Pegli, Sestri-Ponente, San Pier d'Arena ; et, à droite, Sturla, Quarto, Quinto, Nervi, Bogliasco, Sori, Recco, Camogli, dernière tache blanche sur le cap Porto-Fino qui ferme le golfe au sud-est.

Gênes au-dessus de son port immense se dresse sur les premiers mamelons des Alpes, qui s'élèvent par-derrière, courbée et s'allongeant en une muraille géante. Sur le môle une tour très haute et carrée, le phare appelé « la Lanterne », a l'air d'une chandelle démesurée.

On pénètre dans l'avant-port, énorme bassin admirablement abrité où circulent, cherchant pratique, une flotte de remorqueurs, puis, après avoir contourné la jetée est, c'est le port lui-même, plein d'un peuple de navires, de ces jolis navires du Midi et de l'Orient, aux nuances charmantes, tartanes, balancelles, mahonnes, peints, voilés et mâtés avec une fantaisie imprévue, porteurs de madones bleues et dorées, de saints debout sur la proue et d'animaux bizarres, qui sont aussi des protecteurs sacrés.

Toute cette flotte à bonnes vierges et à talismans est alignée le long des quais, tournant vers le centre des bassins ses nez inégaux et pointus. Puis apparaissent, classés par compagnies, de puissants vapeurs en fer, étroits et hauts, avec des formes colossales et fines. Il y a encore au milieu de ces pèlerins de la mer des navires tout blancs, de grands trois-mâts ou des bricks, vêtus comme les Arabes d'une robe éclatante sur qui glisse le soleil.

Si rien n'est plus joli que l'entrée de ce port, rien n'est plus sale que l'entrée de cette ville. Le boulevard du quai est un marais d'ordures, et les rues étroites, originales, enfermées comme des corridors entre deux lignes tortueuses de maisons démesurément hautes, soulèvent incessamment le coeur par leurs pestilentiennes émanations. On éprouve à Gênes ce qu'on éprouve à Florence et encore plus à Venise, l'impression d'une très aristocratique cité tombée au pouvoir d'une populace.

Ici surgit la pensée des rudes seigneurs qui se battaient ou trafiquaient sur la mer, puis, avec l'argent de leurs conquêtes, de leurs captures ou de leur commerce, se faisaient construire les étonnants palais de marbre dont les rues principales sont encore bordées.

Quand on pénètre dans ces demeures magnifiques, odieusement peinturlurées par les descendants de ces grands citoyens de la plus fière des républiques, et qu'on compare le style, les cours, les jardins, les portiques, les galeries intérieures, toute la décorative et superbe ordonnance, avec l'opulente barbarie des plus beaux hôtels du Paris moderne, avec ces palais de millionnaires qui ne savent toucher qu'à l'argent, qui sont impuissants à concevoir, à désirer une belle chose nouvelle et à la faire naître avec leur or, on comprend alors que la vraie distinction de l'intelligence, que le sens de la beauté rare des moindres formes, de la perfection des proportions et des lignes, ont disparu de notre société démocratisée, mélange de riches financiers sans goût et de parvenus sans traditions.

C'est même une observation curieuse à faire, celle de la banalité de l'hôtel moderne. Entrez dans les vieux palais de Gênes, vous y verrez une succession de cours d'honneur à galeries et à colonnades et d'escaliers de marbre incroyablement beaux, tous différemment

Annexes

dessinés et conçus par de vrais artistes, pour des hommes au regard instruit et difficile.

Entrez dans les anciens châteaux de France, vous y trouverez les mêmes efforts vers l'incessante rénovation du style et de l'ornement. Entrez ensuite dans les plus riches demeures du Paris actuel, vous y admirerez de curieux objets anciens soigneusement catalogués, étiquetés, exposés sous verre suivant leur valeur connue, cotée, affirmée par des experts, mais pas une fois vous ne resterez surpris par l'originale et neuve invention des différentes parties de la demeure elle-même.

L'architecte est chargé de construire une belle maison de plusieurs millions, et touche cinq ou dix pour cent sur les dépenses, selon la quantité de travail artiste qu'il doit introduire dans son plan.

Le tapissier, à des conditions différentes, est chargé de la décorer. Comme ces industriels n'ignorent pas l'incompétence native de leurs clients et ne se hasarderaient point à leur proposer de l'inconnu, ils se contentent de recommencer à peu près ce qu'ils ont déjà fait pour d'autres.

Quand on a visité dans Gênes ces antiques et nobles demeures, admiré quelques tableaux et surtout trois merveilles de ce chef-d'ouvrier qu'on nomme Van Dyck, il ne reste plus à voir que le Campo-Santo, cimetière moderne, musée de sculpture funèbre le plus bizarre, le plus surprenant, le plus macabre et le plus comique peut-être qui soit au monde. Tout le long d'un immense quadrilatère de galerie, cloître géant ouvert sur un préau que les tombes des pauvres couvrent d'une neige de plaques blanches, on défile devant une procession de bourgeois de marbre qui pleurent leurs morts.

Quel mystère ! L'exécution de ces personnages atteste un métier remarquable, un vrai talent d'ouvriers d'art. La nature des robes, des vestes, des pantalons y apparaît par des procédés de facture stupéfiants. J'y vis une toilette de moine, indiquée en cassures nettes de l'étoffe d'une incroyable vraisemblance ; et rien n'est plus irrésistiblement grotesque, monstrueusement ordinaire, indignement commun, que ces gens qui pleurent des parents aimés. A qui la faute ? Au sculpteur qui n'a vu dans la physionomie de ses modèles que la vulgarité du bourgeois moderne, qui ne sait plus y trouver ce reflet supérieur d'humanité entrevu si bien par les peintres flamands quand ils exprimaient en maîtres artistes les types les plus populaires et les plus laids de leur race. Au bourgeois peut-être que la basse civilisation démocratique a roulé comme le galet des mers en rongéant, en effaçant son caractère distinctif et qui a perdu dans ce frottement les derniers signes d'originalité dont jadis chaque classe sociale semblait dotée par la nature.

Les Génois paraissent très fiers de ce musée surprenant qui désoriente le jugement.

Depuis le port de Gênes jusqu'à la pointe de Porto-Fino, c'est un chapelet de villes, un égrènement de maisons sur les plages, entre le bleu de la mer et le vert de la montagne. La brise du sud-est nous force à louvoyer. Elle est faible, mais à souffles brusques qui inclinent le yacht, le lancent tout à coup en avant, ainsi qu'un cheval s'emporte, avec deux bourrelets d'écume qui bouillonnent à la proue comme une bave de bête marine. Puis le vent cesse et le bateau se calme, reprend sa petite route tranquille qui, suivant les bordées, tantôt l'éloigne, tantôt le rapproche de la côte italienne. Vers deux heures, le patron qui consultait l'horizon avec les jumelles, pour reconnaître à la voilure portée et aux amures prises par les bâtiments en vue, la force et la direction des courants d'air, en ces parages où chaque golfe donne un vent tempétueux ou léger, où les changements de temps sont rapides comme une attaque de nerfs de femme, me dit brusquement :

Annexes

- Monsieur, faut amener la flèche ; les deux bricks-goélettes qui sont devant nous viennent de serrer leurs voiles hautes. Ça souffle là-bas. L'ordre fut donné ; et la longue toile gonflée descendit du sommet du mât, glissa, pendante et flasque, palpitante encore comme un oiseau qu'on tue, le long de la misaine qui commençait à pressentir la rafale annoncée et proche.

Il n'y avait point de vagues. Quelques petits flots seulement moutonnaient de place en place ; mais soudain, au loin, devant nous, je vis l'eau toute blanche, blanche comme si on étendait un drap par-dessus. Cela venait, se rapprochait, accourait, et lorsque cette ligne cotonneuse ne fut plus qu'à quelques centaines de mètres de nous, toute la voilure du yacht reçut brusquement une grande secousse du vent qui semblait galoper sur la surface de la mer, rageur et furieux, en lui plumant le flanc comme une main plumerait le ventre d'un cygne.

Et tout ce duvet arraché de l'eau, cet épiderme d'écume voltigeait, s'envolait, s'éparpillait sous l'attaque invisible et sifflante de la bourrasque. Nous aussi, couchés sur le côté, le bordage noyé dans le flot clapoteux qui montait sur le pont, les haubans tendus, la mâture craquant, nous partîmes d'une course affolée, gagnés par un vertige, par une furie de vitesse. Et c'est vraiment une ivresse unique, inimaginablement exaltante, de tenir en ses deux mains, avec tous ses muscles tendus depuis le jarret jusqu'au cou, la longue barre de fer qui conduit à travers les rafales cette bête emportée et inerte, docile et sans vie, faite de toile et de bois.

Cette fureur de l'air ne dura guère que trois quarts d'heure ; et tout à coup, lorsque la Méditerranée eut repris sa belle teinte bleue, il me sembla, tant l'atmosphère devint douce subitement, que l'humeur du ciel s'apaisait. C'était une colère tombée, la fin d'une matinée revêche ; et le rire joyeux du soleil se répandit largement dans l'espace.

Nous approchions du cap où j'aperçus, à l'extrémité, au pied de la côte escarpée, dans une trouée apparue sans accès, une église et trois maisons. Qui demeure là, bon Dieu ? que peuvent faire ces gens ? Comment communiquent-ils avec les autres vivants sinon par un des deux petits canots tirés sur leur plage étroite ? Voici la pointe doublée. La côte continue jusqu'à Porto-Venere, à l'entrée du golfe de la Spezia. Toute cette partie du rivage italien est incomparablement séduisante.

Dans une baie large et profonde ouverte devant nous, on entrevoit Santa-Margherita, puis Rapallo, Chiavari. Plus loin Sestri Levante.

Le yacht ayant viré de bord glissait à deux encablures des rochers, et voilà qu'au bout de ce cap, que nous finissions à peine de contourner, on découvre soudain une gorge où entre la mer, une gorge cachée, presque introuvable, pleine d'arbres, de sapins, d'oliviers, de châtaigniers. Un tout petit village, PortoFino, se développe en demi-lune autour de ce calme bassin.

Nous traversons lentement le passage étroit qui relie à la grande mer ce ravissant port naturel, et nous pénétrons dans ce cirque de maisons couronné par un bois d'un vert puissant et frais, reflétés l'un et l'autre dans le miroir d'eau tranquille et rond où semblent dormir quelques barques de pêche.

Une d'elles vient à nous montée par un vieil homme. Il nous salue, nous souhaite la bienvenue, indique le mouillage, prend une amarre pour la porter à terre, revient offrir ses services, ses conseils, tout ce qu'il nous plaira de lui demander, nous fait enfin les honneurs de ce hameau de pêche. C'est le maître de port. Jamais, peut-être, je n'ai senti une impression de béatitude comparable à celle de l'entrée dans cette crique verte, et un sentiment de repos, d'apaisement, d'arrêt de l'agitation vaine où se débat la vie, plus fort et plus soulageant que celui qui m'a saisi quand le bruit de l'ancre tombant eut dit à tout mon être ravi que nous

Annexes

étions

fixés

là.

Depuis huit jours je rame. Le yacht demeure immobile au milieu de la rade minuscule et tranquille ; et moi je vais rôder dans mon canot, le long des côtes, dans les grottes où grogne la mer au fond des trous invisibles, et autour des îlots découpés et bizarres qu'elle mouille de baisers sans fin à chacun de ses soulèvements, et sur les écueils à fleur d'eau qui portent des crinières d'herbes marines. J'aime voir flotter sous moi, dans les ondulations de la vague insensible, ces longues plantes rouges ou vertes où se mêlent, où se cachent, où glissent les immenses familles à peine closes des jeunes poissons. On dirait des semences d'aiguilles d'argent qui viennent et qui nagent.

Quand je relève les yeux sur les rochers du rivage, j'y aperçois des groupes de gamins nus, au corps bruni, étonnés de ce rôdeur. Ils sont innombrables aussi, comme une autre progéniture de la mer, comme une tribu de jeunes tritons nés d'hier qui s'ébattent et grimpent aux rives de granit pour boire un peu l'air de l'espace. On en trouve cachés dans toutes les crevasses, on en aperçoit debout sur les pointes, dessinant dans le ciel italien leurs formes jolies et frêles de statuette de bronze. D'autres, assis, les jambes pendantes, au bord des grosses pierres, se reposent entre deux plongeurs.

Nous avons quitté Porto-Fino pour un séjour à Santa-Margherita. Ce n'est point un port, mais un fond de golfe un peu abrité par un môle. Ici, la terre est tellement captivante, qu'elle fait presque oublier la mer. La ville est abritée par l'angle creux des deux montagnes. Un vallon les sépare qui va vers Gênes. Sur ces deux côtes, d'innombrables petits chemins entre deux murs de pierres, hauts d'un mètre environ, se croisent, montent et descendent, vont et viennent, étroits, pierreux, en ravins et en escaliers, et séparent d'innombrables champs ou plutôt des jardins d'oliviers et de figuiers qu'enguirlandent des pampres rouges. A travers les feuillages brûlés des vignes grimpées dans les arbres, on aperçoit à perte de vue la mer bleue, des caps rouges, des villages blancs, des bois de sapins sur les pentes, et les grands sommets de granit gris. Devant les maisons, rencontrées de place en place, les femmes font de la dentelle. Dans tout ce pays, d'ailleurs, on n'aperçoit guère une porte où ne soient assises deux ou trois de ces ouvrières, travaillant à l'ouvrage héréditaire, et maniant de leurs doigts légers les nombreux fils blancs et noirs où pendent et dansent, dans un sautiller éternel, de courts morceaux de bois jaune. Elles sont souvent jolies, grandes et d'allure fière, mais négligées,

sans toilette et sans coquetterie. Beaucoup conservent encore des traces du sang sarrasin.

Un jour, au coin d'une rue de hameau, une d'elles passa près de moi qui me laissa l'émotion de la plus surprenante beauté que j'aie rencontrée peut-être.

Sous une hotte lourde de cheveux sombres qui s'envolaient autour du front, dans un désordre dédaigneux et hâtif, elle avait une figure ovale et brune d'orientale, de fille des Maures dont elle gardait l'ancestrale démarche ; mais le soleil des Florentines lui avait fait une peau aux lueurs d'or. Les yeux - quels yeux ! - longs et d'un noir impénétrable, semblaient glisser une caresse sans regard entre des cils tellement pressés et grands que je n'en ai jamais vu de pareils. Et la chair autour de ces yeux s'assombrissait si étrangement, que si on ne l'eût aperçue en pleine lumière on eût soupçonné l'artifice des mondaines.

Lorsqu'on rencontre, vêtues de haillons, des créatures semblables, que ne peut-on les saisir et les emporter, quand ce ne serait que pour les parer, leur dire qu'elles sont belles et les admirer ! Qu'importe qu'elles ne comprennent pas le mystère de notre exaltation, brutes comme toutes les idoles, ensorcelantes comme elles, faites seulement pour être aimées par des cœurs délirants, et fêtées par des mots dignes de leur beauté !

Si j'avais le choix cependant entre la plus belle des créatures vivantes et la femme peinte du Titien que, huit jours plus tard, je revoyais dans la salle de la tribune à Florence, je prendrais la femme peinte du Titien. Florence, qui m'appelle comme la ville où j'aurais le plus aimé vivre autrefois, qui a pour mes yeux et pour mon cœur un charme inexprimable, m'attire encore presque mensuellement par cette image de femme couchée, rêve prodigieux d'attrait charnel. Quand je songe à cette cité si pleine de merveilles qu'on rentre à la fin des jours courbaturé d'avoir vu comme un chasseur d'avoir marché, m'apparaît soudain lumineuse, au milieu des souvenirs qui jaillissent, cette grande toile longue, où se repose cette grande femme au geste impudique, nue et blonde, éveillée et calme.

Puis après elle, après cette évocation de toute la puissance séductrice du corps humain, surgissent, douces et pudiques, des Vierges : celles de Raphaël d'abord. La *Vierge au Chardonneret*, la *Vierge du Grand-Duc*, la *Vierge à la Chaise*, d'autres encore, celles des primitifs, aux traits innocents, aux cheveux pâles, idéales et mystiques, et celles des matériels, pleines de santé.

Quand on se promène non seulement dans cette ville unique, mais dans tout ce pays, la Toscane, où les hommes de la Renaissance ont jeté des chefs-d'œuvre à pleines mains, on se demande avec stupeur ce que fut l'âme exaltée et féconde, ivre de beauté, follement créatrice, de ces générations secouées par un délire artiste. Dans les églises des petites villes, où l'on va, cherchant à voir des choses qui ne sont point indiquées au commun des errants, on découvre sur les murs, au fond des chœurs, des peintures inestimables de ces grands maîtres modestes, qui ne vendaient point leurs toiles dans les Amériques encore inexplorées, et s'en allaient, pauvres, sans espoir de fortune, travaillant pour l'art comme de pieux ouvriers.

Et cette race sans défaillance n'a rien laissé d'inférieur.

Le même reflet d'impérissable beauté, apparu sous le pinceau des peintres, sous le ciseau des sculpteurs, s'agrandit en lignes de pierre sur la façade des monuments. Les églises et leurs chapelles sont pleines de sculptures de Lucca della Robbia, de Donatello, de Michel-Ange ; leurs portes de bronze sont de Bonannus ou Jean de Bologne.

Lorsqu'on arrive sur la piazza della Signoria, en face de la loggia dei Lanzi, on aperçoit ensemble, sous le même portique, l'enlèvement des Sabines, et Hercule terrassant le centaure Nessus, de Jean de Bologne ; Persée avec la tête de Méduse de Benvenuto Cellini ; Judith et Holopherne de Donatello. Il abritait aussi, il y a quelques années seulement, le David de Michel-Ange.

Mais plus on est grisé, plus on est conquis par la séduction de ce voyage dans une forêt d'œuvres d'art, plus on se sent aussi envahi par un bizarre sentiment de malaise qui se mêle bientôt à la joie de voir. Il provient de l'étonnant contraste de la foule moderne si banale, si ignorante de ce qu'elle regarde avec les lieux qu'elle habite. On sent que l'âme délicate, hautaine et raffinée du vieux peuple disparu qui couvrit ce sol de chefs-d'œuvre, n'agit plus les têtes à chapeaux rends couleur chocolat, n'anime point les yeux indifférents, n'exalte plus les désirs vulgaires de cette population sans rêves.

En revenant vers la côte, je me suis arrêté dans Pise, pour revoir aussi la place du Dôme. Qui pourra jamais expliquer le charme pénétrant et triste de certaines villes presque défuntes ?

Pise est une de celles-là. A peine entré dedans, on s'y sent à l'âme une langueur mélancolique, une envie impuissante de partir ou de rester, une nonchalante envie de fuir et de goûter indéfiniment la douceur morne de son air, de son ciel, de ses maisons, de ses rues qu'habite la plus calme, la plus morne, la plus silencieuse des populations.

La vie semble sortie d'elle comme la mer qui s'en est éloignée, enterrant son port jadis souverain, étendant une plaine et faisant pousser une forêt entre la rive nouvelle et la ville abandonnée.

L'Arno la traverse de son cours jaune qui glisse, doucement onduleux, entre deux hautes murailles supportant les deux principales promenades bordées de maisons, jaunâtres aussi, d'hôtels et de quelques palais modestes. Seule, bâtie sur le quai même, coupant net sa ligne sinueuse, la petite chapelle de Santa-Maria della Spina, appartenant au style français du XIII^e siècle, dresse juste au-dessus de l'eau son profil ouvragé de reliquaire. On dirait, à la voir ainsi au bord du fleuve, le mignon lavoir gothique de la bonne Vierge, où les anges viennent laver la nuit tous les oripeaux fripés des madones.

Mais par la via Santa-Maria on va vers la place du Dôme.

Pour les hommes que touchent encore la beauté et la puissance mystique des monuments, il n'existe assurément rien sur la terre de plus surprenant et de plus saisissant que cette vaste place herbeuse, cernée par de hauts remparts qui emprisonnent, en leurs attitudes si diverses, le Dôme, le Campo-Santo, le Baptistère et la Tour penchée.

Quand on arrive au bord de ce champ désert et sauvage, enfermé par de vieilles murailles et où se dressent soudain devant les yeux ces quatre grands êtres de marbre, si imprévus de profil, de couleur, de grâce harmonieuse et superbe, on demeure interdit d'étonnement et troublé d'admiration comme devant le plus rare et le plus grandiose spectacle que l'art humain puisse offrir au regard.

Mais c'est le Dôme bientôt qui attire et garde toute l'attention par son inexprimable harmonie, la puissance irrésistible de ses proportions et la magnificence de sa façade.

C'est une basilique du XI^e siècle de style toscan, toute en marbre blanc avec des incrustations noires et de couleur. On n'éprouve point, en face de cette perfection de l'architecture romane italienne, la stupeur qu'imposent à l'âme certaines cathédrales gothiques par leur élévation hardie, l'élégance de leurs tours et de leurs clochetons, toute la dentelle de pierre dont elles sont enveloppées, et cette disproportion géante de leur taille avec leur pied.

Mais on demeure tellement surpris et captive par les irréprochables proportions, par le charme intraduisible des lignes, des formes et de la façade décorée, en bas, de pilastres reliés par des arcades, en haut, de quatre galeries de colonnettes plus petites d'étage en étage, que la séduction de ce monument reste en nous comme celle d'un poème admirable, comme une émotion trouvée. Rien ne sert de décrire ces choses, il faut les voir, et les voir sur leur ciel, sur ce ciel classique, d'un bleu spécial, où les nuages lents et roulés à l'horizon en masses argentées semblent copiés par la nature sur les tableaux des peintres toscans. Car ces vieux artistes étaient des réalistes, tout imprégnés de l'atmosphère italienne ; et ceux-là seulement demeurent de faux ouvriers d'art qui les ont imités sous le soleil français.

Derrière la cathédrale, le Campanile, éternellement penché comme s'il allait tomber, gêne ironiquement le sens de l'équilibre que nous portons en nous, et, en face d'elle, le Baptistère arrondit sa haute coupole conique devant la porte du Campo-Santo.

En ce cimetière antique dont les fresques sont classées comme des peintures d'un intérêt capital, s'allonge un cloître délicieux, d'une grâce pénétrante et triste, au milieu duquel deux antiques tilleuls cachent sous leur robe de verdure une telle quantité de bois mort qu'ils font aux souffles du vent un bruit étrange d'ossements heurtés.

Les jours passent. L'été touche à sa fin. Je veux visiter encore un pays éloigné, où d'autres hommes ont laissé des souvenirs plus effacés, mais éternels aussi. Ceux-là vraiment sont les seuls qui ont su doter leur patrie d'une Exposition universelle qu'on reviendra voir dans toute la suite des siècles.

(Extrait du livre « La vie errante », de Guy de Maupassant, 1890)

Annexe 08

Récit de voyage « LA KABYLIE – BOUGIE »

De Guy de Maupassant.

Nous voici dans la partie la plus riche et la plus peuplée de l'Algérie. Le pays des Kabyles est montagneux, couvert de forêts et de champs. En sortant d'Aumale, on descend vers la grande vallée du Sahel. Là-bas se dresse une immense montagne, le Djurjura. Ses plus hauts pics sont gris comme s'ils étaient couverts de cendres. Partout, sur les sommets moins élevés, on aperçoit des villages qui, de loin, ont l'air de tas de pierres blanches. D'autres demeurent accrochés sur les pentes. Dans toute cette contrée fertile la lutte est terrible entre l'Européen et l'indigène pour la possession du sol.

La Kabylie est plus peuplée que le département le plus peuplé de France. Le Kabyle n'est pas nomade, mais sédentaire et travailleur. Or, l'Algérien n'a pas d'autre préoccupation que de le dépouiller. Voici les différents systèmes employés pour chasser et spolier les misérables propriétaires indigènes. Un particulier quelconque, quittant la France, va demander au bureau chargé de la répartition des terrains une concession en Algérie. On lui présente un chapeau avec des papiers dedans, et il tire un numéro correspondant à un lot de terre. Ce lot, désormais, lui appartient. Il part. Il trouve là-bas, dans un village indigène, toute une famille installée sur la concession qu'on lui a désignée. Cette famille a défriché, mis en rapport ce bien sur lequel elle vit. Elle ne possède rien autre chose. L'étranger l'expulse. Elle s'en va, résignée, puisque *c'est la loi française*. Mais ces gens, sans ressources désormais, gagnent le désert et deviennent des révoltés. D'autres fois, on s'entend. Le colon européen, effrayé par la chaleur et l'aspect du pays, entre en pourparlers avec le Kabyle, qui devient son fermier.

Et l'indigène, resté sur *sa* terre, envoie, bon an, mal an, quinze cents, ou deux mille francs à l'Européen retourné en France. Cela équivaut à une concession de bureau de tabac. Autre méthode. La Chambre vote un crédit de quarante ou cinquante millions destinés à la colonisation de l'Algérie. Que va-t-on faire de cet argent? Sans doute on construira des barrages, on boîsera les sommets pour retenir l'eau, on s'efforcera de rendre fertiles les plaines stériles? Nullement. On exproprie l'Arabe. Or, en Kabylie, la terre a acquis une valeur considérable. Elle atteint dans les meilleurs endroits *seize cents francs l'hectare*; et elle se vend communément huit cents francs. Les Kabyles, propriétaires, vivent tranquilles sur leurs exploitations. Riches, ils ne se révoltent pas; ils ne demandent qu'à rester en paix. Qu'arrive-t-il? on dispose de cinquante millions. La Kabylie est le plus beau pays d'Algérie. Eh bien! On exproprie les Kabyles au profit de colons inconnus. Mais comment les exproprie-t-on? On leur paie *quarante francs* l'hectare qui vaut au minimum *huit cents francs*. Et le chef de famille s'en va sans rien dire (c'est la loi) n'importe où, avec son monde, les hommes désœuvrés, les femmes et les enfants. Ce peuple n'est point commerçant ni industriel, il n'est que cultivateur. Donc, la famille vit tant qu'il reste quelque chose de la somme dérisoire qu'on lui a donnée. Puis la misère arrive. Les hommes prennent le fusil et suivent un Bou-Amama quelconque pour prouver une fois de plus que l'Algérie ne peut être gouvernée que par un militaire. On se dit:

- Nous laissons l'indigène dans les parties fertiles tant que nous manquons d'Européens; puis, quand il en vient, nous expropriions le premier occupant.
- Très bien. Mais, quand vous n'aurez plus de parties fertiles, que ferez-vous?
- Nous fertiliserons, parbleu
- Eh bien! pourquoi ne fertilisez-vous pas tout de suite, puisque vous avez cinquante millions?

Comment! vous voyez des compagnies particulières créer des barrages gigantesques pour donner de l'eau à des régions entières; vous savez, par les travaux remarquables d'ingénieurs de talent, qu'il suffirait de boiser certains sommets pour gagner à l'agriculture des lieues de pays qui s'étendent au-dessous, et vous ne trouvez pas d'autre moyen que celui d'expulser les Kabyles! Il est juste d'ajouter qu'une fois le Tell franchi, la terre devient nue,

aride, presque impossible à cultiver. Seul, l'Arabe, qui se nourrit avec deux poignées de farine par jour et quelques figues, peut subsister dans ces contrées desséchées. L'Européen n'y trouve pas sa vie. Il ne reste donc en réalité que des espaces restreints pour y installer des colons, à moins de... chasser l'indigène. Ce qu'on fait.

En somme, à part les heureux propriétaires de la plaine de la Mitidja, ceux qui ont obtenu des terres en Kabylie par un des procédés que je viens d'indiquer, et en général, à part tous ceux qui sont installés le long de la mer, dans l'étroite bande de terre que l'Atlas délimite, les colons crient misère. Et l'Algérie ne peut plus recevoir qu'un nombre assez faible d'étrangers. Elle ne les nourrirait pas. Cette colonie d'ailleurs est infiniment difficile à administrer pour des raisons aisées à comprendre. Grande comme un royaume d'Europe, l'Algérie est formée de régions très diverses, habitées par des populations essentiellement différentes. Voilà ce qu'aucun gouvernement n'a paru comprendre jusqu'ici. Il faut une connaissance approfondie de chaque contrée pour prétendre la gouverner, car chacune a besoin de lois, de règlements, de dispositions et de précautions totalement opposés. Or, le gouverneur, quel qu'il soit, ignore fatalement et absolument toutes ces questions de détails et de moeurs; il ne peut donc que s'en rapporter aux administrateurs qui le représentent.

Quels sont ces administrateurs? Des colons? Des gens élevés dans le pays, au courant de tous ses besoins? Nullement! Ce sont simplement les petits jeunes gens venus de Paris à la suite du vice-roi. Voilà donc un de ces jeunes ignorants administrant cinquante ou cent mille hommes. Il fait sottise sur sottise et ruine le pays. C'est naturel. Il existe des exceptions. Parfois le délégué tout-puissant du gouverneur travaille, cherche à s'instruire et à comprendre. Il lui faudrait dix ans pour se mettre un peu au courant. Au bout de six mois, on le change. On l'envoie, pour des raisons de famille, de convenances personnelles ou autres, de la frontière de Tunis à la frontière du Maroc; et là il se remet aussitôt à administrer avec les mêmes moyens qu'il employait là-bas, confiant dans son commencement d'expérience, appliquant à ces populations essentiellement différentes les mêmes règlements et les mêmes procédés.

Ce n'est donc pas un bon gouverneur qu'il faut avant tout, mais un bon entourage du gouverneur. On a tenté, pour remédier à ce déplorable état de choses, à ces désastreuses coutumes, de créer une école d'administration, où les principes élémentaires, indispensables pour conduire ce pays, seraient inculqués à toute une classe de jeunes gens. On échoua. L'entourage de M. Albert Grévy fit avorter ce projet. Le favoritisme, encore une fois, eut la victoire.

Le personnel des administrateurs est donc recruté de la plus singulière façon. On y trouve aussi, il est vrai, quelques hommes intelligents et travailleurs. Enfin le gouvernement à court de candidats capables fait des avances aux anciens officiers des bureaux arabes. Ceux-là connaissent au moins fort bien les indigènes; mais il est difficile d'admettre que leur changement de costume ait changé immédiatement leurs principes d'administration; et il ne faut pas alors les chasser avec fureur quand ils portent l'uniforme, pour les reprendre aussitôt qu'ils ont revêtu la redingote.

Puisque je me suis laissé aller à toucher à ce sujet difficile de l'administration de l'Algérie, je veux dire encore quelques mots d'une question capitale dont la solution devrait être rapide; c'est la question des grands chefs indigènes, qui sont en réalité les seuls administrateurs, les administrateurs tout-puissants de toute la partie de notre colonie comprise entre le Tell et le désert. Au début de l'occupation française, on a investi, sous le titre d'Aghas ou de Bach-Aghas, les chefs qui offraient le plus de garanties de fidélité, d'une autorité fort étendue sur les tribus de toute une partie du territoire. Notre action aurait été impuissante; nous y avons substitué celle des chefs arabes gagnés à notre cause, en nous résignant d'avance aux trahisons possibles; et elles furent assez fréquentes. La mesure était sage, politique; elle a donné, en somme, d'excellents résultats. Certains Aghas nous ont rendu des services considérables, et, grâce à eux, la vie de plusieurs milliers peut-être de soldats français a été

épargnée. Mais de ce qu'une mesure a été excellente a un moment donné, il ne s'ensuit pas qu'elle demeure parfaite, malgré toutes les modifications que le temps apporte dans un pays en voie de colonisation. Aujourd'hui, la présence parmi les tribus de ces potentats, seuls respectés, seuls obéis, est une cause de danger permanent pour nous, et un obstacle insurmontable à la civilisation des Arabes. Cependant le parti militaire semble défendre énergiquement le système des chefs indigènes contre les tendances à les supprimer du parti civil. Je ne pourrais traiter cette grave question; mais il suffit d'accomplir l'excursion que j'ai faite dans les tribus pour apercevoir clairement les énormes inconvénients de la situation actuelle. Je veux simplement citer quelques faits. C'est presque uniquement à l'agha de Saïda qu'est due la longue résistance de Bou-Amama. Dans le début de l'insurrection, cet agha allait rejoindre la colonne française avec ses goums. Il rencontra en route les Trafis, mandés dans la même intention, et il se joignit à eux.

Mais l'agha de Saïda est chargé de dettes qu'il ne peut payer. Or, l'idée lui vint sans doute, pendant la nuit, de faire une razzia, car, réunissant son goum, il se précipita sur les Trafis. Ceux-ci, battus dans la première attaque, reprirent l'avantage; et l'agha de Saïda fut contraint de fuir avec ses hommes.

Or, comme l'agha de Saïda est notre allié, notre ami, notre lieutenant, comme il représente l'autorité française, les Trafis se persuadèrent que nous avons la main dans l'affaire; et, au lieu de rejoindre le camp français, ils firent défection et allèrent immédiatement trouver Bou-Amama qu'ils ne quittèrent plus et dont ils constituèrent la principale force. L'exemple est caractéristique, n'est-ce pas? Et l'agha de Saïda est resté notre fidèle ami. Il marche sous nos drapeaux! On cite, d'un autre côté, un célèbre agha que nos chefs militaires traitent avec la plus grande considération, parce que son influence est considérable, prédominante sur un grand nombre de tribus.

Tantôt il nous aide, tantôt il nous trahit, selon son avantage. Allié ouvertement aux Français, dont il tient son autorité, il favorise secrètement toutes les insurrections. Il est vrai de dire qu'il lâche indifféremment l'un ou l'autre parti sitôt qu'il s'agit de piller. Après avoir pris une part indéniable à l'assassinat du colonel Beauprêtre, le voici aujourd'hui qui marche avec nous. Mais on le soupçonne fortement d'avoir participé à beaucoup des mécomptes que nous avons subis. Notre inébranlable allié, l'agha de Frenda, nous a maintes fois prévenus du double jeu de ce potentat. Nous avons fermé l'oreille, parce qu'il rend à l'autorité militaire des services intéressés, quitte à en rendre d'autres à nos ennemis. Cette situation particulière, la protection ouverte dont nous couvrons ce chef, lui assure l'impunité pour une multitude de forfaits qu'il commet journellement. Voici ce qui se passe. Les Arabes, par toute l'Algérie, se volent les uns les autres. Il n'est point de nuit où on ne nous signale vingt chameaux volés à droite, cent moutons à gauche, des boeufs enlevés auprès de Biskra, des chevaux auprès de Djelfa. Les voleurs restent toujours introuvables. Et pourtant il n'est pas un officier de bureau arabe qui ignore où va le bétail volé! Il va chez cet agha qui sert de recéleur à tous les bandits du désert. Les bêtes enlevées sont mêlées à ses immenses troupeaux; il en garde une partie pour prix de sa complaisance, et rend les autres au bout d'un certain temps, lorsque le danger de poursuites est passé. Personne, dans le Sud, n'ignore cette situation. Mais on a besoin de cet homme à qui on a laissé prendre une immense influence, augmentée chaque jour par l'aide qu'il donne à tous les maraudeurs; et on ferme les yeux. Aussi ce chef est-il incalculablement riche, tandis que l'agha de Djelfa, par exemple, s'est en partie ruiné à servir les intérêts de la colonisation, en créant des fermes, en défrichant, etc. Maintenant, en dehors de cet ordre de faits une foule d'autres inconvénients plus graves encore résultent de la présence dans les tribus de ces potentats indigènes. Pour bien s'en rendre compte, il faut avoir une notion exacte de l'Algérie actuelle.

Le territoire et la population de notre colonie sont divisés d'une façon très nette. Il y a d'abord les villes du littoral, qui n'ont guère plus de relations avec l'intérieur de l'Algérie que

n'en ont les villes de France elles-mêmes avec cette colonie. Les habitants des villes algériennes de la côte sont essentiellement sédentaires; ils ne font que ressentir le contrecoup des événements qui se passent dans l'intérieur, mais leur action sur le territoire arabe est nulle absolument.

La seconde zone, le Tell, est en partie occupée par les colons européens. Or, le colon ne voit dans l'Arabe que l'ennemi à qui il faut disputer la terre. Il le hait instinctivement, le poursuit sans cesse et le dépouille quand il peut. L'Arabe le lui rend. L'hostilité guerroyante des Arabes et des colons empêche donc que ces derniers aient aucune action civilisatrice sur les premiers. Dans cette région, il n'y a encore que demi-mal. L'élément européen tendant sans cesse à éliminer l'élément indigène, il ne faudra pas une période de temps bien longue pour que l'Arabe, ruiné ou dépossédé, se réfugie plus au sud.

Or, il est indispensable que ces voisins vaincus restent toujours tranquilles. Pour cela, il faut que notre autorité s'exerce chez eux à tous les instants, que notre action soit incessante, et surtout que notre influence prédomine. Que se passe-t-il aujourd'hui?

Les tribus, égrenées sur un immense espace de pays, ne reçoivent jamais la visite d'Européens. Seuls, les officiers des bureaux font de temps en temps une tournée d'inspection, et se contentent de demander aux caïds ce qui se passe dans la tribu.

Mais le caïd est placé sous l'autorité du chef indigène, l'agha ou le bach-agma. Si ce chef est de grande tente, d'une illustre famille respectée au désert, son influence alors est illimitée. Tous les caïds lui obéissent comme ils auraient fait avant l'occupation française; et rien de ce qui se passe ne parvient jamais à la connaissance de l'autorité militaire.

La tribu est alors un monde fermé par le respect et la crainte de l'agha qui, continuant les traditions de ses ancêtres, exerce des exactions de toutes sortes sur les Arabes ses sujets. Il est maître, se fait donner ce qui lui plaît, tantôt cent moutons, tantôt deux cents, se comporte enfin comme un petit tyran; et, comme il tient de nous son autorité, c'est la continuation de l'ancien régime arabe sous le gouvernement français, le vol hiérarchique, etc., sans compter que nous ne sommes rien, et que nous ignorons tout à fait l'état du pays. C'est uniquement à cette situation que nous devons le peu de soupçons que nous avons toujours des révoltes, jusqu'au moment où elles éclatent.

Donc, la présence des grands chefs indigènes recule indéfiniment l'influence réelle et directe de l'autorité française sur les tribus, qui restent pour nous un monde fermé.

Le remède? Le voici. Presque tous ces chefs, sauf deux ou trois, ont besoin d'argent. Il faut leur donner dix, vingt, trente mille livres de rente en raison de leur influence et des services qu'ils nous ont rendus jadis, et les contraindre à vivre soit à Alger, soit dans une autre ville du littoral. Certains militaires prétendent qu'une insurrection suivrait cette mesure. Ils ont leurs raisons... connues. D'autres officiers, vivant dans l'intérieur, affirment au contraire que ce serait l'apaisement. Ce n'est pas tout. Il faudrait remplacer ces hommes par des fonctionnaires civils, vivant constamment dans les tribus et exerçant sur les caïds une autorité directe. De cette façon, la civilisation, peu à peu, pourrait pénétrer dans ces contrées, une fois ce grand obstacle écarté. Mais les réformes utiles sont longues à venir, en Algérie comme en France.

J'ai eu, en traversant la Kabylie, une preuve de la complète impuissance de notre action même dans les tribus qui vivent au milieu des Européens. J'allais vers la mer, en suivant la longue vallée qui conduit de Beni-Mansour à Bougie. Devant nous, au loin, un nuage épais et singulier fermait l'horizon. Sur nos têtes le ciel était de ce bleu laiteux, qu'il prend l'été, dans ces chaudes contrées; mais, là-bas, une nuée brune à reflets jaunes, qui ne semblait être ni un orage, ni un brouillard, ni une de ces épaisses tempêtes de sable qui passent avec la furie d'un ouragan, ensevelissait dans son ombre grise le pays entier. Cette nuée opaque, lourde, presque noire à son pied et plus légère dans les hauteurs du ciel, barrait, comme un mur, la large vallée. Puis, on crut tout à coup sentir dans l'air immobile une vague

odeur de bois brûlé. Mais quel incendie géant aurait pu produire cette montagne de fumée?

C'était de la fumée en effet. Toutes les forêts kabyles avaient pris feu. Bientôt on entra dans ces demi-ténèbres suffocantes. On ne voyait plus rien à cent mètres devant soi. Les chevaux soufflaient fortement. Le soir semblait venu; et une brise insensible, une de ces brises lentes qui remuent à peine les feuilles, poussait vers la mer cette nuit flottante. On attendit deux heures dans un village pour avoir des nouvelles: puis notre petite voiture se remit en route, alors que la vraie nuit s'était, à son tour, étendue sur la terre.

Une lueur confuse, lointaine encore, éclairait le ciel comme un météore. Elle grandissait, grandissait, se dressait devant l'horizon, plutôt sanglante que brillante. Mais soudain, à un brusque détour de la vallée, je me crus en face d'une ville immense, illuminée. C'était une montagne entière, brûlée déjà, avec toutes les broussailles refroidies, tandis que les troncs des chênes et des oliviers restaient incandescents, charbons énormes, debout par milliers, ne fumant déjà plus, mais pareils à des foules de lumières colossales, alignées ou éparées, figurant des boulevards démesurés, des places, des rues tortueuses, le hasard, l'emmêlement ou l'ordre qu'on remarque quand on voit de loin une cité éclairée dans la nuit.

A mesure qu'on allait, on se rapprochait du grand foyer, et la clarté devenait éclatante. Pendant cette seule journée la flamme avait parcouru vingt kilomètres de bois.

Quand je découvris la ligne embrasée, je demeurai épouvanté et ravi devant le plus terrible et le plus saisissant spectacle que j'aie encore vu. L'incendie, comme un flot, marchait sur une largeur incalculable. Il rasait le pays, avançait sans cesse, et très vite. Les broussailles flambaient, s'éteignaient. Pareils à des torches, les grands arbres brûlaient lentement, agitant de hauts panaches de feu, tandis que la courte flamme des taillis galopait en avant.

Toute la nuit nous avons suivi le monstrueux brasier. Au jour levant nous atteignions la mer. Enfermé par une ceinture de montagnes bizarres, aux crêtes dentelées, étranges et charmantes, aux flancs boisés, le golfe de Bougie, bleu d'un bleu crémeux et clair cependant, d'une incroyable transparence, s'arrondit sous le ciel d'azur, d'un azur immuable qu'on dirait figé. Au bout de la côte, à gauche, sur la pente rapide du mont, dans une nappe de verdure, la ville dégringole vers la mer comme un ruisseau de maisons blanches. Elle donne, quand on y pénètre, l'impression d'une de ces mignonnes et invraisemblables cités d'opéra dont on rêve parfois en des hallucinations de pays invraisemblables. Elle a des maisons mauresques, des maisons françaises et des ruines partout, de ces ruines qu'on voit au premier plan des décors, en face d'un palais de carton.

En arrivant, debout près de la mer, sur le quai où abordent les transatlantiques, où sont attachés ces bateaux pêcheurs de là-bas, dont la voile a l'air d'une aile, au milieu d'un vrai paysage de féerie, on rencontre un débris si magnifique qu'il ne semble pas naturel. C'est la vieille porte Sarrasine, envahie de lierre.

Et dans les bois montueux autour de la cité, partout des ruines, des pans de murailles romaines, des morceaux de monuments sarrasins, des restes de constructions arabes.

Le jour s'écoula, tranquille et brûlant, puis la nuit vint. Alors on eut tout autour du golfe une vision surprenante. A mesure que les ombres s'épaississaient, une autre lueur que celle du jour envahissait l'horizon. L'incendie, comme une armée assiégeante, enfermait la ville, se resserrait autour d'elle. Des foyers nouveaux, allumés par les Kabyles, apparaissaient coup sur coup, reflétés merveilleusement dans les eaux calmes du vaste bassin qu'entouraient les côtes embrasées. Le feu, tantôt avait l'air d'une guirlande de lanternes vénitiennes, d'un serpent aux anneaux de flamme se tordant et rampant sur les ondulations de la montagne, tantôt il jaillissait comme une éruption de volcan, avec un centre éclatant et un immense panache de fumée rouge, selon qu'il consumait des étendues plantées de taillis ou des bois de haute futaie.

Je demeurai six jours dans ce pays flambant, puis je partis par cette route incomparable

qui contourne le golfe et va le long des monts, dominée par des forêts, dominant d'autres forêts et des sables sans fin, des sables d'or que baignent les flots tranquilles de la Méditerranée.

Tantôt l'incendie atteignait le chemin. Il fallait sauter de voiture pour écarter les arbres ardents tombés devant nous; tantôt nous allions, au galop des quatre chevaux, entre deux vagues de feu, l'une descendant au fond d'un ravin où coulait un gros torrent, l'autre escaladant jusqu'aux sommets, et rongéant la montagne dont elle mettait à nu la peau roussie. Des côtes incendiées, éteintes et refroidies, semblaient couvertes d'un voile noir, d'un voile de deuil. Parfois nous traversions des contrées encore intactes. Les colons, inquiets, debout sur leurs portes, nous demandaient des nouvelles du feu, comme on s'informait en France, au moment de la guerre allemande, de la marche de l'ennemi. On apercevait des chacals, des hyènes, des renards, des lièvres, cent animaux différents, fuyant devant le fléau, affolés par l'épouvante de la flamme.

Au détour d'un vallon, je vis soudain les cinq fils télégraphiques si chargés d'hirondelles qu'ils ployaient étrangement, formant ainsi, entre chaque poteau, cinq guirlandes d'oiseaux. Mais le cocher fit claquer son grand fouet. Un nuage de bêtes s'envola, s'éparpilla dans l'air; et les gros fils de fer, soulagés tout à coup, bondirent, se détendant comme la corde d'un arc. Ils palpitèrent longtemps encore, agités de longues vibrations qui se calmaient peu à peu. Mais bientôt nous pénétrâmes dans les gorges du Chabetel-Akhra. Laissant la mer à gauche, on entre dans la montagne entrouverte. Ce passage est un des plus grandioses qu'on puisse voir. La coupure souvent se rétrécit; des pics de granit, nus, rougeâtres, bruns ou bleus, se rapprochent, ne laissant à leur pied qu'un mince passage pour l'eau; et la route n'est plus qu'une étroite corniche taillée dans le roc même, au-dessus du torrent qui roule.

L'aspect de cette gorge aride, sauvage et superbe change à tout instant. Les deux murailles qui l'enferment s'élèvent parfois à près de deux mille mètres; et le soleil ne peut pénétrer au fond de ce puits que juste au moment où il passe au-dessus.

A l'entrée, de l'autre côté, on arrive au village de Kerrata. Les habitants depuis huit jours regardaient la fumée noire de l'incendie sortir du sombre défilé comme d'une gigantesque cheminée.

Le gouvernement de l'Algérie a prétendu après coup que ce désastre, qu'il aurait pu facilement empêcher avec un peu de prévoyance et d'énergie, ne venait pas des Kabyles. On a dit aussi que les forêts brûlées ne contenaient pas plus de cinquante mille hectares. Voici d'abord une dépêche du sous-préfet de Philippeville.

J'ai été informé de Jemmapes par maire et administrateur que toutes les concessions forestières sont anéanties et que le feu a ravagé tous les douars de la commune mixte, les villages de Gastu, Aïn-Cberchar, le Djendel ont été menacés.

A Philippeville, tous les massifs boisés ont brûlé.

Stora, Saint-Antoine, Valée, Damrémont, ont failli devenir la proie des flammes.

A El-Arrouch, peu de dégâts en dehors de cinq cents hectares brûlés dans les douars des Oulad-Messaoud, Hazabra et El-Ghedir.

A Saint-Charles, six cents hectares brûlés environ entre l'Oued-Deb et l'Oued-Goudi, et huit cents hectares au nord-est et au sud-est. Fourrages et gourbis détruits.

A Collo mixte et Attia, le feu a tout ravagé.

Les concessions Teissier, Lesseps, Levat, Lefebvre, Sider, Bessin, etc., sont détruites en tout ou partie. Plus quarante mille hectares de bois domaniaux. Des fermes, des maisons du Zériban ont été dévorées par les flammes. On compte de nombreuses victimes humaines. Ce matin, nous avons enterré trois zouaves morts victimes de leur dévouement près de Valée.

Les dégâts sont incalculables et ne peuvent être évalués même approximativement.

Le danger a disparu en grande partie par suite de la destruction de tous les bois. Le vent a

aussi changé de direction, et je pense qu'on se rendra maître des derniers foyers, notamment dans les propriétés Besson, de Collo, et à l'Estaya près Robertville.

J'ai envoyé hier cent cinquante hommes de troupes à Collo, en réquisitionnant un transatlantique de passage.

Ajoutons à cela les incendies des forêts du Zeramna, du Fil-Fila, du Fendeck, etc.
M. Bisern, adjudicataire pour quatorze années des forêts d'El-Milia, a écrit ceci:

Mon personnel a fait preuve de la plus grande énergie. il s'est exposé très gravement, et par deux fois nous avons pu nous rendre maîtres du feu. C'est en pure perte. Pendant que nous le combattions d'un côté, les Arabes le rallumaient d'un autre, et dans plusieurs endroits différents.

Voici une lettre d'un propriétaire:

J'ai l'honneur de vous signaler que, vers le milieu de la nuit de dimanche à lundi, mon fermier Ripeyre, de garde sur ma propriété sise au-dessus du champ de manoeuvre, a vu quatre tentatives d'incendie: dans le terrain communal, à quelques centaines de mètres de ma propriété, une autre au-dessus de Damrémont, et la quatrième au-dessus de Valée. Le vent ayant manqué, le feu n'a pu se propager.

Voici une dépêche de Djidjelli:

Djidjelli, 23 août, 3 h. 16 du soir. Le feu ravage la concession forestière des Reni-Amram, appartenant à M. Carpentier Edouard, de Djidjelli.

La nuit dernière, il a été allumé en vingt endroits différents; un cantonnier, arrivant de la mine de Cavalho, a vu distinctement tous les foyers.

Ce matin, presque sous les yeux du caïd Amar-ben-Habilès, de la tribu des Reni-Foughal, le feu a été mis au canton de Mezrech; et un quart d'heure après il prenait sur un autre point du même canton, en sens contraire du vent.

Enfin, au même instant, à quatre cents pas du groupe formé par le caïd et une cinquantaine d'Arabes de sa tribu, toujours à l'opposé de la direction du vent, un nouveau foyer d'incendie éclatait.

Il est donc de toute évidence que le feu est mis par les populations indigènes, et en exécution d'un mot d'ordre donné.

J'ajouterai que, ayant moi-même passé six jours au milieu du pays incendié, j'ai vu, de mes yeux vu, en une seule nuit, le feu jaillir simultanément sur huit points différents, au milieu des bois, à dix kilomètres de toute demeure.

Il est certain que si nous exerçons une surveillance active dans les tribus, ces désastres, qui se reproduisent tous les quatre ou cinq ans, n'auraient point lieu.

Le gouvernement croit avoir fait ce qu'il faut quand il a renouvelé, à l'approche des grandes chaleurs, les instructions concernant l'établissement des postes-vigies institués par l'article 4 de la loi du 17 juillet 1874. Cet article est ainsi conçu:

Les populations indigènes, dans les régions forestières, seront, pendant la période du 1er juillet au 1er novembre, astreintes, sous les pénalités édictées à l'article 8, à un service de surveillance, qui sera réglé par le gouverneur général.

On soupçonne les indigènes de vouloir incendier les forêts... et on les leur confie à garder! N'est-ce pas d'une naïveté monumentale?

Cet article sans doute a été ponctuellement exécuté. Chaque indigène était à son poste... Seulement... il a mis le feu. Un autre article, il est vrai, prescrit une surveillance spéciale exercée par un officier désigné chaque année par le gouverneur général.

Cet article ne reçoit jamais ou presque jamais d'exécution. Ajoutons que l'administration forestière, la plus tracassière peut-être des administrations algériennes, fait en général tout ce qu'il faut pour exaspérer les indigènes. Enfin, pour résumer la question de la colonisation, le gouvernement, afin de favoriser l'établissement des Européens, emploie vis-à-vis des Arabes, des moyens absolument iniques. Comment les colons ne suivraient-ils pas un exemple qui concorde si bien avec leurs intérêts? Il faut constater cependant que, depuis quelques années, des hommes fort capables, très experts dans toutes les questions de culture, semblent avoir fait entrer la colonie dans une voie sensiblement meilleure. L'Algérie devient productive sous les efforts des derniers venus. La population qui se forme ne travaille plus seulement pour des intérêts personnels, mais aussi pour les intérêts français. Il est certain que la terre, entre les mains de ces hommes, donnera ce qu'elle n'aurait jamais donné entre les mains des Arabes; il est certain aussi que la population primitive disparaîtra peu à peu; il est indubitable que cette disparition sera fort utile à l'Algérie, mais il est révoltant qu'elle ait lieu dans les conditions où elle s'accomplit.

(Extrait du livre « Au Soleil », de Guy de Maupassant, 1884)

Annexes 09

Récit de voyage « La Mer »

De Guy de Maupassant

Marseille palpite sous le gai soleil d'un jour d'été. Elle semble rire, avec ses grands cafés pavoisés, ses chevaux coiffés d'un chapeau de paille comme pour une mascarade, ses gens affairés et bruyants. Elle semble grise avec son accent qui chante par les rues, son accent que tout le monde fait sonner comme par défi. Ailleurs un Marseillais amuse, et paraît une sorte d'étranger, écorchant le français; à Marseille, tous les Marseillais réunis donne à l'accent une exagération qui prend les allures d'une farce. Tout le monde parler comme ça, c'est trop, trou de l'air! Marseille au soleil transpire, comme une belle fille qui manquerait de soins, car elle sent l'ail, la gueuse, et mille choses encore. Elle sent les innombrables nourritures que grignotent les nègres, les Turcs, les Grecs, les Italiens, les Maltais, les Espagnols, les Anglais, les Corses, et les Marseillais aussi, pécaïre, couchés, assis, roulés, vautrés sur les quais. Dans le bassin de la Joliette, les lourds paquebots, le nez tourné vers l'entrée du port, chauffent, couverts d'hommes qui les emplissent de paquets et de marchandises. L'un d'eux, l'*Abd-el-Kader*, se met tout à coup à pousser des mugissements, car le sifflet n'existe plus; il est remplacé par une sorte de cri de bête, une voix formidable qui sort du ventre fumant du monstre. Le vaste navire quitte son point d'attache, passe doucement au milieu de ses frères encore immobiles, sort du port, et, brusquement, le capitaine ayant jeté par son porte-voix qui descend dans les profondeurs du bateau, le commandement: "En route", il s'élance, pris d'une ardeur, ouvre la mer, laisse derrière lui un long sillage, pendant que fuient les côtes et que Marseille s'enfonce à l'horizon.

C'est l'heure du dîner, à bord. Peu de monde. On ne se rend guère en Afrique en juillet. Au bout de la table, un colonel, un ingénieur, un médecin, deux bourgeois d'Alger avec leurs femmes. On parle du pays où l'on va, de l'administration qu'il lui faut. Le colonel réclame énergiquement un gouvernement militaire, parle tactique dans le désert et déclare que le télégraphe est inutile et même dangereux pour les armées. Cet officier supérieur a dû éprouver quelque désagrément de guerre par la faute du télégraphe.

L'ingénieur voudrait confier la colonie à un inspecteur général des ponts et chaussées qui ferait des canaux, des barrages, des routes et mille autres choses. Le capitaine du bâtiment

laisse entendre, avec esprit, qu'un marin ferait bien mieux l'affaire, l'Algérie n'étant abordable que par mer.

Les deux bourgeois signalent les fautes grossières du gouverneur; et chacun rit, s'étonnant qu'on puisse être aussi maladroit. Puis on remonte sur le pont. Rien que la mer, la mer calme, sans un frisson, et dorée par la lune. Le lourd bateau paraît glisser dessus, laissant derrière lui un long sillage bouillonnant, où l'eau battue semble du feu liquide.

Le ciel s'étale sur nos têtes, d'un noir bleuâtre, ensemencé d'astres que voile par instants l'énorme panache de fumée vomie par la cheminée; et le petit fanal en haut du mât a l'air d'une grosse étoile se promenant parmi les autres. On n'entend rien que le ronflement de l'hélice dans les profondeurs du navire. Qu'elles sont charmantes, les heures tranquilles du soir sur le pont d'un bâtiment qui fuit!

Toute la journée du lendemain, on pense étendu sous la tente, avec l'Océan de tous les côtés. Puis la nuit revient, et le jour reparaît. On a dormi dans l'étroite cabine, sur la couchette en forme de cercueil. Debout, il est quatre heures du matin. Quel réveil! Une longue côte, et là-bas, en face, une tache blanche qui grandit – Alger !

(Extrait du livre « Au Soleil », de Guy de Maupassant, 1884)

Annexe 10

Récit de voyage « Tunis »

De Guy de Maupassant.

Le chemin de fer avant d'arriver à Tunis traverse un superbe pays de montagnes boisées. Après s'être élevé, en dessinant les lacets démesurés, jusqu'à une altitude de sept cent quatre-vingts mètres, d'où on domine un immense et magnifique paysage, il pénètre dans la Tunisie par la Kroumirie.

C'est alors une suite de monts et de vallées désertes, où jadis s'élevaient des villes romaines. Voici d'abord les restes de Thagaste où naquit saint Augustin, dont le père était décurion. Plus loin c'est Thubursicum Humidarum, dont les ruines couvrent une suite de collines rondes et verdoyantes. Plus loin encore, c'est Madaure, où naquit Apulée à la fin du règne de Trajan. On ne pourrait guère énumérer les cités mortes, près desquelles on va passer jusqu'à Tunis. Tout à coup, après de longues heures de route, on aperçoit dans la plaine basse les hautes arches d'un aqueduc à moitié détruit, coupé par places, et qui allait, jadis, d'une montagne à l'autre. C'est l'aqueduc de Carthage dont parle Flaubert dans Salammbô. Puis, on côtoie un beau village, on suit un lac éblouissant, et on découvre les murs de Tunis. Nous voici dans la ville.

Pour en bien découvrir l'ensemble, il faut monter sur une colline voisine. Les Arabes comparent Tunis à un burnous étendu ; et cette comparaison est juste. La ville s'étale dans la plaine, soulevée légèrement par les ondulations de la terre qui font saillir par places les bords de cette grande tache de maisons pâles d'où surgissent les dômes des mosquées et les clochers des minarets. A peine distingue-t-on, à peine imagine-t-on que ce sont là des maisons, tant cette plaque blanche est compacte, continue et rampante. Autour d'elle, trois lacs qui, sous le dur soleil d'Orient, brillent comme des plaines d'acier. Au nord, au loin, la Sebkra-er-Bouan ; à l'ouest, la Sebkra-Seldjoun, aperçue par-dessus la ville ; au sud, le grand lac Dahira ou lac de Tunis ; puis, en remontant vers le nord, la mer, le golfe profond, pareil lui-même à un lac dans son cadre éloigné de montagnes. Et puis partout autour de cette ville plate, des

marécages fangeux où fermentent des ordures, une inimaginable ceinture de cloaques en putréfaction, des champs nus et bas où l'on voit briller, comme des couleuvres, de minces cours d'eau tortueux. Ce sont les égouts de Tunis qui s'écoulent sous le ciel bleu. Ils vont sans arrêt, empoisonnant l'air, traînant leur flot lent et nauséabond, à travers des terres imprégnées de pourritures, vers le lac qu'ils ont fini par emplir, par combler sur toute son étendue, car la sonde y descend dans la fange jusqu'à dix-huit mètres de profondeur : on doit entretenir un chenal à travers cette boue afin que les petits bateaux y puissent passer. Mais, par un jour de plein soleil, la vue de cette ville couchée entre ces lacs, dans ce grand pays que ferment au loin des montagnes dont la plus haute, le Zagh'ouan, apparaît presque toujours coiffée d'une nuée en hiver, est la plus saisissante et la plus attachante, peut-être, qu'on puisse trouver sur le bord du continent africain. Descendons de notre colline et pénétrons dans la cité. Elle a trois parties bien distinctes : la partie française, la partie arabe et la partie juive. En vérité, Tunis n'est ni une ville française, ni une ville arabe, c'est une ville juive. C'est un des rares points du monde où le juif semble chez lui comme dans une patrie, où il est le maître presque ostensiblement, où il montre une assurance tranquille, bien qu'un peu tremblante encore.

C'est lui surtout qui est intéressant à voir, à observer dans ce labyrinthe de ruelles étroites où circule, s'agite, pullule la population la plus colorée, bigarrée, drapée, pavoisée, miroitante, soyeuse et décorative, de tout ce rivage oriental. Où sommes-nous ? sur une terre arabe ou dans la capitale éblouissante d'Arlequin, d'un Arlequin qui s'est amusé à costumer son peuple avec une fantaisie étourdissante. Il a dû passer par Londres, par Paris, par Saint-Pétersbourg, ce costumier divin qui, revenu plein de dédain des pays du Nord, bariola ses sujets avec un goût sans défaillances et une imagination sans limites. Non seulement il voulut donner à leurs vêtements des formes gracieuses, originales et gaies, mais il employa, pour les nuancer, toutes les teintes créées, composées, rêvées par les plus délicats aquarellistes. Aux juifs seuls il toléra les tons violents, mais en leur interdisant les rencontres trop brutales et en réglant l'éclat de leurs costumes avec une hardiesse prudente. Quant aux Maures, ses préférés, tranquilles marchands accroupis dans les souks, jeunes gens alertes ou gros bourgeois allant à pas lents par les petites rues, il s'amusa à les vêtir avec une telle variété de coloris que l'œil, à les voir, se grise comme une grive avec des raisins. Oh ! pour ceux-là, pour ses bons Orientaux, ses Levantins métis de Turcs et d'Arabes, il a fait une collection de nuances si fines, si douces, si calmées, si tendres, si pâlies, si agonisantes et si harmonieuses, qu'une promenade au milieu d'elles est une longue caresse pour le regard. Voici des burnous de cachemire ondoyants comme des flots de clarté, puis des haillons superbes de misère, à côté des gebbas de soie, longues tuniques tombant aux genoux, et de tendres gilets appliqués au corps sous les vestes à petits boutons égrenés le long des bords. Et ces gebbas, ces vestes, ces gilets, ces haïks croisent, mêlent et superposent les plus fines colorations. Tout cela est rose, azuré, mauve, vert d'eau, bleu pervenche, feuille morte, chair de saumon, orangé, lilas fané, lie de vin, gris ardoise. C'est un défilé de féerie, depuis les teintes les plus évanouies jusqu'aux accents les plus ardents, ceux-ci noyés dans un tel courant de notes discrètes que rien n'est dur, rien n'est criard, rien n'est violent le long des rues, ces couloirs de lumière, qui tournent sans fin, serrés entre les maisons basses, peintes à la chaux. A tout instant, ces étroits passages sont obstrués presque entièrement par des créatures obèses, dont les flancs et les épaules semblent toucher les deux murs à chaque balancement de leur marche. Sur leur tête se dresse une coiffe pointue, souvent argentée ou dorée, sorte de bonnet de magicienne d'où tombe, par-derrière, une écharpe. Sur leur corps monstrueux, masse de chair houleuse et ballonnée, flottent des blouses de couleurs vives. Leurs cuisses informes sont emprisonnées en des caleçons blancs collés à la peau. Leurs mollets et leurs chevilles empâtées par la graisse gonflent des bas, ou bien, quand elles sont en toilette, des espèces de gaines en drap

d'or et d'argent. Elles vont, à petits pas pesants, sur des escarpins qui traînent ; car elles ne sont chaussées qu'à la moitié du pied ; et les talons frôlent et battent le pavé. Ces créatures étranges et bouffies, ce sont les juives, les belles juives ! Dès qu'approche l'âge du mariage, l'âge où les hommes riches les recherchent, les fillettes d'Israël rêvent d'engraisser ; car plus une femme est lourde, plus elle fait honneur à son mari et plus elle a de chances de le choisir à son gré. A quatorze ans, à quinze ans, elles sont, ces gamines sveltes et légères, des merveilles de beauté, de finesse et de grâce. Leur teint pâle, un peu maladif, d'une délicatesse lumineuse, leurs traits fins, ces traits si doux d'une race ancienne et fatiguée, dont le sang ne fut jamais rajeuni, leurs yeux sombres sous les fronts clairs, qu'écrase la masse noire, épaisse, pesante des cheveux ébouriffés, et leur allure souple quand elles courent d'une porte à l'autre, emplissent le quartier juif de Tunis d'une longue vision de petites Salomés troublantes.

Puis elles songent à l'époux. Alors commence l'inconcevable gavage qui fera d'elles des monstres. Immobiles maintenant, après avoir pris chaque matin la boulette d'herbes apéritives qui surexcitent l'estomac, elles passent les journées entières à manger des pâtes épaisses qui les enflent incroyablement. Les seins se gonflent, les ventres ballonnent, les croupes s'arrondissent, les cuisses s'écartent, séparées par la bouffissure ; les poignets et les chevilles disparaissent sous une lourde coulée de chair. Et les amateurs accourent, les jugent, les comparent, les admirent comme dans un concours d'animaux gras. Voilà comme elles sont belles, désirables, charmantes, les énormes filles à marier !

Alors on voit passer ces êtres prodigieux, coiffés d'un cône aigu nommé koufia, qui laisse pendre sur le dos le bechkir, vêtus de la camiza flottante, en toile simple ou en soie éclatante, culottés de maillots tantôt blancs, tantôt ouvragés, et chaussés de savates traînantes, dits « saba » ; êtres inexprimablement surprenants, dont la figure demeure encore souvent jolie sur ces corps d'hippopotames. Dans leurs maisons, facilement ouvertes, on les trouve, le samedi, jour sacré, jour de visites et d'apparat, recevant leurs amis dans les chambres blanches, où elles sont assises les unes près des autres, comme des idoles symboliques, couvertes de soieries et d'oripeaux luisants, déesses de chair et de métal, qui ont des guêtres d'or aux jambes et, sur la tête, une corne d'or !

La fortune de Tunis est dans leurs mains, ou plutôt dans les mains de leurs époux toujours souriants, accueillants et prêts à offrir leurs services. Dans bien peu d'années, sans doute, devenues des dames européennes, elles s'habilleront à la française et, pour obéir à la mode, jeûneront, afin de maigrir. Ce sera tant mieux pour elles et tant pis pour nous, les spectateurs. Dans la ville arabe, la partie la plus intéressante est le quartier des souks, longues rues voûtées ou torturées de planches, à travers lesquelles le soleil glisse des lames de feu, qui semblent couper au passage les promeneurs et les marchands. Ce sont les bazars, galeries tortueuses et entrecroisées où les vendeurs, par corporations, assis ou accroupis au milieu de leurs marchandises en de petites boutiques couvertes, appellent avec énergie le client ou demeurent immobiles dans ces niches de tapis, d'étoffes de toutes couleurs, de cuirs, de brides, de selles, de harnais brodés d'or, ou dans les chapelets jaunes et rouges des babouches. Chaque corporation a sa rue, et l'on voit, tout le long de la galerie, séparés par une simple cloison, tous les ouvriers du même métier travailler avec les mêmes gestes. L'animation, la couleur, la gaieté de ces marchés orientaux ne sont point possibles à décrire, car il faudrait en exprimer en même temps l'éblouissement, le bruit et le mouvement. Un de ces souks a un caractère si bizarre, que le souvenir en reste extravagant et persistant comme celui d'un songe. C'est le souk des parfums.

Annexes

En d'étroites cases pareilles, si étroites qu'elles font penser aux cellules d'une ruche, alignés d'un bout à l'autre et sur les deux côtés d'une galerie un peu sombre, des hommes au teint transparent, presque tous jeunes, couverts de vêtements clairs, et assis comme des bouddhas, gardent une rigidité saisissante dans un cadre de longs cierges suspendus, formant autour de leur tête et de leurs épaules un dessin mystique et régulier.

Les cierges d'en haut, plus courts, s'arrondissent sur le turban ; d'autres, plus longs viennent aux épaules ; les grands tombent le long des bras. Et, cependant, la forme symétrique de cette étrange décoration varie un peu de boutique en boutique. Les vendeurs, pâles, sans gestes, sans paroles, semblent eux-mêmes des hommes de cire en une chapelle de cire. Autour de leurs genoux, de leurs pieds, à la portée des mains si un acheteur se présente, tous les parfums imaginables sont enfermés en de toutes petites boîtes, en de toutes petites fioles, en de tout petits sacs. Une odeur d'encens et d'aromates flotte, un peu étourdissante, d'un bout à l'autre du souk. Quelques-uns de ces extraits sont vendus très cher, par gouttes. Pour les compter, l'homme se sert d'un petit coton qu'il tire de son oreille et y replace ensuite. Quand le soir vient, tout le quartier des souks est clos par de lourdes portes à l'entrée des galeries, comme une ville précieuse enfermée dans l'autre. Lorsqu'on se promène au contraire par les rues neuves qui vent aboutir, dans le marais, à quelque courant d'égout, on entend soudain une sorte de chant bizarre rythmé par des bruits sourds comme des coups de canon lointains, qui s'interrompent quelques instants pour recommencer aussitôt. On regarde autour de soi et on découvre, au ras de terre, une dizaine de têtes de nègres, enveloppées de foulards, de mouchoirs, de turbans, de loques. Ces têtes chantent un refrain arabe, tandis que les mains, armées de dames pour tasser le sol, tapent en cadence, au fond d'une tranchée, sur les cailloux et le mortier qui feront des fondations solides à quelque nouvelle maison bâtie dans ce sol huileux de fange. Sur le bord du trou, un vieux nègre, chef d'escouade de ces pileurs de pierres, bat la mesure, avec un rire de singe ; et tous les autres aussi rient en continuant leur bizarre chanson que scandent des coups énergiques. Ils tapent avec ardeur et rient avec malice devant les passants qui s'arrêtent ; et les passants aussi s'égaient, les Arabes parce qu'ils comprennent, les autres parce que le spectacle est drôle ; mais personne assurément ne s'amuse autant que les nègres, car le vieux crie :

— Allons ! frappons !

Et tous reprennent en montrant leurs dents et en donnant trois coups de pilon :

— Sur la tête du chien de roumi !

Le nègre clame en mimant le geste d'écraser :

— Allons ! frappons !

Et tous :

— Sur la tête du chien de youte !

Et c'est ainsi que s'élève la ville européenne dans le quartier neuf de Tunis ! Ce quartier neuf ! Quand on songe qu'il est entièrement construit sur des vases peu à peu solidifiées, construit sur une matière innommable, faite de toutes les matières immondes que rejette une ville, on se demande comment la population n'est pas décimée par toutes les

Annexes

maladies imaginables, toutes les fièvres, toutes les épidémies. Et, en regardant le lac, que les mêmes écoulements urbains envahissent et combent peu à peu, le lac, dépotoir nauséabond, dont les émanations sont telles que, par les nuits chaudes, on a le cœur soulevé de dégoût, on ne comprend même pas que la ville ancienne, accroupie près de ce cloaque, subsiste encore. On songe aux fiévreux aperçus dans certains villages de Sicile, de Corse ou d'Italie, à la population difforme, monstrueuse, ventrue et tremblante, empoisonnée par des ruisseaux clairs et de beaux étangs limpides, et on demeure convaincu que Tunis doit être un foyer d'infections pestilentielles.

Eh bien ! non ! Tunis est une ville saine, très saine. L'air infect qu'on y respire est vivifiant et calmant, le plus apaisant, le plus doux aux nerfs surexcités que j'aie jamais respiré. Après le département des Landes, le plus sain de France, Tunis est l'endroit où sévissent le moins toutes les maladies ordinaires de nos pays.

Cela paraît invraisemblable, mais cela est. Ô médecins modernes, oracles grotesques, professeurs d'hygiène, qui envoyez vos malades respirer l'air pur des sommets ou l'air vivifié par la verdure des grands bois, venez voir ces fumiers qui baignent Tunis ; regardez ensuite cette terre que pas un arbre n'abrite et ne rafraîchit de son ombre ; demeurez un an dans ce pays, plaine basse et torride sous le soleil d'été, marécage immense sous les pluies d'hiver, puis entrez dans les hôpitaux. Ils sont vides !

Questionnez les statistiques, vous apprendrez qu'on y meurt de ce qu'on appelle, peut-être à tort, sa belle mort beaucoup plus souvent que de vos maladies. Alors vous vous demanderez peut-être si ce n'est pas la science moderne qui nous empoisonne avec ses progrès ; si les égouts dans nos caves et les fosses voisinant avec notre vin et notre eau ne sont pas des distillateurs de mort à domicile, des foyers et des propagateurs d'épidémies plus actifs que les ruisselets d'immondices qui se promènent en plein soleil autour de Tunis ; vous reconnaîtrez que l'air pur des montagnes est moins calmant que le souffle bacillifère des fumiers de ville ici et que l'humidité des forêts est plus redoutable à la santé et plus engendreuse de fièvres que l'humidité des marais putréfiés à cent lieues du plus petit bois.

En réalité, la salubrité indiscutable de Tunis est stupéfiante et ne peut être attribuée qu'à la pureté parfaite de l'eau qu'on boit dans cette ville, ce qui donne absolument raison aux théories les plus modernes sur le mode de propagation des germes morbides. L'eau du Zagh'ouan, en effet, captée sous terre à quatre-vingts kilomètres environ de Tunis, parvient dans les maisons sans avoir eu avec l'air le moindre contact et sans avoir pu recueillir, par conséquent, aucune graine de contagion.

L'étonnement qu'éveillait en moi l'affirmation de cette salubrité me fit chercher les moyens de visiter un hôpital, et le médecin maure qui dirige le plus important de Tunis voulut bien me faire pénétrer dans le sien. Or, dès que fut ouverte la grande porte donnant sur une vaste cour arabe, dominée par une galerie à colonnes qu'abrite une terrasse, ma surprise et mon émotion furent telles que je ne songeai plus guère à ce qui m'avait fait entrer là.

Autour de moi, sur les quatre côtés de la cour, d'étroites cellules, grillées comme des cachots, enfermaient des hommes qui se levèrent en nous voyant et vinrent coller entre les barreaux de fer des faces creuses et livides. Puis un d'eux, passant sa main et l'agitant hors de cette cage, cria quelque injure. Alors les autres sautillant soudain comme les bêtes des ménageries, se mirent à vociférer, tandis que, sur la galerie du premier étage, un Arabe à grande barbe, coiffé d'un épais turban, le cou cerclé de colliers de cuivre, laissait pendre avec nonchalance sur la

balustrade un bras couvert de bracelets et des doigts chargés de bagues. Il souriait en écoutant ce bruit. C'est un fou, libre et tranquille, qui se croit le roi des rois et qui règne paisiblement sur les fous furieux enfermés en bas. Je voulus passer en revue ces déments effrayants et admirables en leur costume oriental, plus curieux et moins émouvants peut-être, à force d'être étranges, que nos pauvres fous d'Europe. Dans la cellule du premier, on me permit de pénétrer. Comme la plupart de ses compagnons, c'est le haschisch ou plutôt le kif qui l'a mis en cet état. Il est tout jeune, fort pâle, fort maigre, et me parle en me regardant avec des yeux fixes, troubles, énormes. Que dit-il ? Il me demande une pipe pour fumer et me raconte que son père l'attend. De temps en temps, il se soulève, laissant voir sous sa gebba et son burnous des jambes grêles d'araignée humaine : et le nègre, son gardien, un géant luisant aux yeux blancs, le rejette chaque fois sur sa natte d'une seule pesée sur l'épaule, qui semble écraser le faible halluciné. Son voisin est une sorte de monstre jaune et grimaçant, un Espagnol de Ribera, accroupi et cramponné aux barreaux et qui demande aussi du tabac ou du kif, avec un rire continu qui a l'air d'une menace.

Ils sont deux dans la case suivante : encore un fumeur de chanvre, qui nous accueille avec des gestes frénétiques, grand Arabe aux membres vigoureux, tandis que, assis sur ses talons, son voisin, immobile, fixe sur nous des yeux transparents de chat sauvage. Il est d'une beauté rare, cet homme, dont la barbe noire, courte et frisée, rend le teint livide et superbe. Le nez est fin, la figure longue, élégante, d'une distinction parfaite. C'est un M'zabite, devenu fou après avoir trouvé mort son jeune fils, qu'il cherchait depuis deux jours.

Puis en voici un vieux qui rit et nous crie, en dansant comme un ours :
— Fous, fous, nous sommes tous fous, moi, toi, le médecin, le gardien, le bey, tous, tous fous !
C'est en arabe qu'il hurla cela : mais on comprend, tant sa mimique est effroyable, tant l'affirmation de son doigt tendu vers nous est irrésistible. Il nous désigne l'un après l'autre, et rit, car il est sûr que nous sommes fous, lui, ce fou, et il répète :

— Oui, oui, toi, toi, toi, tu es fou

Et on croit sentir pénétrer en son âme un souffle de déraison, une émanation contagieuse et terrifiante de ce dément malfaisant.

Et on s'en va, et on lève les yeux vers le grand carré bleu du ciel qui plane sur ce trou de damnés. Alors, apparaît, souriant toujours, calme et beau comme un roi mage, le seigneur de tous ces fous, l'Arabe à longue barbe, penché sur la galerie, et qui laisse briller au soleil les mille objets de cuivre, de fer et de bronze, clefs, anneaux et pointes, dont il pare avec orgueil sa royauté imaginaire.

Depuis quinze ans, il est ici, ce sage, errant à pas lents, d'une allure majestueuse et calme, si majestueuse, en effet, qu'on le salue avec respect. Il répond, d'une voix de souverain, quelques mots qui signifient : « Soyez les bienvenus ; je suis heureux de vous voir. » Puis il cesse de nous regarder.

Depuis quinze ans, cet homme ne s'est point couché. Il dort assis sur une marche, au milieu de l'escalier de pierre de l'hôpital. On ne l'a jamais vu s'étendre.

Annexes

Que m'importent à présent, les autres malades, si peu nombreux, d'ailleurs, qu'on les compte dans les grandes salles blanches, d'où l'on voit par les fenêtres s'étaler la ville éclatante, sur qui semblent bouillonner les dômes des koubbas et des mosquées ! je m'en vais troublé d'une émotion confuse, plein de pitié, peut-être d'envie, pour quelques-uns de ces hallucinés, qui contiennent dans cette prison, ignorée d'eux, le rêve trouvé, un jour, au fond de la petite pipe bourrée de quelques feuilles jaunes.

Le soir de ce même jour un fonctionnaire français, armé d'un pouvoir spécial, m'offrit de me faire pénétrer dans quelques mauvais lieux de plaisirs arabes, ce qui est fort difficile aux étrangers.

Nous dûmes d'ailleurs être accompagnés par un agent de la police beylicale, sans quoi aucune porte, même celle des plus vils bouges indigènes, ne se serait ouverte devant nous. La ville arabe d'Alger est pleine d'agitation nocturne. Dès que le soir vient, Tunis est mort. Les petites rues étroites, tortueuses, inégales, semblent les couloirs d'une cité abandonnée, dont on a oublié d'éteindre le gaz, par places. Nous voici très loin, dans ce labyrinthe de murs blancs ; et on nous fit entrer chez des juives qui dansaient la « danse du ventre ». Cette danse est laide, disgracieuse, curieuse seulement pour les amateurs par la maestria de l'artiste. Trois sueurs, trois filles très parées, faisaient leurs contorsions impures, sous l'œil bienveillant de leur mère, une énorme petite boule de graisse vivante coiffée d'un cornet de papier doré et mendiant pour les frais généraux de la maison, après chaque crise de trépidation des ventres de ses enfants. Autour du salon trois portes entrebâillées montraient les couches basses de trois chambres. J'ouvris une quatrième porte et je vis, dans un lit, une femme couchée qui me parut belle. On se précipita sur moi, mère, danseuses, deux domestiques nègres et un homme inaperçu qui regardait, derrière un rideau, s'agiter pour nous le flanc de ses sueurs. J'allais entrer dans la chambre de sa femme légitime qui était enceinte, de la belle-fille, de la belle-sœur des drôlesses qui tentaient, mais en vain, de nous mêler, ne fût-ce qu'un soir, à la famille. Pour me faire pardonner cette défense d'entrer, on me montra le premier enfant de cette dame, une petite fille de trois ou quatre ans, qui esquissait déjà la « danse du ventre ». Je m'en allai fort dégoûté.

Avec des précautions infinies on me fit pénétrer ensuite dans le logis de grandes courtisanes arabes. Il fallut veiller au bout des rues, parlementer, menacer, car si les indigènes savaient que le roumi est entré chez elles, elles seraient abandonnées, honnies, ruinées. Je vis là de grosses filles brunes, médiocrement belles, en des taudis pleins d'armoires à glace. Nous songions à regagner l'hôtel quand l'agent de police indigène nous proposa de nous conduire tout simplement dans un bouge, dans un lieu d'amour dont il ferait ouvrir la porte d'autorité.

Et nous voici encore le suivant à tâtons dans des ruelles noires inoubliables, allumant des allumettes pour ne pas tomber, trébuchant tout de même en des trous, heurtant les maisons de la main et de l'épaule et entendant parfois des voix, des bruits de musique, des rumeurs de fête sauvage sortir des murs, étouffés, comme lointains, effrayants d'assourdissement et de mystère. Nous sommes en plein dans le quartier de la débauche. Devant une porte on s'arrête ; nous nous dissimulons à droite et à gauche tandis que l'agent frappe à coups de poing en criant une phrase arabe, un ordre. Une voix faible, une voix de vieille répond derrière la planche ; et nous percevons maintenant des sons d'instruments et des chants criards de femmes arabes dans les profondeurs de ce repaire.

On ne veut pas ouvrir. L'agent se fâche, et de sa gorge sortent des paroles précipitées, rauques et violentes. A la fin, la porte s'entrebâille, l'homme la pousse, entre comme en une ville conquise, et d'un beau geste vainqueur semble nous dire : « Suivez-moi. » Nous le suivons, en descendant trois marches qui nous mènent en une pièce basse, où dorment, le long des murs, sur des tapis, quatre enfants arabes, les petits de la maison. Une vieille, une de ces vieilles indigènes qui sont des paquets de loques jaunes nouées autour de quelque chose qui remue, et d'où sort une tête invraisemblable et tatouée de sorcière, essaie encore de nous empêcher d'avancer. Mais la porte est refermée, nous entrons dans une première salle où quelques hommes sont debout, qui n'ont pu pénétrer dans la seconde dont ils obstruent l'ouverture en écoutant d'un air recueilli l'étrange et aigre musique qu'on fait là-dedans. L'agent pénètre le premier, fait écarter les habitués et nous atteignons une chambre étroite, allongée, où des tas d'Arabes sont accroupis sur des planches, le long des deux murs blancs, jusqu'au fond. Là, sur un grand lit français qui tient toute la largeur de la pièce, une pyramide d'autres Arabes s'étage, invraisemblablement empilés et mêlés, un amas de burnous d'où émergent cinq têtes à turban. Devant eux, au pied du lit, sur une banquette nous faisant face derrière un guéridon d'acajou chargé de verres, de bouteilles de bière, de tasses à café et de petites cuillers d'étain, quatre femmes assises chantent une interminable et traînante mélodie du Sud, que quelques musiciens juifs accompagnent sur des instruments. Elles sont parées comme pour une féerie, comme les princesses des Mille et Une Nuits, et une d'elles, âgée de quinze ans environ, est d'une beauté si surprenante, si parfaite, si rare, qu'elle illumine ce lieu bizarre, en fait quelque chose d'imprévu, de symbolique et d'inoubliable.

Les cheveux sont retenus par une écharpe d'or qui coupe le front d'une tempe à l'autre. Sous cette barre droite et métallique s'ouvrent deux yeux énormes, au regard fixe, insensible, introuvable, deux yeux longs, noirs, éloignés, que sépare un nez d'idole tombant sur une petite bouche d'enfant, qui s'ouvre pour chanter et semble seule vivre en ce visage. C'est une figure sans nuances, d'une régularité imprévue, primitive et superbe, faite de lignes si simples qu'elles semblent les formes naturelles et uniques de ce visage humain.

En toute figure rencontrée, on pourrait, semble-t-il, remplacer un trait, un détail, par quelque chose pris sur une autre personne. Dans cette tête de jeune Arabe on ne pourrait rien changer, tant ce dessin en est typique et parfait. Ce front uni, ce nez, ces joues d'un modelé imperceptible qui vient mourir à la fine pointe du menton, en encadrant, dans un ovale irréprochable de chair un peu brune, les seuls yeux, le seul nez et la seule bouche qui puissent être là, sont l'idéal d'une conception de beauté absolue dont notre regard est ravi, mais dont notre rêve seul peut ne se pas sentir entièrement satisfait. A côté d'elle, une autre fillette, charmante aussi, point exceptionnelle, une de ces faces blanches, douces, dont la chair a l'air d'une pâte faite avec du lait. Encadrant ces deux étoiles, deux autres femmes sont assises, au type bestial, à la tête courte, aux pommettes saillantes, deux prostituées nomades, de ces êtres perdus que les tribus sèment en route, ramassent et reperdent, puis laissent un jour à la traîne de quelque troupe de spahis qui les emmène en ville.

Elles chantent en tapant sur la darbouka avec leurs mains rougies par le henné, et les musiciens juifs les accompagnent sur de petites guitares, des tambourins et des flûtes aiguës. Tout le monde écoute, sans parler, sans jamais rire, avec une gravité auguste. Où sommes-nous ? Dans le temple de quelque religion barbare, ou dans une maison publique ?

Dans une maison publique ? Oui, nous sommes dans une maison publique, et rien au monde ne m'a donné une sensation plus imprévue, plus franche, plus colorée que l'entrée dans cette longue pièce basse, où ces filles parées dirait-on pour un culte sacré attendent le caprice d'un

Annexes

de ces hommes graves qui semblent murmurer le Coran jusqu'au milieu des débauches. On m'en montre un, assis devant sa minuscule tasse de café, les yeux levés, pleins de recueillement. C'est lui qui a retenu l'idole ; et presque tous les autres sont des invités. Il leur offre des rafraîchissements et de la musique, et la vue de cette belle fille jusqu'à l'heure où il les pria de rentrer chacun chez soi. Et ils s'en iront en le saluant avec des gestes majestueux. Il est beau, cet homme de goût, jeune, grand, avec une peau transparente d'Arabe des villes que rend plus claire la barbe noire, soyeuse et un peu luisante, rare sur les joues. La musique cesse, nous applaudissons. On nous imite. Nous sommes assis sur des escabeaux, au milieu d'une pile d'hommes. Soudain une longue main noire me frappe sur l'épaule et une voix, une de ces voix étranges des indigènes essayant de parler français, me dit :

— Moi, pas d'ici, Français comme toi.

Je me retourne et je vois un géant en burnous, un des Arabes les plus hauts, les plus maigres, les plus osseux que j'aie jamais rencontrés.

— D'où es-tu donc ? lui dis-je stupéfait.

— D'Algérie !

— Ah ! je parie que tu es Kabyle ?

— Oui, moussi.

Il riait, enchanté que j'eusse deviné son origine, et me montrant son camarade :

— Lui aussi.

— Ah ! bon.

C'était pendant une sorte d'entracte.

Les femmes, à qui personne ne parlait, ne remuaient pas plus que des statues, et je me mis à causer avec mes deux voisins d'Algérie, grâce au secours de l'agent de police indigène. J'appris qu'ils étaient bergers, propriétaires aux environs de Bougie, et qu'ils portaient dans les replis de leurs burnous des flûtes de leur pays dont ils jouaient le soir, pour se distraire. Ils avaient envie sans doute qu'on admirât leur talent et ils me montrèrent deux minces roseaux percés de trous, deux vrais roseaux coupés par eux au bord d'une rivière.

Je priai qu'on les laissât jouer, et tout le monde aussitôt se tut avec une politesse parfaite. Ah ! La surprenante et délicieuse sensation qui se glissa dans mon cœur avec les premières notes si légères, si bizarres, si inconnues, si imprévues, des deux petites voix de ces deux petits tubes poussés dans l'eau. C'était fin, doux, haché, sautillant : des sons qui volaient, qui voletaient l'un après l'autre sans se rejoindre, sans se trouver, sans s'unir jamais ; un chant qui s'évanouissait toujours, qui recommençait toujours, qui passait, qui flottait autour de nous, comme un souffle de l'âme des feuilles, de l'âme des bois, de l'âme des ruisseaux, de l'âme du vent, entré avec ces deux grands bergers des montagnes kabyles dans cette maison publique d'un faubourg de Tunis.

Résumé

Dans le cadre de notre travail, nous nous sommes intéressés spécialement aux activités proposées dans la séquence didactique du projet 3 du manuel de 2ème année secondaire qui consiste à amener les apprenants à produire un récit de voyage.

Nous nous sommes intéressés à cette séquence afin de savoir si ces activités prennent en charge les caractéristiques du récit de voyage et si elles favorisent sa réalisation. Vus les résultats que nous avons obtenus, nous avons tenté une remédiation en proposant une autre séquence.

Mots clés : Genre de discours - Récit de voyage - Séquence didactique.